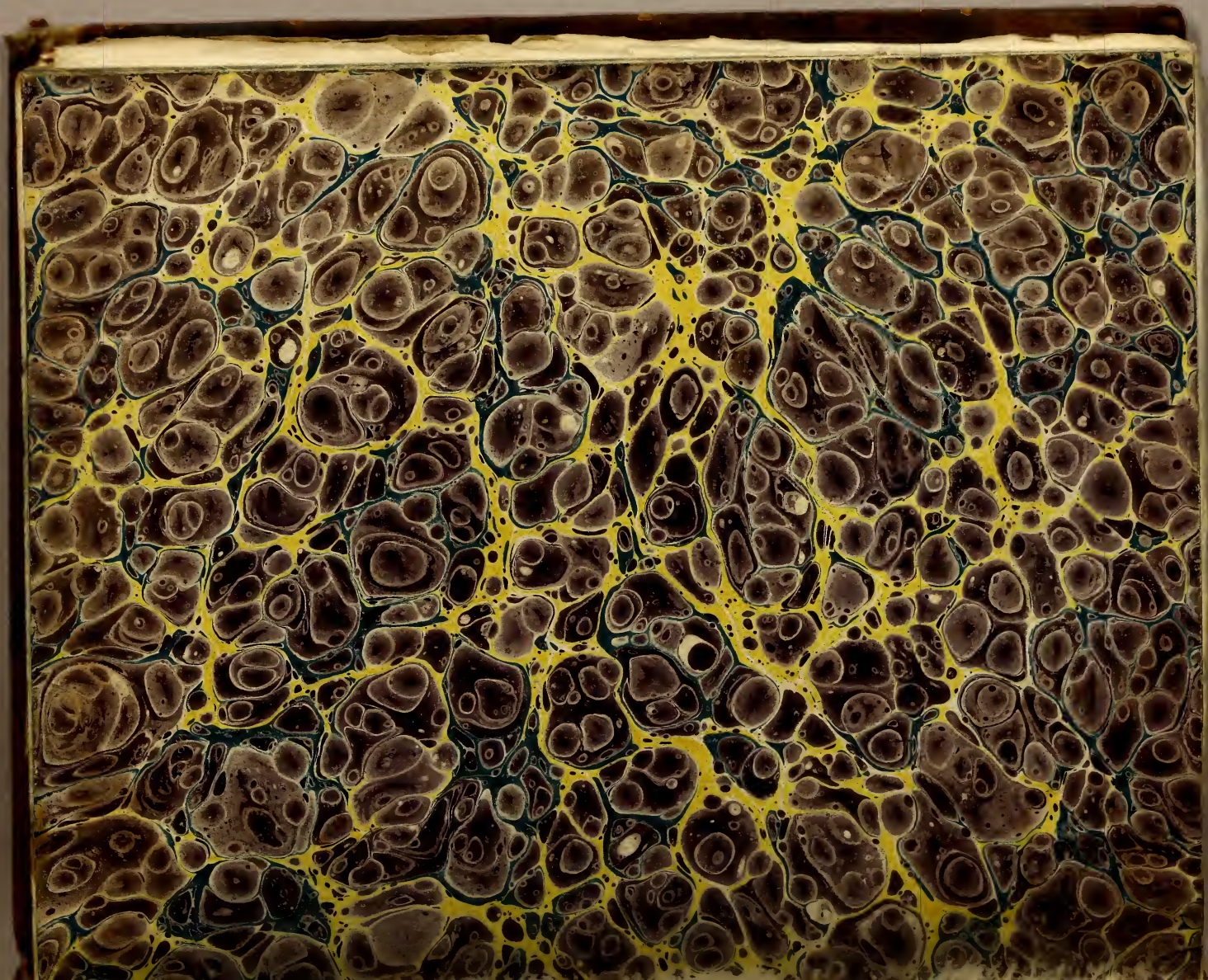
A2c

John Carter Brown
Library
Brown University



.5554.

N° 9
N° 5
N° 7
N° 3
N° 5
N° 6
N° 7
N° 2
N° 7
N° 1
N° 5
N° 9
N° 9
N° 9
N° 0
N° 7
N° 5
N° 0
N° 7
N° 3
N° 1
N° 4
N° 7
N° 5
N° 4
N° 5
N°. 34 361

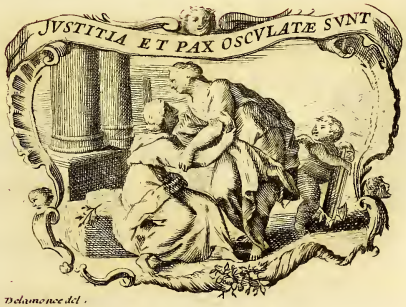
VOYAGE
A LA
MER DU SUD.

VOYAGE
AU
MER DU SUD.

VOYAGE
A LA MER DU SUD,
FAIT PAR QUELQUES
OFFICIERS COMMANDANTS
LE VAISSEAU LE WAGER:

Pour servir de suite au Voyage de GEORGES ANSON.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.



A LYON,
Chez les FRERES DUPLAIN, Libraires, grande rue Merciere.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation et Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

LA Relation du voyage à la mer du Sud de Mr. Georges Anſon *a reçu dans le Public les applaudiſſements les plus mérités. L'importance de l'entrepriſe, la grandeur des difficultés, la multitude des contretemps, ont fait le ſuccès de cet ouvrage rempli de détails curieux, de deſcriptions intéreſſantes, d'obſervations utiles pour le Commerce & la Navigation.*

Rien n'étoit plus propre à captiver l'attention du lecteur, que le ſort d'une eſcadre équipée avec appareil dans les ports d'Angleterre, traverſant fiérement l'Océan immenſe qui borde l'Amérique du nord au midi, pour aller ſur les côtes du Pérou *& du* Mexique *foudroyer les habitations des Eſpagnols; interrompre, ruiner un commerce établi, à travers la plus vaſte de toutes les mers, depuis la*

rive occidentale du nouveau monde, jusqu'à l'extrêmité la plus orientale du monde ancien.

Ce projet, l'un des plus heureux que la politique pût enfanter, produisoit un intérêt plus grand encore, par les difficultés de son exécution. Il s'agissoit de se livrer aux périls de la plus longue des navigations, avec une connoissance très-imparfaite de la direction des vents, & de la position des lieux, dans des mers peu fréquentées par les vaisseaux d'Europe; d'y attaquer avec des forces médiocres un ennemi auquel ses nombreux établissements assuroient la supériorité; & de s'y maintenir sans aucune espérance de secours contre les efforts de plusieurs nations intéressées à défendre leurs richesses.

La curiosité étoit encore excitée par les contretemps divers qui ont traversé cette expédition fameuse : des tempêtes effroyables, tous les vaisseaux disperses, leurs agrêts mis en pieces par les vents, leurs équipages ruinés par les maladies; tous

les maux que peuvent accumuler une fatigue outrée, une diſette continuelle, un retranchement de forces ſucceſſif, offroient un tableau dont les horreurs ne pouvoient manquer de faire des impreſſions vives. L'auteur en réuniſſant à tous ces intérêts des obſervations capables de fixer la connoiſſance géographique de ces pays lointains, des jugements réfléchis ſur un commerce dont on n'avoit que des notions vagues, & ſur les forces terreſtres & maritimes qui en ſont l'appui, étoit aſſuré de l'approbation, de la reconnoiſſance même de tous les eſprits judicieux.

Les mêmes raiſons qui ont fait la fortune de cet ouvrage ſemblent garantir le ſuccès du Supplément que je donne aujourd'hui au Public. Des faits relatifs à une expédition ſi conſidérable, & qui achevent de manifeſter tout ce qu'elle a eu de malheureux, méritent ſans doute l'empreſſement des lecteurs. Il eſt des événements dont on ne veut perdre aucune circonſtance. Ceux ſur-tout

qui ont été ſuivis d'accidents funeſtes & extraordinaires, laiſſent dans le Public une curioſité qui en recherche les particularités avec impatience, & qui en deſire avec ardeur les détails.

Ce Supplément renferme les choſes en ce genre les plus étonnantes. Il n'y a guere d'exemple de malheurs comparables à ceux dont il préſente le récit. Les Navigateurs les mieux inſtruits des calamités qui ſuivent le naufrage, trouveront ici des ſingularités qui les ſurprendront ; & quiconque eſt ſuſceptible des ſentiments que l'humanité inſpire à la vue des objets douloureux, s'attendrira ſur la deſtinée d'une multitude de gens abandonnés d'abord dans une iſle déſerte, errants enſuite au gré des flots, & échappés en petit nombre & par une eſpece de miracle à des menaces continuelles de mort.

De tous les vaiſſeaux qui compoſoient l'eſcadre de Mr. Anſon, *il n'y en eut pas un ſeul qui ne ſouffrit beaucoup de l'horrible tempête dont ils fu-*

rent assaillis au débouquement du détroit de le Maire. *Le* Wager, *de* 150 *hommes d'équipage, fut le plus maltraité. Après avoir perdu un de ses mâts, séparé du reste de l'escadre, ayant ses agrêts dans le plus grand désordre, il échoua malheureusement contre une isle de la côte occidentale des* Patagons. *L'histoire de cet infortuné vaisseau est indiquée en peu de mots dans le chapitre* 3 *du livre second de la Relation du voyage de Mr.* Anson. *Les circonstances & les suites de son naufrage n'y sont pas à beaucoup près développées suffisamment. On verra par la peinture que je vas faire de la situation des Officiers & des Matelots après la perte de ce vaisseau, de leur séjour dans une isle sauvage & sans habitants, de la division qui se mit entre eux, de leur dispersion sur différentes côtes, de leurs souffrances dans les diverses courses qu'ils tenterent pour se tirer de cette isle inhabitable, de leurs aventures parmi les Indiens & les Espagnols ; on verra, dis-je, que tous*

ces objets méritoient une description plus ample.

C'est d'après les mémoires que quelques uns de ces Officiers malheureux ont publiés depuis leur retour en Angleterre, que j'ai composé ce Supplément. Ces mémoires sont au nombre de quatre. Le premier est le journal des sieurs Bulkelei *&* Cummins, *imprimé à* Londres *en* 1743. *Le second est d'*Alexandre Campbell, *imprimé à* Dublin *en* 1747. *Le troisieme est sans nom d'auteur, imprimé à* Londres *en* 1751. *Le quatrieme est d'*Isaac Morris, *imprimé à* Dublin *en* 1752. *On retrouve dans tous ces mémoires l'ingénuité de gens qui racontent les choses sans apprêt. Leur récit simple & naïf n'a rien qui ressente la fiction, & porte sensiblement l'empreinte du vrai. Ces mémoires sont exactement conformes sur tous les faits qu'ils racontent en commun ; ce qui assure encore davantage la fidélité de leur narration, & inspire une égale confiance pour les faits qu'ils racontent séparément. Il est vrai qu'on*

y remarque beaucoup de partialité contre le Capitaine Cheap. *Ceux qui ont écrit ces mémoires ont prétendu se justifier à ses dépens. Mais qu'ils aient eu tort ou raison, cette question ne change rien à leur exactitude sur les faits, & ne touche tout au plus qu'aux conséquences qu'ils en tirent, & aux personnalités qu'ils y entre-mêlent. On a reconnu en Angleterre la vérité des faits, quoique leur exposé n'ait pas eu le succès qu'on s'en étoit promis. Les intéressés avoient voulu prouver la nécessité où ils s'étoient vus de se soustraire à l'autorité de Mr.* Cheap. *Le Gouvernement a jugé que nulle circonstance ne pouvoit fournir à des subalternes un juste motif de rebellion contre leur commandant; & sans contredire la fidélité de leur récit, il a condamné & puni la témérité de leur procédé.*

Il semble que j'aurois dû me contenter de traduire ces mémoires, & de les donner au Public tels qu'ils sont. Mais, outre que c'eût été remettre plusieurs fois sous les yeux du lecteur les mê-

mes choſes répétées en termes différents ; ces mémoires ſont écrits avec ſi peu d'ordre & de correction, qu'il n'y avoit pas moyen de les préſenter, en les laiſſant dans ce négligé groſſier & dégoûtant. Leurs auteurs, bons hommes de mer, & point du tout gens de lettres, ont uſé de ce ſtile brut & découſu, ordinaire à tous ceux qui ne ſont pas en habitude d'écrire, & ſe ſont livrés à toute la confuſion d'une mémoire ſurchargée de faits. Il n'y a dans leur narration ni choix de termes, ni variété de tours ; ils mettent devant ce qui devoit être après ; ils s'écartent, ils reviennent. L'expoſé de leurs aventures ſe trouve noyé dans un tas de paroles inutiles, de phraſes imparfaites, de conſtructions louches, de penſées triviales, de réflexions plates ; il eſt tel en un mot qu'on pouvoit l'attendre de bas Officiers qui ont beaucoup couru les mers, & qui n'ont guere fréquenté la bonne compagnie.

Voilà le cahos qu'une traduction littérale m'a offert

offert à débrouiller. Il a fallu fouiller dans cette mine, trier le mêlange, ſéparer le bon du mauvais. J'ai été obligé de rapprocher les circonſtances d'un même fait répandues dans les mémoires différents, & ſouvent diſperſées dans les diverſes parties du même mémoire. J'ai mis de ſuite ce qui ne l'étoit pas, j'ai développé les penſées, j'ai ſuppléé les liaiſons, j'ai élagué, j'ai ſerré. J'ai tâché en un mot de joindre la préciſion à l'exactitude, & en conſervant le fond des choſes, d'y mettre une forme qui n'eût rien de trop rebutant. Ce travail n'a pas été médiocre : heureux ſi en prenant ſur moi tout ce qu'il avoit d'ennui & de dégoût, il n'en reſte plus pour mes lecteurs.

Tout l'équipage du Wager *fut d'abord réuni dans une iſle déſerte de la côte occidentale des* Patagons. *Des brouilleries ſurvenues entre les ſubalternes & leur commandant diviſerent cette multitude en deux partis. Il étoit queſtion de faire des efforts pour ſe rapprocher des terres habitées par les*

Européens. Les uns vouloient prendre la route du Sud, *beaucoup plus longue & plus périlleuſe ; les autres prétendoient aller par le* Nord. *Cette diviſion de ſentiments les conduiſit à une ſéparation qui devint à tous bien funeſte. Le plus grand nombre ſous la conduite du Lieutenant tira du côté du détroit de* Magellan, *& après bien des fatigues & des ſouffrances arriva ſur la côte du* Breſil. *Leurs aventures ſont décrites dans le mémoire anonyme, & dans le journal des ſieurs* Bulkeley *&* Cummins. *Ils furent obligés en paſſant le long de la côte orientale des* Patagons *d'y abandonner huit de leurs camarades. Ceux-ci furent pris par les Indiens ; & après avoir vécu quelque temps parmi eux, ils eurent le bonheur d'arriver à* Buenos-aïrès. *Le mémoire d'*Iſaac Morris *donne le détail de leurs aventures. Le reſte de l'équipage ſous la conduite du Capitaine prit la route du* Nord, *& arriva avec beaucoup de peine au* Chili. *Le Sr.* Campbell *raconte dans ſon mémoire*

tout ce qu'ils eurent à ſouffrir, juſqu'à ce que des guides indiens les euſſent conduits chez les Eſpagnols. Il ſéjourna long-temps à San Jago, *d'où il ſe rendit par terre à* Buenos-aïrès, *& y rencontra ceux du premier embarquement qui avoient été abandonnés chez les* Patagons. *Ainſi les reſtes de ce malheureux équipage diſperſés comme les débris de leur vaiſſeau, furent jetés çà & là pour être long-temps le jouet des vents & des ondes, ne pouvant eſpérer leur ſalut que d'un de ces heureux haſards, ſur leſquels on ne ſe détermine à compter que lorſqu'on a perdu toute reſſource.*

Il étoit difficile de faire une hiſtoire ſuivie des aventures arrivées à ces gens dans leur diſperſion. Pour épargner tout embarras au lecteur, j'ai diviſé ce Supplément en deux parties. Dans la premiere je raconte le naufrage, le ſéjour dans l'iſle, & tout de ſuite le voyage de ceux qui allerent par le détroit au Breſil, *juſqu'à leur arri-*

vée en Angleterre. Dans la ſeconde je reviens à ceux qui furent abandonnés ſur la côte orientale des Patagons*; j'expoſe leurs aventures, je les conduits à* Buenos-aïrès*, où ayant rencontré le ſieur Campbell, celui-ci leur raconte ſon voyage avec le Capitaine par la route du* Nord *au* Chili*; & enfin un vaiſſeau eſpagnol les ramene en Europe. Voilà tout l'ordre que j'ai pu mettre à une hiſtoire qui en étoit ſi peu ſuſceptible. Je l'ai jugé ſuffiſant pour ne rien omettre d'eſſentiel & pour éviter les redites. C'eſt toujours un des voyageurs qui parle, & qui raconte les choſes comme il les a vues. Cette façon m'a paru plus naturelle & plus intéreſſante que toute autre.*

Je ne me ſuis point attaché à rapporter toutes les obſervations ſur la latitude des lieux, la direction des vents, le giſement des côtes qui ſe trouvent dans les mémoires qui m'ont fourni la matiere de ce Supplément. Outre que ces détails

ſont peu amuſants pour le commun des lecteurs ; j'ai cru qu'il n'y avoit pas grand fonds à faire ſur le travail de gens qui n'avoient aucune des facilités néceſſaires pour y procéder ſans erreur : & quelque confiance que puiſſent inſpirer leurs talents & leurs ſoins, j'ai jugé que le ſeul défaut d'inſtruments ſuffiſoit pour réduire leurs obſervations à un état d'incertitude qui en détruit l'utilité.

*On trouvera dans cet ouvrage des connoiſſances très-inſtructives ſur la partie de l'*Amérique méridionale *qui eſt la moins fréquentée & la plus inconnue. On ne ſera pas fâché d'y prendre une notion moins imparfaite de tout ce continent qui eſt entre la riviere de* la Plata *& le détroit de* Magellan. *On verra que cette partie du monde, négligée mal-à-propos par les Européens, eſt moins indigne qu'ils ne penſent d'intéreſſer leurs recherches Un pays auſſi fertile en pâturages, auſſi abondant en chevaux & en bétail de toute eſpece ; un pays gras & arroſé, dont la culture offre des*

avantages certains ; un pays dont les mines & les pelleteries ſeroient la matiere d'un commerce très-lucratif, ne doit pas être mis au rang des terres que l'on peut abandonner ſans conſéquence. Il ſeroit facile d'y trouver de bons ports ſur les deux mers, & d'y faire des établiſſements qui en aſſureroient la communication. Des Européens qui y ſeroient en force, auroient bientôt la ſupériorité ſur tous les petits partis d'Indiens qui errent dans ces vaſtes contrées. La bonté du climat rendroit les habitations fort ſaines. Une fois que les côtes de ce continent ſeroient connues, le paſſage à la mer du Sud *ne ſeroit plus ſujet à tant de difficultés ; & le commerce de cette mer ne ſeroit plus excluſif en faveur des ſeuls Eſpagnols.*

*Les diverſes tentatives qu'on ne ceſſe de faire pour trouver au fond de la baie d'*Hudſon *un paſſage à la mer du* Sud, *ne réuſſiront vraiſemblablement jamais. Il ſeroit bien plus ſûr d'avoir des établiſſements dans le voiſinage du dé-*

troit de Magellan, *où le paſſage eſt tout trouvé; & où il n'y a de difficulté, qu'à cauſe de l'éloignement actuel de tout aſyle & de tout ſecours en cas d'accident.*

On verra par la deſcription qui ſe trouve ici du Chili, *& du caractere de ſes habitants, qu'il s'en faut bien que cette terre abondante en toute ſorte de richeſſes ſoit en valeur. Une nation qui auroit de la force & de l'induſtrie y pourroit faire les plus belles opérations de commerce. Etablie à demeure ſur les deux côtes des* Patagons, *la conquête du* Chili *deviendroit pour elle la choſe du monde la plus aiſée. Alors elle joueroit un rôle aſſez conſidérable dans la mer du* Sud.

Je laiſſe aux hommes d'Etat le ſoin de diſcuter toutes ces conſidérations, qui ſe préſenteront d'elles-mêmes en parcourant cet ouvrage. Les mœurs des différentes ſortes d'Indiens dont on y trouvera le détail fourniront de nouveaux traits au tableau de l'humanité; & ajouteront aux diſſemblances que

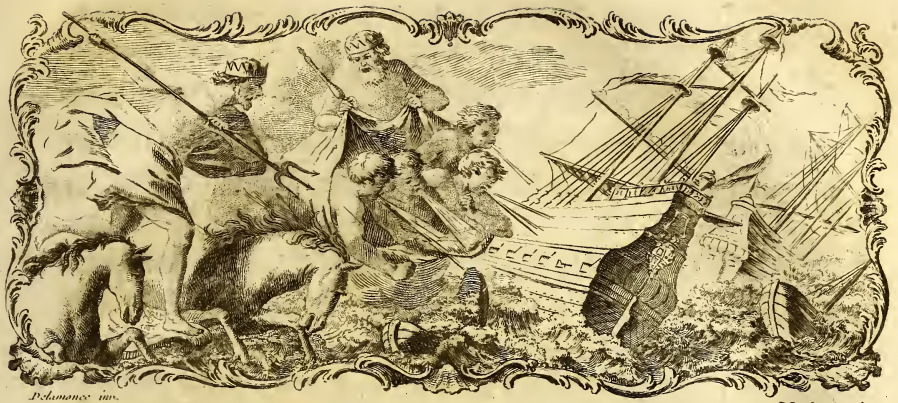
l'éducation met parmi les hommes, des nuances de diverſité qui feront toujours mieux ſentir les avantages d'une ſociété polie par le commerce des Sciences, & perfectionnée par les lumieres de la Religion.

APPROBATION

De Mr. de MAIROBERT, *Cenſeur royal.*

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit qui a pour titre : *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers commandant le vaiſſeau le Wager, traduit de l'anglois.* A Paris, ce 4. Mars 1756.

Signé, PIDANSAT DE MAIROBERT.



SUPPLÉMENT
DU VOYAGE
DE MONSIEUR ANSON,

Extrait des Mémoires de divers Officiers du Wager, l'un des vaiſſeaux de ſon eſcadre.

PREMIERE PARTIE.

RIEN n'eſt plus eſſentiel au ſuccès d'une expédition maritime que le choix du temps propre à l'embarquement. Le défaut d'attention à ce ſeul point ſuffit pour faire rencontrer dans la route des obſtacles capables de ruiner les projets en apparence les mieux conçus. Celui d'envoyer une eſcadre dans la mer du Sud pour détruire les ri-

ches établiſſements des Eſpagnols dans cette partie du monde, offroit les plus grands avantages à la nation. On auroit été bien dédommagé des frais immenſes que l'on avoit faits pour cette entrepriſe, par l'anéantiſſement des forces de nos ennemis, & par le butin conſidérable que ſur eux on ne pouvoit manquer de faire. Le ſort en a décidé de la maniere du monde la plus déplorable. Jamais expédition n'annonça tant de proſpérités, & ne fut ſuivie de tant de malheurs.

Des raiſons qu'il ſeroit difficile de pénétrer nous retinrent dans les ports d'Angleterre dix mois au delà du terme fixé pour notre départ. Ce retardement nous mit dans le cas d'eſſuyer dans les mers auſtrales les riſques inſéparables de la mauvaiſe ſaiſon. Il fut la principale cauſe des maux affreux que nous avons ſoufferts, & dont je vais rendre compte.

Notre eſcadre compoſée des vaiſſeaux le Centurion, le Wager, le Gloceſter, la Perle, le Severn, le Tryal, & de deux bâtiments chargés de proviſions, ſortit du port de Sainte Helene le 18 Septembre 1740. Le 21 nous perdîmes la terre de vue faiſant route vers Madere, où nous aurions dû aborder en quinze jours, ſans les vents contraires qui nous retinrent près de cinq ſemaines. Ce nouveau retardement nous mit de fort mauvaiſe humeur, parce qu'il nous enlevoit un reſte de temps très-précieux, & qu'il nous annonçoit toujours plus certainement le mauvais ſuccès de notre entrepriſe.

Enfin le 26 Octobre cette iſle ſe préſenta à nous à notre grande ſatisfaction, & deux jours après nous mouillâmes dans la rade de Fonchiale, qui en eſt la capitale. Madere appartient

aux Portugais, qui en firent la découverte au commencement du quinzieme ſiecle. Elle eſt ſituée par les 32° 27′ de latitude nord, & à 18° de longitude à l'oueſt du méridien de Londres. Cette iſle n'eſt que comme une longue montagne qui s'étend de l'eſt à l'oueſt ſous un climat des plus agréables. La partie méridionale eſt la mieux cultivée & la plus riante; ce ne ſont que vignes, jardins & maiſons de campagne : on y reſpire un air tempéré & très-pur. Le bled croît juſques ſur le ſommet des montagnes; les vignes profitent mieux dans les endroits bas à cauſe des brouillards qui regnent ſur les hauteurs. La grande richeſſe du pays ſont les raiſins, qui donnent un vin très-exquis. Un des plus riches vignobles appartient aux Jéſuites, qui en tirent un revenu conſidérable. Il y a dans cette iſle une grande abondance de citrons dont on fait des confitures excellentes; le ſucre qu'on y recueille eſt en petite quantité; il ſuffit à peine à la conſommation des habitants. Tous les fruits d'Europe y réuſſiſſent à merveille. Le bonanoé eſt un fruit particulier dont les habitants font un cas extraordinaire, qui tient de la ſuperſtition. Ces bonnes gens ſont fortement perſuadés que c'eſt le fruit défendu qui occaſiona la diſgrace de nos premiers peres. Ils prétendent que les larges feuilles qui l'environnent ſont préciſément celles dont Adam & Eve firent leur premier vêtement. C'eſt parmi eux un crime horrible d'y mettre le couteau, parce que en coupant ce fruit en deux on y découvre une repréſentation aſſez approchante des inſtruments de la paſſion du Sauveur; d'où ils inferent que c'eſt faire outrage à ſon image ſacrée que de le couper de la ſorte.

Les naturels du pays ont l'extérieur fort dévot, & la conduite très-libertine. La vertu chez eux qui eſt le plus en recommandation, c'eſt un inviolable attachement à leur Egliſe, une ſoumiſſion aveugle à leurs Paſteurs, & une horreur ſi mépriſante pour les Hérétiques, qu'ils n'accordent la ſépulture à aucun, & qu'ils font jeter à la mer tous ceux qui ont le malheur de mourir ſur leurs terres. Ils ſont d'ailleurs d'une lubricité effrénée; la débauche y eſt ſi commune, qu'il y a un hôpital fondé pour les perſonnes affligées du mal vénérien : ce qui n'empêche pas la jalouſie outrée des maris; il ne fait pas ſûr chez eux pour quiconque s'aviſe de faire, même ſans deſſein, une révérence à leurs femmes. Outre l'impudicité, qui eſt générale, l'aſſaſſinat eſt ordinaire & journalier. Ces Meſſieurs le regardent comme un crime de peu de conſéquence, & ne rougiſſent pas de s'en faire honneur. Si la Juſtice fait mine de pourſuivre les coupables, ils ont dans la premiere égliſe un aſyle aſſuré; ſinon, ils en ſont quittes pour le banniſſement ou la priſon, dont encore il leur eſt permis de ſe racheter. Ils donnent très-abondamment aux gens d'Egliſe; ils obſervent les moindres pratiques de leur Religion avec une attention qui tient du ſcrupule. Ce contraſte de dévotion & de vice a quelque choſe de révoltant; mais telle eſt la force du préjugé, qu'il concilie dans l'eſprit des hommes les oppoſitions les plus décidées. Il l'emporte chez eux ſur la raiſon; & il les domine ſi ſouverainement, qu'il eſt toujours très-difficile d'en triompher, & ſouvent très-dangereux de le combattre.

La ville de Fonchiale eſt poſée ſur une éminence dans le

fond d'une belle rade. Il y a un château conſtruit ſur un rocher qui avance dans la mer à peu de diſtance du mouillage. Les égliſes y ſont en grand nombre, il y en a bien une vingtaine : c'eſt pourtant une ville des plus médiocres, & qui ne vaut pas mieux qu'un de nos gros bourgs d'Angleterre. Le luxe n'y regne point; les maiſons ſont ſimplement bâties, & meublées ſans faſte. Les hommes ſont preſque toujours vêtus de noir. Ils marchent tous armés d'un poignard & d'une très-longue épée, accompagnant le tout d'un air arrogant & d'une contenance très-fiere. Il n'y a pas juſqu'au plus petit marmiton qui ne veuille avoir ſa longue épée, qu'il ne quitteroit pas pour tous les biens du monde; & on regarde comme une grande punition de la leur ôter.

Nous ſéjournâmes huit jours à Fonchiale. Dans cet intervalle Monſieur Norris, Capitaine du Gloceſter, demanda permiſſion de retourner en Angleterre pour y reſpirer l'air natal, néceſſaire au rétabliſſement de ſa ſanté. En conſéquence Mr. Anſon fut obligé de faire divers changements. Il nous ôta Monſieur Kidd pour lui donner le commandement de la Perle, & nous envoya Mr. Murray pour commander notre vaiſſeau le Wager.

Tout fut prêt le 5 Novembre pour notre départ. Ce jour-là dès le matin Mr. Anſon envoya ſes ordres à tous les Capitaines, leur aſſignant pour premier rendez-vous, en cas de ſéparation, Sant Jago, l'une des iſles du cap Verd; le ſecond rendez-vous devoit être à l'iſle Sainte Catherine, ſur la côte du Breſil. L'après-midi nous mîmes à la voile. Le

lendemain notre chef d'eſcadre faiſant réflexion à la néceſſité d'éviter juſques au moindre retardement, changea les ordres de la veille, & aſſigna pour unique rendez-vous l'iſle Sainte Catherine. Le 28 nous paſſâmes la ligne à 27° 59′ de longitude à l'oueſt du méridien de Londres; & trois ſemaines après nous mouillâmes dans la baie de Sainte Catherine.

L'arrivée d'une eſcadre telle que la nôtre effraya la garniſon, & nous apperçûmes beaucoup de mouvement dans les deux forts. Pour prévenir tout inconvénient, Mr. Anſon dépêcha un Officier au Gouverneur pour lui faire compliment de ſa part, l'informer qui nous étions, & lui demander du monde pour nous remorquer juſqu'au port. L'Officier fut bien reçu; on nous envoya tout ce que nous demandions, & nous avançâmes dans une belle rade, entre l'iſle & le continent, où nos vaiſſeaux furent amarrés juſqu'au 17 Janvier. Dès le premier jour nous envoyâmes à terre tous nos malades. Le reſte de l'équipage fut occupé durant tout ce temps-là à nettoyer nos vaiſſeaux, qui étoient déjà fort mal-propres, à réparer les agrêts & les mâts, & à faire proviſion d'eau & de bois.

L'iſle Sainte Catherine pourroit devenir une habitation excellente ſi on ſe donnoit la peine de la défricher. A la réſerve de quelques plantations qui ſont ſur les bords de la mer, tout le reſte eſt bois. La terre eſt d'une fertilité ſi prodigieuſe que les meilleurs fruits y croiſſent en abondance & preſque ſans culture. Les forêts ſont pleines d'arbuſtes odoriférants; on y trouve des faiſants, des ſinges, des perroquets ſans nombre. La rade fournit beaucoup d'excellents poiſſons, l'eau des rivie-

res eſt d'une fort bonne qualité. Mais tous ces avantages ſont effacés par l'incommodité d'un air très-mal-ſain. La grande quantité de bois dont l'iſle eſt couverte, & les montagnes qui l'environnent empêchent la libre circulation de l'air, & y entretiennent une humidité ſi grande, que tous les ſoirs elle eſt couverte d'un brouillard épais, qui ne ſe diſſipe que le lendemain aux premiers rayons du ſoleil. Durant le peu de ſéjour que nous fîmes à Sainte Catherine nous fûmes preſque tous aſſaillis de fievres & de fluxions. Une perſécution bien plus inſupportable étoit celle des couſins, & d'un autre inſecte imperceptible, qui avec un bourdonnement importun ne ſe fait que trop ſentir par ſes piquures cruelles. Le défrichement feroit ceſſer la plupart de ces incommodités, en détruiſant les principales cauſes de l'humidité exceſſive.

Ce ſéjour nous fut encore plus déſagréable par le traitement qu'y reçut notre eſcadre. Le Gouverneur affecta d'abord de faire à Mr. Anſon des politeſſes qui nous firent eſpérer de lui toute ſorte de ſecours : mais nous reconnûmes bientôt ſa diſſimulation & ſa perfidie. Ce Gouverneur prit ſourdement des meſures pour nous empêcher d'avoir les rafraîchiſſements qui nous étoient néceſſaires. Il dépêcha ſecrétement un exprès à Büenos-aïrès pour avertir l'Amiral Pizarro de notre arrivée, & lui faire un détail de nos forces qui pût le mettre en état de nous ſurprendre avec avantage. Un des prétextes dont il ſe ſervit pour juſtifier ſa mauvaiſe volonté, fut que Mr. Anſon avoit envoyé une de ſes barques pour reconnoître en pleine mer un vaiſſeau qu'il crut eſpagnol. Le

Gouverneur repréſenta cette action comme une inſulte, & une rupture de paix entre nous & le Portugal.

Tous ces déſagréments nous déterminerent à preſſer le départ. La veille du jour que nous dûmes mettre à la voile, Mr. Anſon aſſembla tous les Capitaines, & leur donna ſes ordres : ſavoir, qu'en cas de ſéparation, le port Saint Julien ſeroit le premier rendez-vous ; qu'ils y ſéjourneroient dix jours ; que ſi dans cet intervalle il ne venoit pas les joindre, ils continueroient leur route à travers le détroit de le Maire, en doublant le cap Horne pour entrer dans la mer du Sud ; que le ſecond rendez-vous ſeroit à l'iſle Nueſtra Segnora del ſoccorro ; qu'ils s'y tiendroient quelque temps en croiſiere depuis cinq juſqu'à douze lieues de diſtance ; que ſi la néceſſité les forçoit à quitter ce poſte, ils feroient route pour lors vers l'iſle Juan Fernandès, aux environs de laquelle ils croiſeroient durant cinquante-ſix jours ; que ſi dans cet eſpace de temps le chef d'eſcadre ne venoit pas les joindre, ils auroient lieu de croire qu'il lui étoit arrivé quelque accident ; qu'alors le plus ancien Officier prendroit le commandement, & les conduiroit en avant pour fatiguer l'ennemi chemin faiſant & de tous côtés, & remplir ainſi l'objet de la préſente expédition.

Nous ſortîmes enfin de la rade de Sainte Catherine le 17 Janvier 1741 après avoir ſalué le fort de onze coups de canon, ſalut qui nous fut rendu coup pour coup. Le 22 il ſe leva un vent orageux, avec une brume ſi épaiſſe que nous ne pouvions diſtinguer à vingt pas. La Perle dans ce moment fut ſéparée de nous, & elle ne nous rejoignit que trois ſemaines après. Le Lieutenant

Lieutenant de ce vaiſſeau nous apprit en rejoignant l'eſcadre la mort de Mr. Kidd ſon Capitaine. Il nous dit auſſi que le 10 Février il avoit apperçu cinq gros vaiſſeaux, qu'il jugea d'abord appartenir à notre eſcadre; que dans cette perſuaſion il s'étoit laiſſé approcher de très-près par un de ces bâtiments qu'il prit pour le Centurion; mais qu'ayant reconnu ſon erreur, il avoit jeté à la mer ſa grande berge, & une partie de ſon eau, afin d'être plus leſte au combat & plus léger à la courſe; & que la nuit étant ſurvenue, il avoit perdu de vue l'ennemi. Nous ne doutâmes point que ces vaiſſeaux ne fuſſent de l'eſcadre de l'Amiral Pizarro; & nous aurions pris ſur le champ le parti de réunir nos forces pour leur donner la chaſſe, ſi nous n'avions pas été contraints de pourſuivre notre route vers le port Saint Julien pour radouber le Tryal qui étoit en fort mauvais état.

La mort du Capitaine Kidd occaſiona de nouveaux changements. Mr. Murray nous quitta pour commander la Perle, & Mr. Cheap vint le remplacer ſur notre vaiſſeau le Wager. Ce que nous trouvâmes de plus remarquable au port Saint Julien, ce fut une quantité prodigieuſe de petites chevrettes rouges comme des écreviſſes, & qui rendoient l'eau de la mer de couleur de ſang. Dès que le Tryal fut réparé, nous reçûmes ordre de démarrer. Nous partîmes le 27 Février, & le ſept Mars nous traverſâmes le détroit de le Maire par un temps clair & un vent frais.

Nous avancions courageuſement vers les bords de cette mer du Sud, l'objet de toutes nos eſpérances; déjà notre ima-

gination nous préſentoit l'image ſéduiſante de ces côtes fortunées que nous devions bientôt découvrir, & où d'immenſes tréſors devoient être la récompenſe de nos travaux; nous rappellions avec une joie inſultante les fauſſes terreurs de certaines gens qui avoient oſé nous prédire que notre entrepriſe n'aboutiroit qu'à notre deſtruction: mais à peine eûmes-nous franchi le détroit, qu'un changement affreux fit ſuccéder à ces agréables idées les plus lamentables horreurs.

Ce beau ciel azuré ſe couvrit tout-à-coup de l'obſcurité la plus effrayante. Mille vents furieux déchaînés tous enſemble exciterent autour de nous la tempête la plus épouvantable qui fut jamais. En peu de temps toute notre eſcadre en proie à cet impétueux ouragan ſe vit dans le plus effroyable déſordre. Le plus grand danger fut pour notre vaiſſeau le Wager & la flûte Anna. Les fortes marées nous pouſſant à l'eſt avec la derniere violence, c'eſt un prodige que nous n'ayions pas été briſés mille fois contre les rochers qui bordent la côte de la terre des Etats. Ce n'étoit là que le prélude de nos malheurs. Durant près de trois mois nous fûmes le jouet des vents toujours déchaînés avec la même fureur, & ſans nous donner le moindre relâche. La tourmente étoit ſi continuelle & ſi terrible que nos plus déterminés Matelots en pâliſſoient d'effroi. Perſonne ne pouvoit tenir en place. Pluſieurs des gens occupés à la manœuvre furent eſtropiés, & quelques uns tués par les rudes ſecouſſes que recevoient inceſſamment nos vaiſſeaux. Il eſt impoſſible de trouver des expreſſions qui égalent le déſeſpoir de notre ſituation. Tous nos vaiſſeaux endomma-

gés, des millions de vagues menaçant à chaque inſtant de nous engloutir, nous nous voyions toujours au moment de couler à fond. De courts intervalles qui nous donnoient des lueurs d'eſpérance ne ſervoient qu'à augmenter nos peines & nos périls. Sur la foi de ces apparences trompeuſes, ſi nous nous haſardions de préſenter les voiles au vent, auſſitôt des tourbillons & des montagnes d'eau fondoient ſur nous, déchiroient & mettoient en pieces nos voiles.

Le 30 Mars la grande vergue du Gloceſter fut fracaſſée, ce qui obligea notre chef d'eſcadre d'y envoyer des Charpentiers qu'il tira des autres vaiſſeaux & du nôtre. Le 8 Avril il nous arriva à nous-mêmes un accident beaucoup plus fâcheux. Notre mât d'artimon caſſa à deux pieds au deſſus de la petite voile le tendelet, & fut emporté par les vents avec toutes ſes voiles. Toutes les plaques, tous les chaînons ſervant à brider la marée contraire, furent fracaſſés & briſés. Que l'on ſe figure notre cruel embarras, nous trouvant ſans Charpentier, dont le ſecours nous étoit ſi néceſſaire, & qui ne pouvoit revenir à nous à cauſe du gros temps & du vent contraire. Le lendemain la flûte Anna donna des ſignaux d'incommodité; ſes cordages d'étai & l'arbre qui tenoit ſa voile de beaupré étant rompus, elle ſe vit en danger de perdre tous ſes mâts. Le 10 le Severn & la Perle diſparurent, & nous ne les avons plus revus. Nous étions alors à 56° 29′ lat. ſud & à 85° longit. oueſt.

Le 12 l'ouragan redoubla de force, avec les plus groſſes vagues que nous euſſions encore vues. Vers les ſept heures du matin nous eûmes un coup de mer ſi violent, que la vague

entra dans le vaisseau, enleva notre Canonnier de son poste, le transporta au delà des rouages, détruisit le canal des écoulements, & nous causa bien d'autres dommages. Notre Capitaine étoit alors très-malade dans sa loge : instruit de tout ce détail, il témoigna une peine extrême de ce que la maladie le mettoit hors d'état d'agir par lui-même dans cette occasion ; il ne laissa pas de donner ses ordres avec beaucoup de présence d'esprit pour la prompte réparation des parties endommagées de notre bâtiment. Le Sieur Bulkelei notre Canonnier se chargea de l'exécution ; il fit rétablir le canal, vuider la chaloupe que les vagues avoient presque remplie ; il fit même rentrer la vergue de beaupré & son arbre, afin de les préserver de tout accident.

Le jour suivant le Centurion se trouvant près de nous, le chef d'escadre se présenta pour nous parler. Il nous demanda si notre Charpentier étoit revenu à bord. Nous lui dîmes que non en lui représentant combien son absence étoit funeste à nos besoins. Notre Capitaine lui fit voir que nos agrêts & nos cordages étoient entiérement délabrés, & que nos gens de l'équipage étoient presque tous hors d'état de servir. Monsieur Anson lui témoigna combien il étoit touché de notre situation, quoique la sienne ne fût pas meilleure ; il l'assura qu'il alloit nous renvoyer notre Charpentier, & lui recommanda sur toutes choses de ne pas s'écarter. Le lendemain notre Charpentier nous fut renvoyé en effet ; il n'eut pas de peine à nous faire comprendre que s'il n'étoit pas revenu plutôt, c'est que le temps avoit été si orageux qu'aucune barque

ne pouvoit tenir en mer. Nous avions beſoin de ſon bras, & non de ſes excuſes; nous le priâmes d'examiner le mal ſans délai, & d'employer toutes les reſſources que ſon génie pourroit lui fournir pour y apporter du remede. Il y travailla avec beaucoup de diligence & de ſuccès. En peu de temps il eut fabriqué une calotte pour être ajuſtée au mât d'artimon; il dreſſa un nouveau mât moins élevé, ayant ſeulement 40 pieds de haut, & y tendit une voile pour tenir le vaiſſeau en équilibre.

Le 19 il fit un fort beau temps, dont nous profitâmes pour la réparation de nos agrêts & cordages. On refit à neuf la principale voile, & on la tendit: de ſorte que notre vaiſſeau n'avoit plus l'air d'un bâtiment tout-à-fait ruiné. Sur le ſoir quelques uns de nos gens qui étoient ſur le tillac apperçurent dans un très-grand éloignement les lumieres de la loge de notre chef d'eſcadre, & aſſez diſtinctement pour pouvoir les compter; mais paſſé neuf heures le Centurion diſparut tout-à-fait à nos yeux. Le lendemain matin nous voyions encore le Gloceſter & la flûte Anna, mais bientôt après nous les perdîmes de vue.

Séparés ainſi de toute notre eſcadre, nous commençâmes à en craindre les ſuites, & la triſteſſe fut générale parmi nous. Quoique nous euſſions des vivres en abondance, le Munitionnaire parla très-imprudemment de diminuer la ration à l'équipage. La ſeule menace de ce retranchement fit éclorre des ſemences de mutinerie, qui n'eurent alors aucun effet par l'attention du Capitaine à prévenir les mécontentements & à intimider les mutins. Toutes ſes ſollicitudes rouloient ſur la

conſervation du bâtiment, qui ayant été fort maltraité, & pouvant déſormais manquer de ſecours, demandoit des ménagements extrêmes. Le 1 Mai il fut délibéré de retrancher la principale ancre d'affourche & de l'abandonner, n'étant pas poſſible de l'aſſurer ſans expoſer à un danger évident notre mât de miſaine, les chaînons & les plaques étant rompus.

L'incertitude de notre ſort ſur un vaiſſeau ſi caduc, & au milieu d'une mer très-orageuſe, nous tenoit dans de continuelles alarmes. Nous avions beſoin d'arriver promptement au rendez-vous ; nous fûmes même favoriſés d'un vent qui nous auroit menés droit à l'iſle Juan Fernandès, ſi nous en avions profité. Cependant nous remarquâmes que les manœuvres ordonnées par le Capitaine nous avoient conſidérablement approchés de terre, & vers une côte où le vent donnoit avec violence. Cette conduite nous parut à tous une faute très-eſſentielle, & donna lieu à bien des murmures. Le Sr. Bulkelei notre Canonnier, & l'un des meilleurs hommes de mer que nous euſſions à bord, en parla au Lieutenant, qui lui répondit que le premier rendez-vous étoit à Nueſtra Segnora del ſoccorro, à 44° de latitude ſud ; qu'il avoit fait tous ſes efforts pour diſſuader le Capitaine de viſer à ce rendez-vous, mais qu'il étoit déterminé de s'y rendre à quelque prix que ce fût. Le Sr. Bulkelei lui repréſenta vivement le danger du vaiſſeau dans le miſérable état où il étoit, & ſur une côte où le vent donnoit. „ Parlez-en au Capitaine, lui „ repliqua le Lieutenant, & perſuadez-le ſi vous pouvez.

Le Sr. Bulkelei ſe rendit un quart d'heure après chez le Ca-

pitaine, & lui fit les mêmes repréſentations qu'au Lieutenant. Mr. Cheap répondit à tout cela que le chef d'eſcadre ayant déſigné pour premier rendez-vous Nueſtra Segnora del ſoccorro, il étoit réſolu & obligé de tout riſquer pour s'y rendre. Le Canonnier eut beau lui dire que, vu le mauvais état du vaiſſeau, étant ſi près de la côte nous n'en ſerions bientôt plus les maîtres ; que les courants & le vent d'oueſt alloient infailliblement nous entraîner à terre malgré nous. Mr. Cheap ſoutint que les courants étoient trop incertains pour y faire attention ; qu'il vouloit arriver au premier rendez-vous, où il arrêteroit vingt-quatre heures ; après quoi, ſi le chef d'eſcadre ne paroiſſoit point, ou quelque autre vaiſſeau de la flotte, il feroit route vers Juan Fernandès.

Ce plan du Capitaine marquoit une exactitude que les circonſtances où nous nous trouvions auroient dû rendre moins ſcrupuleuſe. Il ne crut pas ſans doute qu'il y eût à le ſuivre tous les dangers qu'on lui repréſentoit ; mais il auroit dû préſumer un peu moins de ſes connoiſſances, faire plus d'attention aux ſignes qui annonçoient la proximité de la terre, ne pas mépriſer ſi facilement les juſtes appréhenſions qu'on vouloit lui inſpirer. C'eſt à cette faute inexcuſable qu'on doit attribuer la perte de notre vaiſſeau.

Le 13 au matin le Charpentier qui travailloit au château de proue apperçut la terre, & en avertit le Lieutenant. Cet Officier ſe perſuada trop légérement que l'avis étoit faux, & n'en dit mot au Capitaine. Ainſi tout concouroit à rendre toujours plus notre perte inévitable. A deux heures après mi-

di le Canonnier étant à la vergue d'avant vit la terre en plein, & y distingua des terreins élevés, des collines, & entre autres une montagne assez haute & figurée en pain de sucre. Il courut aussi-tôt au Capitaine, qui en parut étrangement surpris. Son affliction fut grande lorsqu'il vit qu'une marée très-forte nous poussoit avec violence sur la côte. Dans une conjoncture si critique, Mr. Cheap se comporta avec toute l'activité & toute la prudence que l'on pouvoit attendre de l'Officier le plus brave & le plus expérimenté. Il se hâta de donner des ordres, & de les proportionner à notre besoin extrême. Malheureusement le monde nous manquoit pour la manœuvre; presque tout notre équipage malade ou estropié étoit confiné au dessous du franc tillac. Tout ce que nous pûmes faire fut de rassembler une douzaine de gens en état de servir, en y comprenant même les Officiers.

Pour comble de désolation, le Capitaine, dans le moment qu'il agissoit avec plus de vivacité, fit une chûte & se démit l'épaule. On fut obligé de le transporter à la loge du Chirurgien, & nous demeurâmes privés de son secours. Il fit appeller le Lieutenant & le Canonnier, & quoiqu'il souffrît des douleurs aiguës, il leur parla des moyens que l'on pouvoit prendre pour sauver le vaisseau, & en abandonna la conduite à leur zele & à leur prudence. Le seul expédient qui pût donner de l'espérance étoit de mettre toutes les voiles au vent pour tâcher de nous éloigner de la côte; mais nos voiles étoient si déchirées & si pourries, qu'il n'y avoit pas moyen de les tendre, & nous n'en avions aucune de réserve

dont

dont il nous fût poſſible de tirer parti. Le vent étoit redevenu d'une violence extrême, la pluie tomboit ſur nous par torrents, & l'obſcurité étoit ſi grande que nous ne voyions pas d'un bout du vaiſſeau à l'autre. Nous paſſâmes tout le jour & toute la nuit du 13 Mai dans cette perplexité effroyable.

Le 14 vers les quatre heures du matin la pouppe du vaiſſeau heurta contre un rocher caché : nous voulûmes jeter l'ancre pour l'affermir ; mais nous trouvant environnés de rochers de toutes parts, la choſe ne nous fut pas poſſible. Le vaiſſeau heurta une ſeconde fois, & briſa la tête de ſon gouvernail. A ce ſecond choc, bien plus effrayant que le premier, l'alarme fut univerſelle ; chacun couroit çà & là pour appeller du monde, & prêter la main à la manœuvre ; nous étions réduits à gouverner avec les gros cordages d'avant, les lâchant ou les reſſerrant à meſure que le vaiſſeau plongeoit ou hauſſoit de proue. Le déſeſpoir étoit peint ſur tous les viſages ; notre cataſtrophe étoit de nature à abattre le courage le plus intrépide, & nous étions tous comme des gens à qui l'on tient le couteau ſur la gorge. Enfin le vaiſſeau heurta une troiſieme fois, & heureuſement il ſe trouva engagé entre deux écueils qui l'empêcherent de couler à fond.

Le Soleil parut à ce moment ſur l'horizon, & nous montra à découvert le rivage, qui n'étoit plus éloigné de nous que d'une portée de fuſil. Juſques-là nous nous étions crus perdus ſans reſſource ; le voiſinage de la terre ranima nos eſpérances. On lança à l'eau la grande barque, l'eſquif & la

chaloupe. Le Capitaine envoya le Contre-maître avec la grande barque pour examiner le pays, & venir au plutôt lui en rendre compte : mais ce perfide, ſans ſe mettre en peine du danger extrême où il nous laiſſoit, prit terre & ne revint plus. Mr. Cheap envoya ſon Lieutenant avec l'eſquif, & lui ordonna de ramener la barque lui-même : cet Officier ne fut pas plus fidele à ſon devoir que le Contre-maître ; il prit terre, renvoya la barque, & ne revint pas. On ne l'auroit jamais ſoupçonné d'avoir le cœur aſſez bas pour donner un ſi mauvais exemple ; mais il ſemble que dans les périls extrêmes tous les autres ſentiments cedent au deſir de ſa propre conſervation.

Nous fûmes trouver le Capitaine dans ſon lit pour le prier de profiter de la barque qui étoit revenue : il ne voulut pas d'abord y conſentir, diſant qu'on n'avoit qu'à mettre à terre tous les autres, & qu'il partiroit le dernier. Nous le preſſâmes, & il ſe rendit à nos inſtances. Comme il étoit encore hors d'état de ſe remuer, nous fûmes obligés de le porter dans la barque, qui le conduiſit à terre, avec preſque tous les Officiers tant du premier que du ſecond rang. Le Patron, le Boſſeman, le Canonnier & le Charpentier reſterent à bord avec l'équipage. Nous trouvâmes en débarquant deux ou trois cabanes qui avoient été conſtruites ſur ce rivage par des Indiens. Nous choiſîmes la meilleure, & nous la préparâmes pour y loger notre Capitaine, qui, dans l'état de ſouffrance où il étoit, auroit infailliblement péri, s'il n'avoit pas trouvé de quoi ſe loger. Ce jour fut le dernier où l'on connut parmi nous la ſubordination ; & on verra déſormais nos gens ſe comporter comme ſi

le naufrage avoit fait perdre à leurs ſupérieurs toute leur autorité.

La nuit le vent redoubla de force, & la marée fut ſi impétueuſe que l'équipage reſté à bord ſe vit en plus grand danger que jamais, le bâtiment recevant des ſecouſſes & faiſant des bonds qui faiſoient craindre à tout moment qu'il ne fût enlevé. Ces inſenſés n'en furent pas plus ſages. Malgré toutes ces menaces de mort, ils ſe mirent à percer tous les tonneaux de vin & de liqueurs, ils en burent juſqu'à l'ivreſſe ; & s'armant enſuite d'épées & de piſtolets, ils enfoncerent les armoires, forcerent les coffres, pillerent l'argent, & ſe revêtirent des plus beaux habits qu'ils purent trouver. Le lendemain on leur envoya la chaloupe pour les mener à terre. Le Canonnier & le Charpentier s'y embarquerent avec une bonne partie de ces ivrognes : les deux premiers avoient eu la précaution d'emporter avec eux de la poudre, des balles & du pain. Lorſque nos Matelots traveſtis parurent ſur le rivage, quelques Officiers vinrent à eux le piſtolet à la main, & leur inſpirerent une ſi grande crainte, que ces miſérables ſe laiſſerent dépouiller ſans dire mot, & on leur enleva tout ce qu'ils avoient pillé.

Il n'y avoit plus à bord que le Patron, le Boſſeman, & quelques autres. Le Capitaine avoit grande envie qu'on les retirât, mais le mauvais temps ne permit pas d'aller à eux ſi-tôt. Ils profiterent de ce retardement pour commettre en enragés toute ſorte d'excès ſur le vaiſſeau. Tandis qu'ils étoient à boire & à s'enivrer, tellement que quelques uns ſe noyerent dans l'eau qui pénétroit le vaiſſeau de toutes parts, le Boſſeman, hom-

me violent & brutal, s'impatientant de ce qu'on ne lui envoyoit pas la chaloupe, eut l'insolence de pointer contre la cabane du Capitaine un canon de quatre livres de balle, qu'il déchargea par deux fois, mais sans effet, le coup ayant porté trop haut. Enfin le vent ayant un peu calmé, la chaloupe partit, & nous ramena tout notre monde.

Dès que le Bosseman eut mis pied à terre, Mr. Cheap, justement indigné de son insolence, lui parla avec toute la hauteur & toute la sévérité qu'il méritoit. Non content de le maltraiter de paroles, il le frappa de sa canne si rudement que le coupable Bosseman tomba par terre, & on le crut blessé à mort. Un moment après il se releva, & voyant que son Capitaine avoit un pistolet à la main prêt à faire feu, il se présenta à lui la poitrine découverte. Cet acte d'intrépidité & de soumission désarma Mr. Cheap, qui lui tourna le dos en disant: „ Il méri- „ toit, le coquin, que je le prisse au mot. „

Nous voilà donc tous en sûreté sur le rivage, mais par un temps si rigoureux, qu'il étoit à craindre que le froid n'achevât de détruire ceux que les flots avoient épargnés. La pluie étoit continuelle, & nous ne savions où trouver un abri. Pour tous vivres nous n'eûmes quelque temps que des coquillages, quelques oiseaux de proie, & beaucoup de céleri, plante qui croît en abondance sur ces côtes. Cette nourriture ne laissa pas de paroître agréable & appétissante à des gens qui jusques là n'avoient vécu que de viandes salées.

Notre vaisseau doit être regardé désormais comme un vaisseau perdu, il n'étoit plus question de songer à autre chose

qu'à en retirer tous les effets & toutes les proviſions qui pouvoient être à notre bienſéance. Notre Capitaine donna ſes ordres pour cela ; & tant qu'il nous fut poſſible d'aller à la mer, nous ne ceſſâmes de faire des voyages au vaiſſeau échoué pour en enlever tantôt une choſe, tantôt une autre. On dreſſa une tente pour en faire un magaſin, où l'on renfermoit exactement tout ce qui venoit du vaiſſeau. Peu à peu nous vînmes à bout de nous faire des logements aſſez commodes. On dreſſa des tentes, qui avec les trois cabanes indiennes dont j'ai parlé ſervirent à loger tous les Officiers du premier & du ſecond rang ; notre Charpentier en conſtruiſit d'autres où l'équipage fut diſtribué en pluſieurs corps : de ſorte qu'au bout de quelques jours notre habitation eut l'air d'une petite ville, la plus belle ſans contredit qu'on eût jamais vue dans ce barbare pays. Nous y aurions mené une vie aſſez heureuſe, ſi l'ordre & l'intelligence avoient régné parmi nous. Mais, ſoit par la faute des chefs, ſoit par la mutinerie des ſubalternes, nous nous trouvâmes dans un état d'anarchie & de confuſion qui dura juſqu'au moment de notre diſperſion.

Le premier ſujet de mécontentement fut l'extrême attention du Capitaine à empêcher que qui que ce fût ne détournât la moindre des choſes que l'on rapportoit du vaiſſeau. A chaque fois que quelque barque en revenoit, il étoit toujours au bord de l'eau ſous les armes avec quelques Officiers & le Munitionnaire, viſitant ſans miſéricorde tous ceux qui débarquoient. Pour prévenir même toute contrebande, il ne voulut jamais permettre que les barques allaſſent de nuit au vai-

ſſeau, quoique les vents & les marées favoriſaſſent le trajet plus la nuit que le jour. Cette rigueur déplut à beaucoup de nos gens; & quoiqu'elle tendît à l'utilité commune, ils ne furent pas aſſez raiſonnables pour en eſtimer l'intention. Peut-être auſſi que l'état des choſes auroit demandé une exactitude moins ſévere.

Quoi qu'il en ſoit, le 3 Juin dix de nos gens déſerterent, & le même jour on donna avis au Capitaine qu'il y avoit un complot formé pour le faire ſauter, lui & tous ceux qui étoient dans ſa tente. Toutes les perquiſitions faites pour éclaircir un fait ſi odieux aboutirent à la découverte d'une traînée de poudre ſous le logement du Capitaine, & jamais on ne put ſavoir au vrai par qui elle y avoit été miſe. La déſertion d'une partie de nos gens jointe aux murmures continuels de la plupart des autres, nous déterminerent à mettre toutes les nuits nos rames en lieu ſûr, & à tirer à terre nos barques, de peur qu'il ne prît fantaiſie aux mécontents de les emmener à la faveur des ténebres.

Quelques jours après, le Sr. Bulkelei Canonnier, & le ſieur Cummins Charpentier, allerent trouver nos déſerteurs pour les engager à revenir à leur devoir. Ils les trouverent dans un pitoyable état, réduits à ne vivre que d'algue marine & de coquillages. Leur deſſein avoit été de marcher juſqu'à ce qu'ils rencontraſſent quelque habitation, où ils eſpéroient trouver non ſeulement de quoi vivre, mais encore des facilités pour retourner dans leur pays. Ils furent bien étonnés lorſqu'ils virent qu'au lieu d'être dans un continent, ils étoient dans une

iſle ſéparée de la terre ferme par un canal de 5 à 6 lieues de large. Le Canonnier & le Charpentier leur remontrerent fortement l'irrégularité & les conſéquences de leur entrepriſe. Ils trouverent des gens entêtés qui ne voulurent rien entendre, diſant qu'ils trouveroient bien le moyen de traverſer le canal, en conſtruiſant des débris du vaiſſeau une eſpece de barque. Le Canonnier y retourna une ſeconde fois, & s'attacha particuliérement à gagner le garçon Charpentier, tant à cauſe que c'étoit un bon ouvrier, qui pouvoit nous rendre de grands ſervices, que parce que les déſerteurs n'ayant que lui ſur qui ils puſſent compter pour la conſtruction de leur bateau, c'étoit les réduire à l'impoſſible que de le leur ôter. Il lui promit de lui faire avoir ſon pardon du Capitaine, il le careſſa, il fit tant en un mot qu'il le ramena. Tous les autres s'obſtinerent conſtamment à faire bande à part, quoiqu'ils fuſſent réduits à de grandes extrêmités par le défaut de vivres, & par le froid qui étoit exceſſif, la terre étant toute couverte de neige & de glace.

Preſque en même temps une affaire beaucoup plus ſérieuſe acheva d'aigrir les eſprits, qui n'étoient déjà que trop portés au mécontentement & à la révolte. Il y avoit parmi nos Officiers ſubalternes un nommé Cozens, homme inquiet & grand querelleur. Il avoit déjà eu des priſes très-vives avec différentes perſonnes, & entre autres avec le Chirurgien. Il arriva qu'en diſtribuant les rations, le Munitionnaire retint un jour celle d'un des gens de l'équipage. Cozens, qui vouloit toujours ſe mêler où il n'avoit que faire, courut au Munitionnaire, &

lui en demanda la raiſon avec beaucoup d'emportement. Celui-ci connoiſſant l'humeur du perſonnage, avec qui il avoit déjà eu querelle, ſe mit à crier après lui, l'accuſant de vouloir exciter une révolte, & lui déchargea bruſquement un coup de piſtolet, qui l'auroit infailliblement tué, ſi le Tonnelier qui étoit préſent n'avoit pas détourné le coup.

Le Lieutenant accourut au bruit, & voyant la diſpute très-échauffée entre Cozens & le Munitionnaire, il courut en avertir le Capitaine. Mr. Cheap, qui ſavoit que tout étoit à craindre de la part d'un homme tel que Cozens, vint à lui le piſtolet à la main & en criant: „ Où eſt-il ce maraut? „ Cozens à ces paroles quitte le Munitionnaire, & vient ſe préſenter inſolemment au Capitaine. Mr. Cheap croyant qu'il en vouloit à ſa perſonne, lui lâche ſon piſtolet au milieu du viſage, & Cozens tombe baigné dans ſon ſang & ſans parole. Comme il donnoit encore quelque ſigne de vie, le Capitaine le fit tranſporter dans la tente des malades, où il fut panſé par le garçon Chirurgien. La balle étoit reſtée au deſſous de l'œil. Avant d'en faire l'extraction, le garçon Chirurgien demanda que quelqu'un au fait de ces matieres fût préſent à l'opération. Le Chirurgien major refuſa de s'y trouver, parce qu'ayant eu peu de temps auparavant une querelle avec le malade, il ne vouloit pas qu'on pût lui attribuer en aucune maniere les ſuites de l'opération. On s'adreſſa au Médecin des troupes de terre, qui promit d'abord & qui refuſa enſuite, prétendant qu'il déplairoit au Capitaine. On remarqua en effet que Mr. Cheap étoit ſi irrité contre ce miſérable, qu'on étoit ſûr d'être mal

reçu

reçu de lui dès que l'on paroiſſoit compatir à ſon infortune. C'étoit là dans lui l'effet du reſſentiment qu'il avoit conſervé des paroles outrageantes que Cozens dans une autre occaſion avoit eu la hardieſſe de lui dire en face, & pour leſquelles le Capitaine alors le fit mettre aux arrêts.

L'opération fut faite très-adroitement par le garçon Chirurgien. La plaie étoit en bon état, & le malade en voie de guériſon. Il deſira d'être tranſporté dans la tente où il logeoit précédemment avec le Canonnier & le Charpentier, & où il auroit été moins incommodément que dans la tente des malades. Les Srs. Bulkelei & Cummins en demanderent pour lui la permiſſion au Capitaine; mais Mr. Cheap, par un ſentiment d'inhumanité trop réfléchi pour être excuſable, répondit avec émotion : „ Point de grace pour ce faquin : s'il „ en réchappe, je le menerai priſonnier au chef d'eſcadre, „ pour le faire pendre.

Ce procédé du Capitaine ne contribua pas peu à lui faire perdre l'affection des gens de l'équipage, & ils s'en plaignirent hautement. Cozens, qui avant ſon malheur étoit univerſellement déteſté, devint l'objet de la compaſſion générale. Sa mort, qui ſurvint quatorze jours après ſa bleſſure, fut attribuée à l'air humide & mal-ſain de l'endroit où le Capitaine avoit eu la cruauté de le retenir par pure vengeance. Les murmures devinrent plus aigres que jamais. Cozens, diſoit-on, étoit à la vérité un brouillon achevé; mais falloit-il pour cela le tuer brutalement? Ce coup de piſtolet déchargé à la tête d'un homme, ſans autre forme de procès, eſt

un assassinat des plus noirs. Il ne sera pas aisé au Capitaine de se tirer d'une affaire aussi odieuse ; & il l'éprouvera à ses dépens s'il retourne jamais en Angleterre.

Au milieu de tous ces troubles qui nous agitoient, nous ne perdions pas de vue le soin de nous procurer des vivres dans une isle qui nous en fournissoit très-peu. Toute la farine & toutes les viandes salées que nous tirâmes du vaisseau, avec tout ce qu'il y avoit de vins & de liqueurs, étoient pour nous des ressources dont il falloit user avec ménagement, ignorant le temps que nous serions obligés de séjourner dans cette isle déserte. Nous étions alors réduits au nombre de cent, indépendamment des neuf déserteurs, dont la subsistance n'étoit plus à notre charge ; tout le reste étoit mort ou dans la route ou depuis le naufrage, nous avions perdu en tout cinquante-quatre hommes. Notre nombre diminué de la sorte ne laissoit pas d'être encore fort grand, vu la difficulté d'augmenter le dépôt de nos provisions, qui se consommoient tous les jours.

Nous reçûmes à diverses fois la visite de quelques Indiens du pays, qui nous apporterent quelques moutons, du poisson, des oies sauvages, & des moules excellents ; mais tout cela n'étoit pas capable de nous garantir de la disette qui nous menaçoit. La premiere fois que ces Indiens parurent devant notre habitation, nous remarquâmes qu'ils faisoient de grands signes de croix, pour nous donner à entendre qu'ils étoient Chrétiens. Ils n'osoient mener leurs canots à terre. Pour les y engager, nous leur fîmes toutes les démonstrations capables de leur

perſuader qu'ils recevroient de nous le meilleur traitement. Ils ſe rendirent à nos deſirs & aborderent. Le Capitaine les accueillit avec beaucoup d'amitié, il leur fit préſent à chacun d'un chapeau & d'un habit de Soldat; ce qui parut leur faire un extrême plaiſir. Nous les régalâmes de notre mieux, & nous leur fîmes boire de nos liqueurs, qu'ils trouverent excellentes. Nous faiſions notre poſſible pour nous faire entendre à ces bonnes gens, & en tirer des lumieres qui nous miſſent au fait du pays; mais comme nous ne nous parlions que par ſignes, nous en reçûmes fort peu d'éclairciſſements.

L'accueil que nous leur avions fait les engagea à revenir ſouvent. Une fois entr'autres ils vinrent au nombre de cinquante, avec leurs femmes & leurs enfants. Leurs canots étoient remplis de veaux marins, de moutons & de coquillages, qu'ils nous apportoient en préſent. Ils tirerent leurs canots à terre, & s'y conſtruiſirent des cabanes couvertes d'écorces d'arbres & de peaux de veau marin. Ce procédé nous fit juger qu'ils avoient deſſein de demeurer avec nous; ils demeurerent en effet près de trois ſemaines. Ces Indiens ſont d'un naturel fort doux; leur taille eſt médiocre; ils ont le teint baſané, le nez plat, les yeux fort enfoncés dans la tête. Ils vivent continuellement dans la fumée, étant dans l'habitude d'entretenir inceſſamment du feu, même dans leurs canots. Ils n'ont aucune ſorte de vêtement; & quoiqu'il fît alors un froid des plus rigoureux, ils étoient tout nuds, à l'exception d'un vieux morceau de drap que les hommes & les femmes portent attaché à la ceinture, & qu'ils font revenir par deſſus l'épau-

le : les garçons & les filles n'ont pas même ce morceau de drap, & ſont nuds comme la main. Nous avions beau les habiller ; à chaque fois qu'ils revenoient, c'étoit toujours dans leur premier équipage. Une des choſes qui les étonna davantage, ce fut un miroir que nous leur montrâmes : il ſeroit difficile d'exprimer l'eſpece de ſurpriſe dont ils furent frappés en y voyant leur image. Rien n'étoit plus réjouiſſant que leurs geſtes & leurs contorſions devant ce miroir. Tant que nous le leur laiſſâmes conſidérer, il ne leur fut pas poſſible de s'occuper d'autre choſe.

Parmi ces Indiens la condition des femmes eſt aſſez mauvaiſe ; elles ſont chargées de tout le travail ; c'eſt elles qui vont à la pêche, tandis que leurs maris paſſent leur temps ou à couper du bois ou à ſe repoſer auprès du feu. Nous fûmes témoins de l'étonnante maniere de pêcher de ces femmes indiennes. Elles vont dans leurs canots à une certaine diſtance en mer ; elles plongent tenant avec les dents un petit panier ; elles demeurent ſous l'eau des temps incroyables, elles ramaſſent dans le fond tout ce qu'elles peuvent trouver ; & lorſque leur panier eſt plein, elles reviennent. Nous leur vîmes faire ce petit manege plus d'une fois : nous admirions leur dextérité à plonger, & nous ne pouvions comprendre comment elles pouvoient demeurer dans l'eau ſi long-temps, à moins que d'être tout-à-fait amphibies. Ces Indiens vraiſemblablement ne nous auroient pas quittés ſi-tôt ; mais quelques uns de nos gens ayant voulu s'amuſer à cajoler leurs femmes, ils en furent irrités, ils lancerent à l'eau leurs canots, & nous ne les revîmes plus.

Leur départ nous priva des fruits de leur pêche, qui nous aidoient à ſubſiſter, & qui nous mettoient en état d'uſer avec économie de nos proviſions. On alloit tous les jours au vaiſſeau, & tous les jours on en retiroit de nouveaux ſecours de vivres; mais avec le temps la violence des marées acheva de briſer ce bâtiment, & dès la mi-Juillet nous n'en vîmes plus que les débris flottants çà & là ſur les eaux. Tous les ſecours que nous en tirions étant ainſi épuiſés, ce fut une néceſſité pour nous de ménager notre magaſin plus que nous n'avions fait encore. Il devint le plus précieux de nos tréſors; & pour le garder avec plus de ſûreté, le Capitaine voulut qu'il y eût jour & nuit une ſentinelle; & tous les Officiers ſans exception, tant du premier que du ſecond rang, furent obligés d'y paſſer à tour de rôle.

Cette précaution étoit ſage, elle n'empêcha pourtant pas que le magaſin ne fût volé à diverſes repriſes. On en enlevoit tantôt de la farine & du bœuf, tantôt des liqueurs & du vin. Les gens de l'équipage réduits à une ration très-modique, & n'ayant d'ailleurs pour tout ſupplément que quelques herbes cueillies ſur les rochers, ou quelques coquillages trouvés dans le ſable après le reflux, enrageoient de ces rapines, & auroient bien voulu en découvrir les auteurs. Le pillage du magaſin ſe renouvellant de jour en jour, ils demanderent que les proviſions fuſſent tirées du lieu où on les gardoit, & qu'on les tranſportât dans la tente du Canonnier, où elles ſeroient plus en ſûreté. Ils menaçoient, les armes à la main, d'en venir à quelque violence, ſi on ne mettoit pas ordre à un brigandage

ſi pernicieux. On vint à bout de les appaiſer en leur promettant un renouvellement de ſoins & de vigilance. On découvrit preſque en même temps les vrais auteurs du dernier larcin qui avoit excité tant de murmures. Mr. Cheap réſolut d'en faire une juſtice exemplaire, & il n'héſita pas de dire que ce crime étoit de nature à mériter la mort.

Ces ſcélérats étoient dépendants pour la diſcipline de Mr. Pemberſton, Capitaine des troupes de débarquement : Mr. Cheap le pria d'aſſembler ſans délai le conſeil de guerre; ce qu'il fit, avec réſolution de juger les coupables ſelon toute la rigueur des ordonnances. Le conſeil de guerre aſſemblé, on fit lecture des ordonnances; & on trouva qu'il n'y avoit point peine de mort, mais ſeulement punition corporelle pour le crime en queſtion. Il fut propoſé de tranſporter les coupables dans une iſle voiſine, & de les y abandonner à leur mauvais ſort; de publier en outre une déclaration portant que quiconque commettroit déſormais la même faute, de quelque rang & de quelque qualité qu'il pût être, recevroit le même châtiment. Cet avis ne paſſa point, & à la grande pluralité des voix les coupables furent condamnés à recevoir chacun ſix cents coups de fouet, & à être réduits à la demi-ration. Ils reçurent deux jours de ſuite chacun deux cents coups de fouet; une fauſſe compaſſion engagea leurs Officiers à leur épargner les deux cents derniers coups. Pour appaiſer les plaintes que cette indulgence excita parmi les gens de l'équipage, Mr. Cheap fit retrancher à ces voleurs la demi-ration qui leur avoit été conſervée, & ordonna qu'ils ſe tireroient d'affaire comme ils pourroient.

Cette ſévérité ne fit pas ceſſer les larcins ; le magaſin fut encore volé juſqu'à trois fois, & volé ſans ménagement. Ces nouvelles déprédations produiſirent parmi nos gens une vraie rage. Il étoit bien triſte en effet pour des malheureux qui depuis quelque temps étoient réduits à quatre onces de farine par jour, & dont le meilleur mets conſiſtoit le plus ſouvent en quelques plantes marines frites dans du ſuif de chandelle ; il étoit triſte de voir, malgré leur économie, diſparoître des proviſions dont l'épuiſement leur ôteroit bientôt tout moyen de ſubſiſter dans l'iſle, & toute reſſource pour en partir. On découvrit heureuſement les nouveaux voleurs, & on revint à leur égard au premier avis qui avoit été propoſé d'abord, c'eſt-à-dire qu'on les retint en priſon juſqu'à ce qu'on eut occaſion de les tranſporter dans une iſle voiſine, où on les laiſſa ſans ſecours.

Les mauvais temps qui continuoient ſans interruption depuis notre naufrage, la rigueur du froid toujours accompagné de pluie, de neige ou de grêle, nous faiſoient ſouffrir de grandes incommodités dans nos premiers logements faits à la hâte. Le Sr. Cummins notre Charpentier vint à bout de nous conſtruire une grande & belle maiſon de bois diſtribuée en quatorze appartements bien dégagés & fort commodes. Nous meublâmes ce petit palais aſſez proprement, nous ſervant pour cela des ballots de drap & de toile que nous avions trouvés ſur le vaiſſeau. Nous en tapiſſâmes tous les dedans & le dehors même. Nous employâmes de très-beau camelot à faire des rideaux pour les fenêtres qui étoient ſans vitres, & des portieres pour les portes. Cette maiſon, où nous nous trouvâmes

logés non seulement avec commodité, mais avec une sorte de magnificence, ne souffrit point du tremblement de terre que nous essuyâmes le 25 Août. Dans le même jour la terre fut ébranlée par quatre différentes secousses, dont trois furent terribles ; cependant notre habitation n'en fut pas endommagée, rien même ne fut bouleversé à notre voisinage.

La disette des vivres devenoit toujours plus grande, nous étions comme des loups affamés courant par-tout après un peu de nourriture ; heureux lorsqu'après avoir fatigué toute la journée nous rapportions quelques méchantes herbes pour les mêler avec notre farine & un peu de suif. Il y eut des jours si froids & si rigoureux, que mourant de faim nous n'avions pas le courage de sortir de nos logements pour aller chercher de quoi vivre. Campés sur un triste rivage, habitant un pays sauvage & ingrat, éloignés de notre patrie de plusieurs milliers de lieues, ne pouvant y retourner qu'à travers mille dangers, déchirés par des troubles domestiques, dévorés d'appréhension des maux à venir, notre vie étoit un désespoir continuel.

Il s'agissoit de mettre fin à nos miseres. Toute notre espérance après Dieu étoit en notre grande barque, dont nous résolûmes de profiter pour nous tirer de cette isle inhabitable. Elle étoit beaucoup trop petite pour contenir le nombre que nous étions. Nous demandâmes à notre Charpentier s'il n'imaginoit aucun moyen de l'aggrandir. Après y avoir bien réfléchi, cet habile ouvrier ne désespéra pas d'en venir à bout. Il assembla avec diligence tous les bois qui lui étoient nécessaires, il commença par couper ce bâtiment en deux, se proposant de l'alonger

l'alonger vers la quille de onze à douze pieds; il travailla près de deux mois à perfectionner ſon ouvrage ; ſon zele & ſon génie parurent également dans le prompt ſuccès de ſon travail.

Nos gens n'eurent pas plutôt vu qu'on leur préparoit cette reſſource, qu'ils ſe mirent tous à raiſonner ſur la route qu'on devoit prendre. Le Capitaine, toujours conſtant dans la réſolution de ſuivre autant qu'il le pourroit les ordres qu'il avoit reçus de notre chef d'eſcadre, vouloit aller par le Nord. Le Canonnier, à force de lire & de relire les voyages du Chevalier Narborough, ſe perſuada qu'il étoit plus ſûr de prendre la route du Sud. Cette oppoſition de ſentiments produiſit parmi nous un ſchiſme dont les effets furent pouſſés bien loin ; & comme il en réſulta deux partis pleins d'une animoſité mutuelle, les uns ſe déclarant pour le Capitaine, les autres pour le Canonnier, il eſt néceſſaire de faire connoître plus particuliérement le caractere de ces deux chefs.

Mr. Cheap, Officier exact & intrépide, étoit un de ces hommes rigides qui veulent le devoir, ſans conſidérer les difficultés, & ſans ſe mettre en peine des murmures. Il ſentoit l'autorité de ſa place, & ne croyoit pas que ce fût à lui à prendre conſeil des autres, mais aux autres à recevoir l'ordre de lui. Il avoit le commandement haut, le naturel vif & colere ; la réſiſtance loin de l'arrêter le rendoit plus ardent à pourſuivre l'exécution de ſes volontés ; il agiſſoit alors en homme piqué, & auroit perdu la vie plutôt que de reculer. Ce caractere dur & altier lui avoit déjà fait perdre, comme nous l'avons vu, l'affection de la plus grande partie de ſon monde. Les cœurs n'étant

plus à lui, la crainte seule pouvoit lui conserver encore du respect & de l'obéissance : l'un & l'autre devoit donc lui manquer, dès qu'un parti formé contre lui persuaderoit qu'il n'étoit plus à craindre ; & c'est ce qui arriva.

Le Sr. Bulkelei, Navigateur habile & appliqué, étoit un de ces gens qui réfléchissent aux conséquences d'un projet, qui en condamnent la hardiesse lorsqu'elle n'est pas accompagnée de sûreté, & qui pensent que dans les conjonctures difficiles on doit passer par dessus les regles ordinaires. Il avoit assez d'insinuation dans l'esprit pour entraîner les autres dans son opinion, & assez de fermeté dans l'ame pour soutenir un sentiment qu'il croyoit juste contre toutes les oppositions de pure autorité. Il étoit estimé de tous les Officiers, & aimé de tous les gens de l'équipage. Il avoit toujours paru un des plus zélés & des plus actifs pour le bien commun. L'opinion que l'on avoit de ses lumieres & de la droiture de ses intentions lui assuroit la confiance générale. Aussi à peine eut-il proposé son idée, & développé les raisons qui le faisoient incliner pour la route du Sud, que presque tout le monde fut de son avis.

Ce consentement presque unanime ne fit que le confirmer dans la persuasion que son avis étoit le meilleur ; & tout de suite il proposa d'en dresser un mémoire raisonné signé de tous ceux qui étoient pour la route du Sud, & de le présenter au Capitaine, afin d'avoir son consentement. Sa proposition fut très-applaudie ; on le chargea de dresser le mémoire, & tous s'empresserent de le signer, à l'exception de cinq ou six, qui par attachement pour Mr. Cheap refuserent de se joindre aux autres.

Ce mémoire fut comme une déclaration de guerre entre le parti du Capitaine & le parti du Canonnier. On verra déſormais ce ſubalterne agir en défenſeur de la cauſe commune, porter des paroles en Négociateur, faire des diſpoſitions en maître, & l'emporter de force ſur ſon Commandant.

Le mémoire fut préſenté par le Canonnier lui-même au Capitaine, qui demanda du temps pour faire ſes réflexions. Etonné du grand nombre de ſignatures, il vit bien qu'il riſqueroit trop à faire un éclat. Il ſe flatta qu'en temporiſant, ce premier feu pourroit ſe diſſiper ; & qu'alors, en tâchant de gagner quelques uns du parti contraire, il ſe mettroit en état d'être obéi. Il ne penſoit pas qu'il avoit à faire à gens dont l'obſtination étoit au deſſus de ſes artifices. Le Canonnier ſur-tout n'étoit pas homme à ſe laiſſer amuſer, ni à ſouffrir qu'on amuſât les autres. Dès le lendemain Mr. Cheap le fit appeller avec les principaux Officiers. „ J'ai fait, Meſſieurs, leur dit-il, mes réflexions ſur „ le contenu de votre mémoire. Il m'a occupé l'eſprit au point „ que je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. Il me ſem- „ ble que vous avez pris votre réſolution d'une maniere un „ peu précipitée. Vous voulez que nous prenions la route „ des détroits de Magellan ; mais faites-vous attention „ que nous en ſommes éloignés de plus de 160 lieues, & „ que nous avons le vent contraire ? Songez-vous au long „ trajet que nous aurons à faire après avoir paſſé les dé- „ troits, ayant toujours le vent en face, & par une route où „ il n'y a point d'eau à eſpérer ? „ Le Sr. Bulkelei répondit que ſelon le calcul des meilleurs Navigateurs nous n'étions

pas à plus de 90 lieues du détroit ; que l'alongement de notre barque nous mettoit en état de porter avec nous une proviſion d'eau ſuffiſante pour un mois ; que d'ailleurs en faiſant route au Nord nous avions 100 lieues à faire pour atteindre l'iſle de Juan Fernandès, où il y avoit cent à parier contre un que nous ne trouverions ni Mr. Anſon, ni aucun des vaiſſeaux de l'eſcadre. Le Capitaine repliqua que nous pourrions ſur les côtes du Chili nous rendre maîtres de quelque vaiſſeau marchand eſpagnol, ſur lequel nous trouverions de l'eau & des vivres, & avec lequel nous irions paſſer le détroit de Magellan. Le Canonnier lui repréſenta l'impoſſibilité de nous rendre maîtres d'un vaiſſeau ennemi, n'ayant pour toutes armes que nos fuſils, ſur-tout dans un temps où l'arrivée de notre eſcadre dans ces mers étoit un avertiſſement pour tous les vaiſſeaux eſpagnols de ſe bien armer & d'être ſur leurs gardes : il ajouta que ſi malheureuſement notre barque venoit à être endommagée par quelque coup de canon, nous ne pourrions jamais réparer la breche, à raiſon du peu d'épaiſſeur de ce bâtiment. Alors le Capitaine dit : „ Meſſieurs, je conſens à tout ce que l'on voudra ; je ſuis prêt à prendre la „ route qu'on jugera la plus convenable. Je vous prie ſeulement de conſidérer que nous aurons toujours le vent contraire de l'autre côté de la terre ferme, & que nous avons „ plus de 700 lieues à faire pour arriver à la riviere de la „ Plata. „ Le Canonnier répondit que c'étoit aux Navigateurs à décider le plus ou le moins de longueur de cette route ; qu'au moins nous aurions l'avantage de trouver chemin fai-

ſant de l'eau & des proviſions. Le Capitaine oppoſa le danger de rencontrer quelque vaiſſeau ennemi dans le détroit. Le Sr. Bulkelei rejetta cette penſée comme une vaine terreur, aſſurant que les ſeuls bâtiments que nous puſſions rencontrer dans le détroit étoient quelques canots d'Indiens dont nous nous emparerions aiſément. On parut alors convenir de part & d'autre, & on entra dans le détail des meſures à prendre pour ſuivre la route du détroit juſqu'au Breſil. Dans le courant de la converſation on rappella au Capitaine la faute qu'il avoit faite de s'opiniâtrer à ſuivre trop littéralement les ordres qu'il avoit reçus d'abord, ordres qui ne pouvoient jamais être ſi abſolus qu'ils ne fuſſent ſujets à interprétation dans des circonſtances pareilles à celles où nous nous trouvions. „ Quoi „ qu'il en ſoit, Meſſieurs, dit encore Mr. Cheap, je ſuis dé- „ terminé à partager votre ſort, & à ſuivre la route que vous „ propoſez; mais je voudrois que vous fiſſiez vos réflexions „ un peu plus à loiſir: rien ne preſſe, il ſera temps de nous „ décider lorſque tout ſera prêt pour le départ. „ Le Canonnier inſiſta ſur la néceſſité d'une déciſion prompte, pour calmer les inquiétudes de l'équipage, & pour encourager le Charpentier, dont nos incertitudes avoient ſuſpendu le travail. Le Capitaine répondit qu'il tiendroit conſeil avec ſes Officiers, & qu'on auroit la liberté d'y propoſer tout ce qu'on voudroit. Le Sr. Bulkelei dit alors qu'une des principales choſes qu'il avoit à propoſer, c'eſt qu'une fois que nous ſerions en mer, il ne ſeroit point permis à lui Capitaine de faire courſe, de mouiller l'ancre, ni de changer de route ſans le con-

ſentement de ſes Officiers. A ces mots le Capitaine eut peine à ſe contenir, mais faiſant réflexion que toute vivacité de ſa part ne ſerviroit qu'à aigrir les eſprits davantage : „ Meſſieurs, „ leur dit-il d'un ton chagrin, j'ai été juſqu'ici votre Com- „ mandant, & je ne vois pas par quelle raiſon je ceſſerois „ de l'être déſormais. „ Le Sr. Bulkelei lui répondit : „ Mon- „ ſieur, nous avons toujours obéi exactement à vos ordres, „ & tant que vous voudrez bien vous laiſſer gouverner par la „ raiſon, notre zele pour vous ſervir ſera à toute épreuve. „ Mr. Cheap proteſta „ qu'il l'avoit toujours regardé, lui & le „ Charpentier, comme des gens affectionnés à leur devoir, „ & dignes de ſa confiance. J'eſpere, ajouta-t-il, qu'à l'ave- „ nir votre conduite ne démentira point l'opinion que j'ai „ toujours eue de votre fidélité. „

Ainſi finit cette premiere conférence ; on ſe ſépara peu contents les uns des autres. Le Capitaine avoit trop laiſſé appercevoir ſon oppoſition à la route du Sud pour ne pas inſpirer de la défiance, & il avoit trop engagé ſa parole pour eſpérer des ménagements au cas qu'il voulût la retirer. Dès le lendemain les Navigateurs furent employés à régler ſelon les directions du Chevalier Narborough les hauteurs, les poſitions, les diſtances des lieux le long des côtes, pour en évaluer le véritable éloignement. Ce travail contribua encore plus à réunir tous les vœux pour la route du Sud. Le ſurlendemain le Sr. Bulkelei, avec ſon fidele adjoint le ſieur Cummins Charpentier, ſe rendirent dans la matinée chez le Lieutenant pour l'informer que ceux de leur parti étoient prêts à produire leurs

motifs, & qu'ils demandoient pour cela qu'on tînt conseil le jour même dans l'après midi. Mr. Cheap instruit de cette demande fit appeller ces Messieurs, & leur répéta fort au long toutes les raisons qu'il leur avoit dites la surveille ; il entra même dans un fort grand détail des obstacles & des difficultés qu'on pouvoit rencontrer après le passage du détroit. Toutes ses objections furent réfutées, sinon avec assez de lumieres pour satisfaire, du moins avec assez de force pour obliger le Capitaine à n'y pas trop insister. Il se contenta de demander un délai de 24 heures. Après ce terme expiré il assembla son conseil. Tous d'une voix unanime opinerent pour la route du Sud, comme la plus sûre ; & il fut décidé que si le vent n'étoit pas contraire lorsque le soleil auroit passé la ligne, on prendroit cette route.

Mr. Cheap vivement offensé d'une opposition si unanime à ses vues, dissimula & feignit de s'accorder au sentiment commun. Cependant il ne négligea aucune manœuvre secrete pour diviser une cabale si unie. Il fit si bien par lui & par ses émissaires qu'il vint à bout d'attirer à son parti plusieurs de ceux qui lui avoient été le plus contraires. La division se mit dans l'équipage, les uns voulant la route du Nord, les autres tenant toujours ferme pour la route du Sud. Les sieurs Bulkelei & Cummins craignant les suites d'une discorde qu'ils jugeoient être l'ouvrage de la séduction du Capitaine, s'adresserent au Lieutenant pour savoir de lui le parti que l'on devoit prendre. Cet Officier conseilla de dresser un nouveau mémoire, énonçant la résolution prise d'aller par le détroit, dont chacun garderoit

une copie pour ſa décharge en Angleterre ; de preſſer le Capitaine de ſigner ledit mémoire, afin de terminer par là les conteſtations. Il ajouta que ſuppoſé que le Capitaine refuſât de ſigner, le plus court moyen étoit de le faire arrêter en conſéquence du meurtre commis en la perſonne du ſieur Cozens ; qu'alors lui Lieutenant prendroit le commandement, & qu'il n'y auroit plus de diſpute.

Cette propoſition, dont la témérité en toute autre rencontre auroit paru révoltante, ne parut alors ſouffrir aucune difficulté. Le Lieutenant Mr. Beans ſe chargea de préſenter au Capitaine le mémoire à ſigner ; & les autres ſe chargerent de diſpoſer toutes choſes à un ſoulevement contre le Capitaine en cas de refus. Pour cela il falloit lui donner le change, & diminuer l'extrême défiance que lui avoient inſpiré les procédés factieux de ces Meſſieurs. C'eſt à quoi ils travaillerent en faiſant à Mr. Cheap des proteſtations de fidélité & de zele dont il parut touché. Il falloit encore gagner les gens de l'équipage, & ſe les attacher de maniere à leur perſuader tout ce qu'on voudroit. Pour y réuſſir, le ſieur Bulkelei fit beaucoup valoir la menace que lui avoit fait un Officier de le tuer de ſa propre main s'il continuoit à ſe mêler de cette affaire. On le regarda dès-lors dans ſon parti comme un homme précieux dont dépendoit le ſalut commun ; & ſon empire devint ſi grand qu'on étoit prêt à prendre les armes au moindre ſigne qu'il en donneroit.

Au temps marqué pour préſenter le mémoire, il ſe rendit avec quelques autres chez le Capitaine, où il trouva le Lieutenant.

nant. Il commença par expoſer avec force le trouble qui régnoit parmi l'équipage depuis qu'on s'étoit apperçu qu'il y avoit des cabales pour empêcher de prendre la route du Sud. Il accumula les raiſons les plus propres à perſuader la néceſſité de s'en tenir à cette route. Mr. Cheap l'écouta avec tranquillité, & lui dit que les craintes dont il lui faiſoit part étoient bien vaines ; qu'il avoit déjà aſſuré plus d'une fois que la route du Nord ou toute autre lui étoit indifférente, n'ayant d'autre deſſein que de contribuer à la ſûreté de tout le corps. C'étoit là le moment où Mr. Beans auroit dû préſenter le mémoire ; mais ce Lieutenant, toujours fort courageux à former des projets & à donner des paroles en l'abſence du Capitaine, devenoit la timidité même lorſque le Capitaine étoit préſent ; de ſorte qu'il reſta immobile & ne dit pas un ſeul mot. Le ſieur Bulkelei ſuppléa à ſon lâche ſilence en tirant de ſa poche une copie du mémoire qu'il préſenta au Capitaine, en le ſommant au nom de la compagnie de le ſigner. Mr. Cheap piqué au vif, éclata en reproches & en invectives, ne voulut rien entendre, & rompit la conférence aſſez bruſquement.

Ces Meſſieurs fort mécontents réſolurent de conſulter Mr. Pemberſton, Capitaine des troupes de terre. Ils allerent le trouver dans ſa tente ; & après lui avoir expoſé ce qui venoit de ſe paſſer chez le Commandant, ils le prierent de vouloir bien ſe mettre à leur tête, lui promettant la plus entiere dépendance & la plus exacte ſoumiſſion. Cet Officier, qui ſentoit la conſéquence d'une pareille entrepriſe, ſe défendit modeſtement d'accepter l'offre qu'on lui faiſoit, en diſant que s'il étoit que-

ſtion de dépoſer Mr. Cheap, c'étoit à Mr. Beans ſon Lieutenant de prendre ſa place. Il ajouta en même temps que quelques meſures qu'ils puſſent prendre pour le bien & la conſervation de tout le corps, ils pouvoient compter ſur ſa protection, même aux dépens de ſa vie. Ces dernieres paroles produiſirent parmi les gens de l'équipage une telle extravagance de joie, qu'ils ſe mirent tous à crier : Partons pour l'Angleterre, partons, partons.

Mr. Cheap ne faiſoit que de ſe mettre au lit, il ſe leva au bruit de ces clameurs pour en demander le ſujet. Il fit appeller ſes Officiers, qui lui déclarerent nettement que puiſqu'il refuſoit de ſigner le mémoire, on avoit réſolu de lui ôter le commandement, pour le donner à ſon Lieutenant. Que l'on ſe figure la ſituation d'un homme tel que Mr. Cheap entendant une déclaration ſi outrageante. Il eut la force de ſe poſſéder ; & ſe tournant vers le Lieutenant, il lui dit d'un ton haut & ferme : „ Quel eſt l'homme aſſez hardi pour entreprendre de „ m'ôter le commandement ? eſt-ce vous, Monſieur ? „ Cette apoſtrophe ſévere déconcerta le pauvre Lieutenant au point qu'à peine put-il répondre en tremblant, non, Monſieur ; & que ceux qui étoient préſents ne purent s'empêcher de rire de ſon embarras.

Le Sr. Bulkelei arriva ſur ces entrefaites ; mais voyant que le Capitaine avoit un piſtolet à ſes côtés, il ſe retira en diſant qu'il ne jugeoit pas à propos de s'expoſer aux voies de fait de Mr. Cheap. Ce n'eſt pas que Bulkelei ne fût muni lui-même de deux bons piſtolets, & qu'il n'eût à ſa ſuite nom-

bre de gens armés de fusils ; mais connoissant la vivacité intrépide du Capitaine, il craignit de sa part quelque coup de désespoir qui auroit pu le forcer, pour défendre sa propre vie, d'attenter à celle de son Commandant. Mr. Cheap soupçonnant le motif de la retraite du Canonnier, fit écarter son pistolet & s'avança pour parler à cette troupe de gens. Il les conjura au nom de Dieu de cesser tous leurs tumultes, leur protestant qu'ils seroient satisfaits. Ce ne fut qu'un cri de la part de ces mutins pour dire que l'on mît en réserve les provisions nécessaires pour le voyage, & qu'on leur abandonnât l'excédent, afin qu'ils le partageassent entre eux sur le champ. Le Capitaine fit voir en cette occasion une modération qui devroit toujours accompagner l'autorité, & qui contribue infiniment à la maintenir. Il leur représenta avec dignité les inconvénients du partage qu'ils demandoient, leur disant que c'étoit vouloir vivre aujourd'hui & s'exposer à mourir demain. Mais il eût été plus facile de calmer le courroux d'une mer agitée, que de faire entendre raison à ces mutins. Ils persistèrent dans leur demande avec une opiniâtreté qui fit craindre des désordres plus grands. Ces gens en vouloient sur-tout à l'eau-de-vie, & les excès qui devoient résulter du trop grand usage de cette boisson étoient le principal danger qu'on vouloit prévenir. On ne parvint à faire cesser leurs cris qu'en leur promettant qu'à l'avenir on distribueroit à chacun une pinte d'eau-de-vie par jour. Cette indulgence étoit pernicieuse, puisqu'une distribution pareille devoit absorber la provision entiere en moins de trois semaines. Il fallut en venir là

pour calmer la fureur de ces brutaux, qui ne consentirent à se retirer chez eux qu'à cette condition.

Le calme parut rétabli parmi les gens de l'équipage. Mais les passions de ce peuple turbulent ne tarderent pas d'exciter de nouveaux orages. De fâcheux incidents survinrent l'un après l'autre, & amenerent par degrés le coup d'éclat dont je vais parler.

Nous étions à la fin de Septembre, & il est difficile d'éprouver des temps aussi incommodes & un froid plus rigoureux que ceux que nous avions eu constamment depuis quatre mois que nous habitions l'isle le Wager ; car c'est ainsi que nous l'appellions, du nom de notre vaisseau échoué. Nous touchions à la belle saison, dont le retour nous fut alors annoncé par une suite de plusieurs jours assez beaux : notre grande barque étoit presque finie, & nous espérions être bientôt en état de partir. Le Capitaine, pour nous convaincre que ses intentions n'étoient pas opposées à nos desirs, donna ordre au Canonnier de s'embarquer sur la chaloupe avec quatre autres, & d'aller croiser durant une semaine le long de la côte méridionale, afin d'en prendre une exacte connoissance. Ils furent plusieurs jours en mer : à leur retour ils rapporterent qu'ils avoient trouvé à peu de distance de notre baie, que nous nommions la baie de Cheap, du nom de notre Capitaine, un bon port, & qui seroit une excellente retraite pour notre barque ; qu'ils y avoient abordé pour y passer la nuit, & qu'ils avoient trouvé sur le rivage une chienne prête à mettre bas, dont ils avoient fait un repas délicieux ; qu'ensuite ayant poussé leur

courſe plus loin vers le midi, ils avoient trouvé une côte extrêmement dangereuſe, au bout de laquelle ils avoient découvert un endroit fort commode pour ſe mettre à l'abri; qu'ils avoient reconnu à une quantité d'oſſements de veau marin laiſſés ſur le rivage, que cet endroit étoit fréquenté par les Indiens; & qu'ayant mis pied à terre, ils avoient tué en moins de rien un bon nombre d'oies & de canards ſauvages, dont ils s'étoient parfaitement régalés : qu'étant partis de là, ils avoient découvert une belle baie ſablonneuſe, où le mouillage eſt excellent; qu'ils y étoient entrés, & qu'ils avoient trouvé à terre une grande abondance de gibier : que de là ayant voulu parcourir la campagne, ils avoient abouti à une ſeconde baie large de 12 lieues, & profonde de 18, au delà de laquelle ils avoient apperçu diſtinctement cette côte garnie de pois verds, dont le Chevalier Narborough parle dans ſes mémoires.

Toutes ces découvertes nous ſemblerent d'un fort bon augure. Il n'étoit plus queſtion que de ſavoir quelle forme de gouvernement on établiroit ſur notre nouveau bâtiment, pour y maintenir la ſubordination. On demanda au Capitaine de s'expliquer à ce ſujet, il répondit qu'il y penſeroit; & le lendemain le Lieutenant vint nous donner avis que Monſieur Cheap prétendoit ne rien relâcher de ſon autorité, & que ſon deſſein étoit de nous commander comme ci-devant ſelon toute l'exactitude des réglements & des loix de la Marine. Cette nouvelle excita de grands murmures parmi nous. On diſoit, & avec quelque apparence de raiſon, que les circon-

ſtances de notre état actuel mettoient dans la néceſſité d'agir d'une maniere différente de l'ordinaire ; que c'étoit une chimere de vouloir faire uſage déſormais des loix de la Marine ; que ſûrement on n'y auroit aucun égard ; non que par là on prétendît les mépriſer, mais parce que l'état des choſes demandoit une diſcipline toute oppoſée : que la ſûreté commune vouloit que l'on mît à l'autorité du Capitaine des bornes qu'elle n'avoit point avant le naufrage ; que tous nos malheurs étoient venus de ce que cet Officier avoit négligé les conſeils de ſes ſubalternes ; & que ſi on lui laiſſoit la liberté de gouverner arbitrairement comme par le paſſé, on tomberoit dans des inconvénients encore plus grands.

Mr. Cheap n'ignoroit aucun de ces diſcours, que l'on tenoit tout publiquement ; il n'en fut pas moins ardent à perſuader par ſa conduite qu'il étoit réſolu d'agir d'autorité comme il avoit toujours fait. Le Sr. Bulkelei ayant examiné la quantité de poudre qui reſtoit dans notre magaſin, en trouva 23 demi-barrils ; notre grande barque n'en pouvoit contenir tout au plus que ſix : il jugea donc qu'il convenoit de jeter à la mer les poudres ſuperflues, afin de profiter des barrils vuides pour emporter une plus grande proviſion d'eau. On propoſa la choſe au Capitaine, qui charmé d'avoir cette occaſion de faire ſentir qu'il vouloit être le maître, défendit à qui que ce pût être de ſe défaire du moindre grain de poudre, & d'aucune autre choſe, ſans une permiſſion expreſſe de ſa part. Ce nouveau trait de rigueur acheva de ſoulever les eſprits contre cet Officier ; on conçut contre lui une haine ſi

furieuſe, qu'elle détermina à paſſer par deſſus tous les égards qu'on lui devoit.

Tandis que l'équipage étoit à exhaler ſa mauvaiſe humeur, Mr. Pemberſton ſe préſenta, & après avoir parlé fort au long de la mauvaiſe adminiſtration du Capitaine, dont nous avions tous ſouffert, il dit : „ Enfants, je vous demande main „ forte pour mettre aux arrêts le Sr. Cheap, en punition du „ meurtre commis par lui contre Cozens. La propoſition „ que je vous fais ne procede d'aucune animoſité contre ce „ gentilhomme, c'eſt ſimplement pour m'acquitter de mon „ devoir : & afin qu'à mon retour en Angleterre on ne me „ rende pas reſponſable de ce crime, vous en ſerez vous- „ mêmes réputés complices, ſi vous refuſez de m'obéir. „ La propoſition fut reçue avec acclamation, & on s'engagea d'aller dès le lendemain ſurprendre Mr. Cheap dans ſon lit. Il eſt étonnant que le Capitaine n'ait eu aucun avis d'une conſpiration ſi éclatante & ſi publique ; du moins il ne prit aucune meſure pour s'en défendre. Peut-être auſſi qu'il en fut inſtruit, & que ne pouvant croire qu'on en vînt jamais à cette extrêmité, il jugea que ce n'étoit qu'une menace indigne de ſon attention, & qui ne méritoit que ſon mépris.

Ce fut donc le vendredi au matin, 9 Octobre, que cet odieux complot s'exécuta. Une troupe de Matelots entre bruſquement dans la tente de Mr. Cheap, qui étoit couché ; ils ſe jettent ſur lui, ſe ſaiſiſſent de ſes armes, s'emparent de tous ſes effets. „ Que faites-vous là, s'écrie le Capitaine ? Où ſont „ mes Officiers ? „ Le Canonnier entre auſſi-tôt avec quelques

autres. „ Meſſieurs, leur dit le Capitaine, penſez-vous à ce que „ vous faites ? " Oui, Monſieur, lui répondirent-ils ; nous exécu- „ tons les ordres de Mr. Pemberſton, qui nous a demandé main „ forte pour vous arrêter priſonnier à cauſe du meurtre de Co- „ zens ; & en cela nous agiſſons en vrais ſujets de la grande „ Bretagne. „ Qu'y a-t-il de commun, repliqua vivement le „ Capitaine, entre Mr. Pemberſton & moi ? Eſt-il votre Com- „ mandant, ou ne le ſuis-je plus ? Tenez, voilà mes in- „ ſtructions & mes pouvoirs ; liſez. " Il demanda encore ſes Officiers : ils parurent, & lui répéterent ce que le Canonnier venoit de lui dire. Comme il ſe récrioit beaucoup ſur ce que Mr. Pemberſton n'avoit aucune autorité ſur ſa perſonne, on lui dit qu'il s'étoit attiré le malheur qui lui arrivoit par le peu d'intérêt qu'il avoit paru prendre à la conſervation de ſon équipage. „ Qu'on appelle, dit-il, mon Lieutenant. " Mr. Beans ſe préſenta. „ Eh bien, Monſieur, lui dit le Capitai- „ ne, qu'eſt-ce que tout ceci ? Ce ſera vous qui en répondrez. „ Mais après tout que prétendez-vous faire de moi ? „ Le Lieutenant lui dit qu'on avoit réſolu de lui donner pour priſon la tente du Munitionnaire. Il demanda par grace qu'on le laiſſât dans la ſienne. Les Officiers eurent la dureté de le lui refuſer, & voulurent abſolument qu'il fût tranſporté chez le Munitionnaire, parce que ſa tente étoit attenante au logement de Mr. Hamilton, qu'on vouloit auſſi arrêter, & qu'ainſi il ne faudroit qu'une ſentinelle pour les garder tous deux.

Mr. Cheap fut donc conduit les mains liées & en chemiſe dans ſa priſon. A peine y fut-il arrivé, que le Boſſeman vint brutalement

talement lui faire insulte, pour se venger des coups de canne qu'il en avoit autrefois reçus. Il l'outragea de paroles, & eut même l'insolence de le frapper en lui disant: „ C'étoit autrefois „ votre tour, mais morbleu c'est à présent le mien." Mr. Cheap lui dit pour toute réponse : „ Retirez-vous, vous êtes un lâ- „ che & un misérable de maltraiter un gentilhomme prison- „ nier." Quelque temps après il déclara à ses Officiers que son intention n'avoit jamais été de prendre la route du Sud ; qu'il avoit trop d'honneur pour tourner ainsi le dos à l'ennemi ; qu'il étoit inutile qu'on songeât à le mener prisonnier en Angleterre, qu'il se feroit plutôt tuer. „ Oui, ajouta-t-il, j'aimerois mieux me „ couper la gorge avec le premier de vous qui voudra se „ battre avec moi ; mais je crains bien qu'il n'y en ait aucun qui „ veuille me prendre au mot."

On fut bien étonné d'entendre dire au Capitaine qu'il n'avoit jamais eu l'intention de prendre la route du Sud, tandis qu'il avoit donné plusieurs fois sa parole d'honneur qu'il prendroit cette route ou telle autre qu'on voudroit. Cette contradiction mit à découvert la mauvaise volonté qu'on lui attribuoit, & fit qu'on s'applaudit encore davantage de lui avoir ôté sa liberté. Le lendemain il fit appeller le Lieutenant & le Canonnier, pour les prier d'aller trouver Mr. Pemberston de sa part, & de lui demander quelles étoient ses intentions au sujet de son prisonnier ; „ car, ajouta-t-il „ fiérement, je m'apperçois que mon sort dépendra de la vo- „ lonté de ce héros." Il les chargea de lui rendre exactement sa réponse, ce qu'ils lui promirent. Au sortir de là le Lieu-

tenant dit à Bulkelei que ce n'étoit pas la peine d'aller importuner Mr. Pemberſton pour pareille choſe, qu'on avoit déjà ſuffiſamment expliqué au Capitaine les réſolutions priſes à ſon ſujet. Le Canonnier répondit qu'il ne falloit donc pas promettre, & que pour lui il vouloit abſolument s'acquitter de la commiſſion. Il alla en effet tout ſeul chez Mr. Pemberſton, & il en eut cette réponſe: „ Dites à Mr. Cheap que „ mon deſſein eſt de l'emmener priſonnier en Angleterre, & que „ c'eſt mon devoir d'en uſer ainſi. „ Bulkelei revint tout de ſuite rapporter cette réponſe au Capitaine; qui le voyant ſeul, lui demanda où étoit donc Mr. Beans, & s'ils n'étoient pas allés enſemble chez Mr. Pemberſton. Bulkelei lui dit que le Lieutenant avoit refuſé de l'y accompagner. Alors le Capitaine ſe répandit en invectives contre la perfidie de ce gredin, (c'eſt le terme dont il ſe ſervit) & parut plus aigri de ſon mauvais procédé que de la dure déciſion de Mr. Pemberſton.

L'après midi du même jour Mr. Cheap fit appeller encore le Canonnier & le Lieutenant; & après avoir reproché à ce dernier ſon peu de droiture, il leur dit: „ Meſſieurs, je ne „ crois pas que vous veniez jamais à bout de me ramener „ en Angleterre, le chagrin que je reſſens du traitement „ que vous me faites me fera certainement mourir en che„ min. Je ne ſaurois comprendre au reſte ce que vous pré„ tendez gagner en prenant la route du Sud, vous y trouve„ rez d'innombrables obſtacles à ſurmonter; au lieu que par „ la route du Nord vous avez l'iſle de Chiloé, qui n'eſt pas „ à plus de 90 lieues d'ici, où nous ne manquerions pas de

„ faire quelque bonne priſe, & où nous pourrions même avoir „ le bonheur de rencontrer le chef d'eſcadre. " Cette idée du Capitaine étoit beaucoup plus fondée qu'on ne le penſoit, puiſque dans ce temps-là le chef d'eſcadre étoit occupé à croiſer & à faire des priſes ſur la côte du Chili; mais les autres ne pouvoient pas deviner. Bulkelei lui répondit donc : „ Monſieur, vous nous avez dit que nous pourrons quelque „ jour rendre compte de ce qui eſt arrivé. Quant à moi, je „ vous déclare que ſi j'avois commis un crime pour lequel je „ duſſe être pendu en Angleterre, j'aimerois mieux en cou- „ rir le riſque, que de m'en aller par la route du Nord, qui ne „ peut que faire ſuccéder à la triſte vie que nous menons ici un „ ſort plus malheureux encore, en nous expoſant à être faits „ priſonniers par les Eſpagnols. „ On diſputa quelque temps avec feu; mais, comme il arrive toujours dans les diſputes, chacun demeura plus obſtiné qu'auparavant dans ſon opinion; & Mr. Cheap finit par leur dire : „ Meſſieurs, je vous ſouhaite toute „ ſorte de bonheur. „

Le lendemain il fit déclarer à ſes ſubalternes devenus ſes maîtres, qu'on le tueroit plutôt que de le faire conſentir à ſe laiſſer mener priſonnier; qu'ainſi il demandoit pour toute grace qu'on voulût bien le laiſſer dans l'iſle, où il ſe tireroit d'affaire comme il pourroit. La choſe fut propoſée à tout le corps de l'équipage, & Bulkelei ne manqua pas de faire ſentir qu'il étoit de conſéquence pour tous d'acquieſcer à cette demande, non ſeulement parce que le refus auroit quelque choſe de bien déraiſonnable & de bien inhumain, mais encore pour s'évi-

ter des embarras qu'il étoit essentiel de prévoir. „ Car, ajou-„ ta-t-il, si nous abandonnons ici le Capitaine, nous n'avons „ aucune punition à craindre; au lieu que si nous l'emme-„ nons chargé de fers, on pourra nous faire un crime de „ cette entreprise; &, à vous parler franchement, je doute „ que l'autorité de Mr. Pemberston suffise pour nous obtenir „ la décharge d'un tel délit. „ Il n'eut pas achevé de parler, que tous les Matelots se mirent à crier: "Partons, partons pour „ l'Angleterre; laissons-le tout seul, & que le Diable l'empor-„ te. „ Mr. Hamilton & le Chirurgien demanderent à rester avec Mr. Cheap. Leur proposition fut d'abord assez mal accueillie; mais un des Matelots cria: „ Abandonnons ces „ deux benêts; s'ils veulent aller au Diable, que ça nous fait-„ il? „ Il fut délibéré qu'on accorderoit à ces trois Messieurs leur part des provisions, & qu'on leur feroit offre de l'esquif, pour leur faciliter les moyens de poursuivre leur route.

Toutes choses étant ainsi convenues, on déféra le commandement à Monsieur Beans, Lieutenant, & on dressa certains articles concernant la discipline, dont voici la teneur.

D'autant que le Capitaine David Cheap, notre Commandant sur le vaisseau de Sa Majesté le Wager, n'a jamais consulté aucun de ses Officiers pour la sûreté & la conservation dudit vaisseau; & quoique depuis la perte dudit vaisseau, il ait été sollicité de la maniere la plus respectueuse de prendre la route du Sud; après nous avoir donné sur cela sa parole d'honneur, comme nous étions sur notre départ, il a rejetté avec hauteur toutes les propositions que nous lui avons faites tendantes au bien

public : ledit Capitaine Cheap étant actuellement prisonnier, & le commandement ayant été transféré à Mr. Beans, Lieutenant, nous avons dressé les articles suivants, du consentement & avec l'approbation dudit Lieutenant.

1°. Comme nous n'avons pas de place suffisante, ni les commodités nécessaires pour apprêter les vivres à bord de notre grande barque, nous avons distribué à chaque homme sa provision de vivres pour 12 jours, que l'on apprêtera avant de partir ; & en conséquence avons arrêté que quiconque, de quelque qualité ou condition qu'il puisse être, sera convaincu d'avoir privé par fraude son camarade de la moindre portion de ses vivres, sera mis à terre & abandonné.

2°. A l'égard de ceux qui doivent monter la berge & la chaloupe, nous avons jugé à propos de donner à chacun sa provision de vivres pour une semaine seulement, afin qu'ils ne puissent se séparer de la grande barque, ce qui nous exposeroit à de fâcheux accidents. En conséquence il leur est ordonné de se tenir toujours à une portée de fusil de nous ; & quiconque, Officier ou autre, entreprendra de se séparer ou de s'éloigner davantage, s'il en est convaincu, sera mis à terre & abandonné.

3°. Pour prévenir toute sorte de mutineries, querelles, ou violences, il est défendu à tous d'user de menaces ou d'insultes ; & quiconque manquera à son devoir à cet égard, sera mis à terre & abandonné.

4°. Il est arrêté que tout ce qu'on trouvera de gibier, oiseaux, poissons, & autres vivres, sera également partagé à

tous ; & il eſt défendu à qui que ce ſoit d'en ſouſtraire la moindre partie, ſous la même peine que deſſus.

Ces articles furent ſignés par le Lieutenant & quarante-ſept autres, tant Officiers que Matelots.

Le 12 Octobre, à la pointe du jour, on lança à l'eau notre grande barque, & elle fut nommée le Speedwel, ou l'heureux départ. Comme on étoit occupé à charger ce bâtiment des proviſions & uſtenſiles néceſſaires, le Capitaine fit appeller Mr. Beans & le Canonnier pour les prier de lui laiſſer les proviſions dont nous pourrions nous paſſer ; il leur dit en même temps que l'humanité demandoit que l'on propoſât aux déſerteurs qui reſtoient dans l'iſle s'ils vouloient s'embarquer avec le gros de l'équipage. On lui promit l'un & l'autre ; & dès le lendemain on envoya l'aide du Patron aux déſerteurs, qui n'étoient plus que cinq ou ſix, quelques uns d'entr'eux ayant traverſé le canal ſur des canots d'Indiens, & étant parvenus au continent, d'où ils ne ſont plus revenus. Les déſerteurs furent très-reconnoiſſants de l'offre qu'on leur faiſoit de les recevoir à bord ; mais étant déterminés à reſter, ils demanderent ſeulement qu'on leur fît part du reſte des proviſions. Sur leur réponſe on envoya à Mr. Cheap toutes les choſes qu'on avoit miſes en réſerve pour lui, Mr. Hamilton, le Chirurgien, & les déſerteurs, afin qu'il en fît la diſtribution comme il jugeroit à propos ; ſavoir, cinq demi-barrils de poudre, ſix grenades, un demi-muid de balles à mouſquet, ſix fuſils, deux paires de piſtolets, douze pierres à fuſil, ſix pierres à piſtolet, pluſieurs outils de Charpentier, deux

épées, un compas vertical, un quart de cercle, une paire de balances, quatorze pieces de bœuf, quatorze pieces de porc, & cent quatre-vingt-dix livres de farine.

Tout étant prêt le 13 pour mettre à la voile, le Canonnier ſe rendit auprès de Mr. Cheap pour lui dire un dernier adieu. Le Capitaine lui recommanda très-expreſſément, lorſqu'il ſeroit arrivé en Angleterre, d'y faire un rapport fidele & ſans paſſion de tous les événements paſſés : il lui parla avec amitié, lui fit préſent d'un de ſes meilleurs habits ; & après lui avoir touché la main d'une maniere affectueuſe, il lui ſouhaita un bon & heureux voyage. Ainſi ſe quitterent ces deux hommes, qui ſe craignoient l'un l'autre, & qui avoient tant de raiſons de ſe haïr.

Nous nous embarquâmes à 11 heures du matin au nombre de quatre-vingt-un hommes, cinquante-neuf ſur la grande barque, douze dans la berge, & dix dans la chaloupe. L'après midi nous mîmes à la voile, le vent étant o. n. o. Mr. Cheap & ſes deux amis étoient ſur le rivage. Ils nous firent les trois acclamations uſitées chez les Marins, & tout notre équipage les leur rendit. Comme nous ſortions de la baie de Cheap, la voile de notre mât de miſaine ſe fendit ; nous eûmes bien de la peine à éviter les rochers qui bordent la côte, & nous nous y ſerions briſés infailliblement ſans le ſecours de la berge & de nos rames. Ce premier péril fut léger en comparaiſon de beaucoup d'autres qu'il nous fallut eſſuyer dans la route. Nous avançâmes le long d'une côte ſtérile juſques à une baie ſablonneuſe, où l'ancrage nous parut bon,

& où nous entrâmes pour y passer la nuit. Notre bâtiment étoit si étroit qu'à peine pouvoit-il nous contenir ; nous y étions si pressés, que la plus mauvaise prison auroit eu pour nous moins d'incommodité. Plusieurs de nos gens prirent le parti d'aller à terre pour y être plus à leur aise. Le lendemain après midi le beau temps nous invita à lever l'ancre : mais nous ne fîmes que croiser çà & là pour essayer notre bâtiment, & nous revînmes passer la nuit au même endroit que la veille. Le jour d'après, à la pointe du jour, cinq coups de mousquet furent notre signal de partance. Le vent étoit fort & les vagues hautes, notre bâtiment par sa construction étoit dur à la manœuvre ; nous n'avançâmes pas beaucoup, & nous fûmes contraints de relâcher dans une petite baie, où nous nous mîmes à couvert de quelques rochers qui brisoient les flots & nous en garantissoient.

L'envie d'avoir de quoi réparer nos voiles nous engagea à dépêcher notre berge à la baie de Cheap, pour y prendre du canevas, que nous y avions laissé en abondance. On choisit neuf personnes de l'équipage pour exécuter cette commission : ils partirent, & ne revinrent plus. Sans doute que les incommodités de notre bâtiment & de plus sérieuses réflexions sur la périlleuse route que nous allions entreprendre les déterminerent à nous quitter pour aller rejoindre le Capitaine Cheap. Nous attendîmes plusieurs jours vainement le retour de notre berge ; & nous profitâmes de cet intervalle pour envoyer la chaloupe de côté & d'autre pêcher du poisson & des coquillages, dont elle nous rapporta une grande quantité.

Tandis

Tandis que nous étions occupés à jouir des fruits de notre pêche, MM. Byron & Campbell, deux de ceux qui étoient partis dans la berge, vinrent à nous par terre, & nous ayant assuré que la berge alloit revenir, ils nous demanderent si nous ne serions pas disposés à leur céder leur part des provisions au cas qu'ils voulussent rester avec Mr. Cheap. On leur répondit affirmativement que non, & que si dès le lendemain la berge n'étoit pas renvoyée, on armeroit la chaloupe pour l'aller reprendre de force. Ils se retirerent fort mécontents. Le lendemain le Canonnier se mit dans la chaloupe avec huit autres, ils allerent à l'endroit où devoit être la berge; mais ne l'ayant point trouvée, ils furent obligés de renoncer au dessein de la ramener. Cette aventure nous fut à tous très-sensible. Nous pouvions nous consoler de la désertion de nos camarades, mais rien ne pouvoit nous dédommager de la perte de notre berge, n'ayant plus pour toute ressource, dans la nécessité où nous étions d'aller à terre souvent, que notre chaloupe, que le moindre accident pouvoit nous enlever. Ces tristes considérations ne nous empêcherent pas de nous mettre en route. Durant plusieurs jours la mer fut si grosse que nous craignions sans cesse d'être submergés. Le peu de concert qui régnoit parmi nous rendoit notre situation encore plus fâcheuse. Les uns abattus par le découragement & le désespoir, refusoient de se prêter aux manœuvres les plus nécessaires; les autres livrés à une humeur inquiete & turbulente, à tout instant étoient prêts à se mutiner; joint à cela que l'humidité de nos habits & la transpiration de tant de corps entassés

les uns sur les autres répandoient autour de nous une infection insupportable.

Nous fûmes ainsi long-temps à lutter contre les flots, sans avancer beaucoup, ne pouvant alarguer en mer, & la nécessité nous contraignant d'aller à terre pour y chercher de quoi ne pas mourir de faim. Nous eûmes beaucoup de peine à dépasser toutes les petites isles qui sont au sud de l'isle le Wager : nous apperçûmes enfin le vrai continent ; mais cette nouvelle côte, plus dangereuse que toutes les précédentes, ne nous offroit qu'un amas de rochers à fleur d'eau, contre lesquels la marée venoit se briser avec un horrible fracas. Nous avions continuellement la mort devant les yeux, n'osant nous hazarder de tenir la mer, & ne pouvant sans le plus grand risque tenter d'aller à terre. Cependant nous n'avions pour toute nourriture que quatre onces de farine par jour ; & le besoin d'y suppléer par notre industrie nous força de passer par dessus toutes les difficultés pour nous introduire successivement dans tous les havres où nous espérions trouver de l'abri & des vivres. Nous vîmes le long de cette côte diverses cabanes d'Indiens, mais toutes inhabitées.

Le 2 Novembre nous nous trouvâmes par nos observations à 50 degrés de latitude sud. C'étoit avoir fait bien peu de chemin, l'isle le Wager, d'où nous étions partis trois semaines auparavant, étant à 47 degrés même latitude. Le lendemain notre chaloupe eut sa voile de traverse déchirée par les vents : nous offrîmes à nos camarades qui étoient dessus de les remorquer, mais ils ne voulurent point l'accepter. Nous

mîmes bas les voiles pendant quelque temps pour les attendre, ils ne ſe preſſerent point d'avancer. Comme nous avions le vent en pouppe & une forte marée, nous leur fîmes ſigne de diriger leur courſe après nous, & de s'approcher auſſi près qu'ils le pourroient : mais au lieu de ſuivre nos directions, ils déclinerent. L'intérêt que nous avions à conſerver ce petit bâtiment nous fit faire de grands efforts pour ne pas nous en ſéparer ; mais comme il avoit perdu l'avantage du vent, & que nous aurions riſqué infiniment à décliner après lui, nous n'allâmes pas plus avant, & nous le perdîmes de vue. Sur les onze heures du matin la chaloupe reparut à nos yeux & s'approcha de fort près. Nous leur criâmes de ſe ſaiſir d'un des gros cables à remorquer : ils répondirent que la chaloupe n'étoit pas en état de ſe faire remorquer, à cauſe de la forte marée ; & qu'il faudroit que nous fuſſions plus près du rivage. On leur repliqua que l'eau au large étoit moins agitée que ſur les bords, & que nous courions riſque de nous engouffrer ſi nous approchions de la côte. Ils n'eurent aucun égard à nos raiſons. A deux heures après midi nous vîmes la chaloupe qui nous précédoit à quatre milles de diſtance : nous fîmes courſe pour la rattraper ; mais un temps ſombre & embrumé nous la fit perdre entiérement de vue.

Le reſte de la journée nous fûmes inceſſamment environnés de rochers, de bancs de ſable & de briſants, avec un vent frais & violent, & une marée telle que les plus âgés de nos Matelots n'avoient jamais vu un ſpectacle ſi formidable. Enfin la Providence nous conduiſit comme par la main dans

un assez bon havre, où nous nous trouvâmes en sûreté. La perte de notre chaloupe nous occupoit si vivement, par la difficulté que nous aurions désormais d'aller chercher des vivres à terre, que la plupart de nos gens dégoûtés de la vie, se montroient indifférents pour les choses les plus essentielles à leur conservation.

Nous fûmes retenus deux jours dans ce havre par la violence des vents. On ajouta à nos quatre onces de farine une piece de bœuf par semaine pour deux hommes. Nous n'avions rien d'ailleurs, la côte étant tout-à-fait stérile, & la mer étant impraticable pour la pêche. Le six nous nous remîmes en mer, malgré le mauvais temps. Quelle fut notre joie lorsque nous apperçûmes la chaloupe qui venoit à nous! Sur le soir nous jetâmes l'ancre, le vent ayant un peu calmé, & la chaloupe fut attachée à la pouppe de notre bâtiment. Il n'y étoit resté que deux hommes, tous les autres étant allés à terre pour chercher des vivres. Dans la nuit un de ces hommes monta dans notre barque; vers les deux heures du matin un coup de vent détacha & emporta la chaloupe. Le misérable qui étoit dedans se mit à pousser des cris effroyables, demandant du secours: il nous fut impossible de lui en donner. La chaloupe disparut, & nous ne l'avons plus revue: sans doute qu'elle alla échouer & se perdre parmi les rochers.

Cette perte affligea vivement tous ceux d'entre nous qui étoient capables de réflexion. Les autres, qui étoient sans contredit le très-grand nombre, ne pouvant soutenir le poids de tant de maux réunis, ne faisoient que se mutiner, &

on n'en pouvoit tirer aucun ſervice. Cette conduite donnoit tant de déplaiſir au Lieutenant & au Canonnier, qui avoit après lui la principale autorité, qu'ils menacerent d'abandonner la barque & de ſe retirer où ils pourroient, aimant mieux mourir ailleurs de miſere, que de demeurer expoſés à tous les dégoûts qu'on leur faiſoit ſouffrir.

Ces menaces ne produiſirent aucun effet. Le huit l'équipage demanda qu'on lui diſtribuât des vivres. On leur repréſenta l'inconvénient qu'il y auroit d'entamer ainſi d'avance nos proviſions, & que ſi nous n'uſions pas d'économie, nous nous mettrions en danger évident de mourir de faim. Ils ſe moquerent de cette repréſentation, voulant à toute force qu'on leur donnât des vivres. Il y en eut même qui pouſſerent la choſe encore plus loin. Ces gens, au nombre de onze, demanderent qu'on les mît à terre en leur donnant leur part des proviſions. On voulut ſavoir ce qui les engageoit à une déſertion ſi dangereuſe dans la partie la plus déſerte de l'univers. Ils répondirent qu'ils eſpéroient retrouver la chaloupe; que s'ils ne la trouvoient pas, ils ſe conſtruiroient un canot pour retourner par la route du Nord; qu'au ſurplus ils riſquoient peu de choſe, leur ſituation ne pouvant jamais être plus malheureuſe qu'elle l'avoit été ſur notre bâtiment. Quand nous vîmes que leur réſolution étoit ſérieuſe, nous les mîmes à terre; nous leur donnâmes autant que nous pûmes les choſes néceſſaires; & ils nous laiſſerent un certificat ſigné d'eux tous par lequel ils atteſtoient qu'ils avoient été débarqués de leur choix, & non par aucune force.

Quoiqu'il nous fût bien douloureux d'abandonner ainſi pluſieurs de nos camarades, nous nous en conſolâmes par la vue des commodités qui nous en revenoient. Pour eux ils avoient grande raiſon de ſe ſouſtraire aux maux qui nous accabloient. Leur projet n'étoit rien moins que chimérique, & s'ils avoient le bonheur d'y réuſſir, leur condition devenoit beaucoup plus aſſurée que la nôtre. Nous n'étions donc plus que ſoixante, & c'étoit beaucoup trop pour un ſi petit bâtiment. Nous continuâmes notre courſe à travers les rochers & les briſants dont cette côte eſt toute remplie, & par un temps des plus fâcheux, l'été ne différant de l'hiver dans ce climat que par la longueur des jours. Le dix, ſelon le compte du ſieur Bulkelei, nous étions à la hauteur du cap Victoria, & peu de temps après nous nous trouvâmes à l'embouchure du détroit de Magellan. La multitude des rochers & des briſants, la marée d'une violence ſupérieure à tout ce que nous avions vu, tout concouroit à augmenter nos alarmes : nous fûmes toute la journée entre la vie & la mort. Sur les cinq heures du ſoir notre barque pencha ſi conſidérablement, que nous déſeſpérâmes de pouvoir jamais la relever. Nous étions pour lors environnés de rochers; il ſurvint un ouragan des plus furieux, le temps ſe mit à la pluie, & devint ſi ſombre que nous ne voyions pas à la diſtance de deux fois la longueur de notre bâtiment. Dans cette extrêmité nous nous mîmes tous à implorer avec larmes l'aſſiſtance du Seigneur. Nous nous croyions perdus ſans reſſource, lorſque tout-à-coup le temps s'éclaircit heureuſement, & après avoir fait courſe pendant une bonne lieue

à travers les rochers & les briſants, nous arrivâmes à un bon havre, où nous trouvâmes l'eau auſſi tranquille que celle d'un étang.

Le onze nous eûmes beaucoup de pluie & peu de vent. Dans l'après midi étant aſſez près du rivage, nous apperçûmes deux Indiens couchés ſur le ventre, & qui nous regardoient de deſſus un rocher eſcarpé. Nous leur fîmes ſigne de deſcendre. Ils ſe leverent en criant : Orza, orza. Deux de nos gens allerent à terre pour les joindre. Auſſi-tôt les Indiens ſe mirent à courir criant toujours, orza, orza, & regardant derriere eux pour voir ſi on les ſuivoit. Nos gens les ſuivoient en effet ; mais lorſqu'ils virent les Indiens ſe jeter dans un bois, ils ne jugerent pas à propos de s'y engager, & revinrent à bord. Le lendemain nous apperçûmes de nouveau nos deux Indiens, qui nous faiſoient ſigne d'aller à eux. Le Canonnier avec quatre autres prirent terre pour les ſuivre. Les Indiens firent auſſi-tôt le même manege que la veille, courant toujours & appellant nos gens, qui les ſuivirent juſqu'à un endroit où ils trouverent quatre autres Indiens dans un canot. Les deux guides entrerent vîte dans ce canot, & s'étant un peu éloignés du rivage, ils firent entendre par ſignes qu'ils avoient beſoin de vêtements : nos gens leur firent comprendre de même qu'ils avoient beſoin de vivres. Ces Indiens n'avoient qu'un vieux chien tout galeux, qu'ils troquerent pour une paire de culottes de toile. Nos gens eurent bientôt tué le chien, & en firent un excellent repas. Ils trouverent enſuite quantité de très-bons moules qu'ils nous apporterent, & qui nous furent

d'un grand ſecours, étant réduits depuis huit jours à nos quatre onces de farine.

Le 14 nous découvrîmes un cap à l'oueſt, que le Canonnier prétendit être le cap Pilar; & le lendemain un autre, qu'il aſſura être le cap Munday: de façon qu'à ce compte nous étions dès-lors dans le détroit. Nous ſouffrions toujours plus de la diſette de vivres. La faim qui nous preſſoit engagea pluſieurs de nos gens à troquer leurs meilleures nippes contre de la farine. Ceux des Matelots qui étoient en état de s'en paſſer vendoient aux autres leur portion. Cette précieuſe denrée fut d'abord appréciée 12 ſchellings la livre, & peu de temps après la livre ſe vendit juſqu'à une guinée. Un jeune enfant âgé de 16 ans mourut deſſéché comme un ſquelette par défaut de nourriture. L'aventure du jeune Thomas Caple âgé de 16 ans fut encore plus déplorable. Ce pauvre enfant avoit entre les mains d'un de nos gens une vingtaine de guinées, une montre & un gobelet d'argent. Mourant de faim, nous le vîmes tout en pleurs conjurer celui qui avoit ce dépôt de lui donner de quoi acheter des vivres. Celui-ci eut la cruauté de le refuſer conſtamment, diſant qu'il gardoit cet argent pour lui avoir des habits & du linge, lorſqu'on ſeroit arrivé au Breſil. „ Hélas ! diſoit ce malheureux enfant, je ne verrai ja„ mais le Breſil; je me meurs, & c'eſt la faim qui me tue. „ Pour l'amour de Jeſus-Chriſt, ayez pitié de moi. Donnez„ moi ſeulement le gobelet, pour que j'aie quelque cho„ ſe à manger. Un peu de farine me ſera quelque choſe „ de plus cher que tous les beaux habits du monde. ”

Mais

Mais ni les prieres ni les larmes ne purent fléchir le barbare détenteur de ſes effets, de ſorte que l'inſtant d'après l'enfant expira.

Ces traits d'inhumanité repréſentent au naturel les horreurs de notre ſituation. Chacun de nous craignant pour ſoi, gardoit précieuſement tout ce qui pouvoit aſſurer ſa nourriture, & auroit vu mourir de ſang froid tout l'équipage, plutôt que de faire aux autres la plus petite libéralité. Dès qu'on pouvoit attraper un peu de farine, on ſe jetoit deſſus avec avidité, & on la dévoroit toute crue. Tous les jours il nous mouroit quelqu'un faute d'aliments. Ces malheureux avant d'expirer entroient dans le délire ; ils donnoient dans leurs paroles & dans leurs actions les marques d'une gaieté folle, qui faiſoit pitié. Nous portions preſque envie à leur ſort, les voyant délivrés par la mort des tourments qu'une famine extrême, une puanteur inſupportable, & la vermine qui nous couvroit, nous faiſoient endurer.

Nous étions déjà aſſez avant dans le détroit, lorſqu'il s'éleva parmi nous une conteſtation très-vive ſur la route que nous tenions ; Mr. Beans prétendant que nous n'étions point dans le détroit même, mais dans une lagune de mer qui eſt au nord du détroit ; le Canonnier au contraire ſoutenant avec beaucoup de force que nous ne pouvions être que dans le détroit de Magellan. L'opinion de ce dernier méritoit plus de confiance ; car outre qu'il étoit le plus intelligent de la troupe, il n'y avoit gueres que lui qui fût attentif à faire les obſervations & les calculs néceſſaires en pareil cas. Mr. Beans

n'avoit pour lui que ſa préſomption & ſon entêtement. Mais parce que nous ne découvrîmes pas aſſez tôt les iſſues & les indices des terres marquées dans les Mémoires du Chevalier Narborough, l'équipage perdit patience, & d'une voix unanime il fut décidé qu'on revireroit de bord. La violence du vent nous contraignit de relâcher dans un enfoncement ſur le rivage au nord. Nous y trouvâmes un aſſez bon mouillage, mais nulle reſſource pour la vie, nulle eſpece de rafraîchiſſement. Nous voulûmes nous éloigner de ces ſtériles bords; mais durant pluſieurs jours le vent ayant été contraire, toutes nos manœuvres furent inutiles, & il fallut reſter. Dans cet intervalle nous fûmes contraints de couper en morceaux une vieille peau de veau marin qui traînoit depuis plus de quinze jours ſur le tillac, & qui étoit plus ſeche que le cuir le plus vieux; nous la fîmes griller & nous la mangeâmes.

Nous employâmes quinze jours à rebrouſſer chemin, & quoiqu'à tout moment nous euſſions recours à nos rames, à peine durant tout ce temps-là pûmes-nous faire ſept à huit lieues, notre bâtiment par ſa longueur ſe refuſant à la manœuvre, & ne pouvant gagner l'avantage du vent. Enfin le 5 Décembre nous apperçûmes pour la ſeconde fois le cap Pilar, ayant vis-à-vis de lui au ſud-oueſt le cap Deſeada. Mr. Beans appellé par le Canonnier pour les reconnoître, fut enfin entiérement perſuadé que nous avions la premiere fois enfilé la vraie route, & témoigna un regret extrême de ſon erreur, qui avoit inutilement multiplié nos embarras & nos peines.

Quand à cette occaſion il auroit éprouvé quelques effets

de la mauvaiſe humeur de l'équipage, la choſe eût été toute naturelle ; mais un autre objet nous occupoit tous plus vivement, la joie de nous ſavoir enfin arrivés au détroit qui fixoit tous nos deſirs. Cette joie nous fut à tous ſi ſenſible, qu'elle nous fit oublier en un inſtant tous nos malheurs paſſés, & nous reprîmes notre route avec un courage extraordinaire. Le lendemain nous trouvant vis-à-vis le promontoire Quad, nous apperçûmes de la fumée ſur le rivage oppoſé, & auſſitôt après nous vîmes à l'entrée d'une petite baie quelques Indiens qui nous crierent de toutes leurs forces : *bona*, *bona*. Ces cris nous parurent un ſigne d'amitié : quelques uns de nos gens allerent à terre, dont les Indiens furent très-ſatisfaits. Nous eûmes d'eux en échange de quelques marchandiſes de peu de valeur, deux chiens, trois ou quatre oies ſauvages, & quelques pieces de veau marin deſſéché.

Dans la diſette où nous étions de tout aliment, nous regardâmes ce ſervice comme le plus eſſentiel qu'il fût poſſible de nous rendre. Nous mangeâmes de tous ces mets avec délices ; les chiens ſur-tout nous parurent d'un auſſi bon goût que les meilleurs moutons que nous euſſions mangés en Angleterre. Ces Indiens ſont de taille médiocre, leur teint eſt olivâtre, ils ont les cheveux d'un beau noir, & ils les portent fort courts. Leur viſage eſt rond, ils ont le nez & les yeux petits ; mais les plus belles dents du monde, unies, polies, ſerrées, & d'une blancheur incomparable. Ils portent ſur la tête un tour de plumes blanches qui leur ſied parfaitement bien. Leurs vêtements ſont faits de peau de veau marin, & d'un au-

tre animal qu'on nomme *guianacoës*, dont je parlerai bientôt. Ceux que nous vîmes avoient leurs femmes avec eux ; mais dès que nous fûmes à portée, elles ſe ſauverent à toutes jambes dans les bois, de ſorte qu'il ne nous fut pas poſſible de reconnoître ſi leur figure avoit quelque agrément.

L'envie d'abréger notre route ne nous permit pas de nous arrêter beaucoup avec ces Indiens ; nous les quittâmes pour ſortir au plutôt du détroit. Le ſouvenir du paſſé nous rendoit très-attentifs à prévenir toute mépriſe nouvelle. Le vent nous étoit devenu favorable, & nous parcourions ſans péril des côtes où nous trouvâmes de très-bonne eau, d'excellents coquillages, quantité de mouettes & autres oiſeaux de mer. Nous prîmes de leurs œufs, nous les mêlâmes avec de la farine, & nous en fîmes un magnifique poudding à l'angloiſe.

Le neuf nous étions déjà par delà l'iſle de Sainte Eliſabeth : nous découvrîmes bientôt un magnifique pays, où quantité de guianacoës paiſſoient par troupes de dix & de douze. Cet animal eſt de la taille de nos plus grands cerfs, il a le cou fort long, les jambes menues & le pied fourchu. Sa tête reſſemble tout-à-fait à celle du mouton, & il la porte avec grace. Sa queue eſt touffue & d'un roux très-éclatant. Son corps eſt garni de laine rouge ſur le dos, blanche ſur les côtés & ſous le ventre. Cet animal eſt extrêmement agile, il a la vue perçante, & fuit dès qu'on veut l'approcher. Notre intention étoit d'aller à terre pour en attraper quelqu'un, mais le vent ne nous le permit pas. Deux jours après, nous trouvant dans

une baie assez commode, nous courûmes un très-grand risque. Notre bâtiment heurta par deux fois, le reflux étant si fort qu'en un quart d'heure nous nous trouvâmes à sec. Heureusement notre barque ne fut point endommagée : il fallut attendre le flux pour la tirer à l'eau ; & dès que nous fûmes à flot, nous profitâmes d'un vent frais qui se leva, & qui nous mena en peu de temps à la hauteur du cap de la Vierge Marie.

Nous voilà enfin parvenus au débouquement de ce formidable détroit qui nous avoit retenus un mois entier, & où il nous avoit fallu diriger habilement notre course à travers une multitude de pointes & de tournants, dans une étendue de cent seize lieues. Nous avons reconnu par notre expérience l'exactitude des directions données par le Chevalier Narborough dans la description qu'il a faite de ce détroit : description à laquelle il est impossible de trouver la moindre chose à corriger ou à ajouter. Je crois qu'en cette matiere nous pouvons passer pour bons juges, puisque nous nous en sommes bien trouvés, malgré tous nos désavantages.

Après que nous eûmes dépassé le cap de la Vierge Marie, nous apperçûmes sur le rivage des hommes à cheval qui coururent vers nous, faisant signe avec leurs chapeaux comme s'ils avoient voulu nous parler. Nous nous approchâmes, & nous vîmes que ceux-ci étoient accompagnés de beaucoup d'autres gens à pied qui menoient avec eux quantité de bétail. Nous les jugeâmes européens à leur habillement & à leur contenance. Nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage, mais

la force de la marée ne nous laiſſa pas la liberté d'aller à terre. Comme toute cette côte eſt fort unie, ces gens alloient & venoient faiſant voltiger en l'air des mouchoirs blancs, & nous donnant à entendre par leurs ſignes qu'il y avoit à une lieue de là vers le nord une baie où nous pourrions aborder. Nous voulûmes obéir à leurs ſignes, mais la violence du vent contraire nous fit dériver au ſud; nous alarguâmes en mer, enſuite nous tînmes ferme contre le vent, qui ayant tout-à-coup tourné avec force à l'oueſt, nous obligea de partir de là, ſans que nous ayions pu ſavoir ſi ces gens-là n'avoient pas été jetés ſur cette côte par un naufrage, ou s'ils étoient des naturels du pays, habitants le long de la riviere de Gallegos.

Le quatorze, ſelon nos obſervations, nous étions à 49° 10′ de latitude ſud, & à 74° 5′ de longitude oueſt. Le lendemain nous arrivâmes à l'iſle des pengouïns, qui n'eſt qu'à un mille du rivage. Cette iſle étoit toute couverte de veaux marins & de pengouïns. Tant de voyageurs ont parlé de cet oiſeau, qui eſt aſſez commun ſur différentes côtes, que je me diſpenſerai d'en faire ici la deſcription. Nous arrêtâmes peu de temps à cette iſle, pour arriver plutôt au port deſiré, où nous nous propoſions de ſéjourner. L'entrée de ce port eſt très-remarquable par un roc de quarante pieds de haut qui eſt du côté du ſud, à un mille en avant dans les terres, & qui reſſemble à une borne faite de main d'homme. Notre premier ſoin en arrivant au port deſiré fut d'aller faire un tour à l'iſle des veaux marins, qui eſt à une lieue de là. En moins d'une demi-heure nous tuâmes une ſi grande quantité de ces ani-

maux, qu'après en avoir pris autant que nous pouvions en emporter, nous fûmes obligés d'en abandonner la plus grande partie. Soit que cette nourriture ait par elle-même quelque qualité nuiſible, ſoit que la trop grande abondance ne pût trouver une facile digeſtion dans des eſtomacs affoiblis, ceux de nos gens qui en mangerent avec trop d'avidité furent ſaiſis de fievres violentes accompagnées de maux de tête. Nous trouvâmes ſur cette côte un bon nombre de briques gravées de différents caracteres. Sur une de ces briques étoient écrits très-liſiblement ces mots : *Capte. Straiton* 16 *canons* 1687. qui, ſelon toute apparence, déſignoient un ancien naufrage. Nous découvrîmes auſſi le puits Peckett, dont parle le Chevalier Narborough, dont la ſource eſt ſi petite qu'elle ne donne que cent vingt pintes d'eau par jour. Comme le puits étoit plein, nous en eûmes bientôt tiré de quoi remplir nos tonneaux vuides.

L'eſprit d'indocilité qui avoit ſemé parmi nous de ſi funeſtes diſſenſions ſe ranima dans cet endroit, & renouvella les troubles qui nous avoient déjà tant agités, & dont nous avions plus d'intérêt que jamais de nous défendre. Il s'agiſſoit toujours de la diſtribution de la farine. Il ne nous en reſtoit qu'une ſeule tonne, proviſion bien légere pour la longue courſe que nous avions à faire juſqu'au Breſil. Les veaux marins & les oiſeaux ſauvages que nous avions alors en abondance pouvoient nous ſuffire; il étoit donc bien naturel de réſerver notre farine pour les temps où tous les autres ſecours pouvoient nous manquer. Des raiſons ſi intéreſſantes ne firent aucune impre-

ſſion ſur notre équipage mutin ; il vouloit de la farine, il fallut lui en donner. La ration fut fixée à une demi-livre par tête. Alors les gens occupés à la manœuvre prétendirent qu'ils devoient avoir double ration, & qu'il n'étoit pas juſte de les traiter à l'égalité de ceux qui ne manœuvroient point. Le débat fut très-long & très-vif. On ne voulut jamais conſentir à cette inégalité de partage, les intéreſſés ſe plaignant que c'étoit les ſacrifier au luxe immodéré de leurs camarades : & la choſe ne paſſa point. Le mot de luxe ſemble ici bien déplacé ; mais notre ſituation étoit telle qu'un peu plus de farine accordée aux uns devenoit pour les autres un luxe auſſi odieux que celui des plus riches financiers l'eſt relativement au ſimple peuple.

Nous partîmes le vingt-ſix du port deſiré, & le jour même nous doublâmes le cap Blanco, dont nous vérifiâmes la longitude à 71° oueſt. Le jour ſuivant nous eûmes un temps favorable à tous égards ; mais l'eſprit mutin de nos gens ſe fit ſentir plus qu'à l'ordinaire. Les murmures éclaterent avec tant de force, qu'il fallut de néceſſité en venir à la répartition du reſte de notre farine, ſur le pied de trois livres & demie par tête. La conſommation en fut faite en bien peu de temps. Il ne nous reſta donc pour toute ſubſiſtance que le veau marin que nous avions emporté du port deſiré, & qui commençoit à ſe gâter faute de ſel. Il falloit des gens auſſi affamés que nous l'étions pour s'accommoder de ce poiſſon à demi pourri. Quelque infecte qu'en fût l'odeur, nous le mangions, ou plutôt nous le dévorions. La ſaleté & la puanteur nous étoient devenues familieres.

milieres. L'exceſſive mal-propreté de nos habits, & la vermine qui nous couvroit, nous avoient accoutumés aux ordures les plus dégoûtantes.

Nous fûmes juſqu'au dix Janvier réduits à ne manger que de cet horrible mets. Notre Munitionnaire en mourut, ſon corps étant devenu pire qu'un ſquelette. Je crois que c'eſt le premier Munitionnaire des vaiſſeaux du Roi qui ait jamais péri par la faim. De quarante-trois perſonnes que nous étions encore ſur le bâtiment, il n'y en avoit pas vingt qui euſſent le courage de manger de ce poiſſon tout pourri, qui étoit pourtant notre unique nourriture. Nous n'étions gueres mieux fournis d'eau, n'en ayant plus que 320 pintes. Nous étions preſque tous comme des gens à l'agonie, & ceux qui paſſoient pour être le plus en ſanté, étoient ſi exténués, qu'ils n'avoient pas la force de tenir dix minutes de ſuite ſur leurs jambes. Enfin la terre, que nous n'avions pas vue depuis quatorze jours, ſe montra à nos yeux, & ſon aſpect nous ranima un peu en nous donnant de l'eſpérance. Ce ne fut que le douze que nous pûmes approcher du rivage d'aſſez près pour nous donner la facilité d'aller à terre. Nous avions devant nous un beau & grand pays plein de chevaux ſauvages & de gros chiens, qui couroient par troupes dans la campagne. Ces beautés raviſſantes ne ſervoient qu'à exciter nos deſirs ſans les ſatisfaire. Nous n'avions plus rien à manger; notre proviſion d'eau étoit réduite à un ſeul tonneau. Cependant nous ne pouvions aborder à la côte; il régnoit le long de cette plage des lames de mer & des vagues ſi groſſes, que l'abordage

étoit extrêmement périlleux. Il falloit pourtant, ou aller à terre, ou mourir de faim. Nous proposâmes à quelques uns de nos gens de se mettre à la nage : cette proposition les fit frémir. Pour nous tirer d'embarras, Mr. Ewers, Lieutenant des troupes de terre, & deux autres Officiers, plongerent courageusement dans la mer. Cet exemple d'intrépidité fit reprendre cœur aux plus timides ; onze des plus robustes de l'équipage s'élancerent après eux dans l'eau. Ces braves aventuriers eurent le bonheur d'arriver à terre tous, à la réserve d'un à qui les forces manquerent, & qui se noya.

Nous tirâmes aussi-tôt quatre de nos tonneaux vuides ; nous y attachâmes quelques mousquets avec une quantité suffisante de poudre & de plomb ; nous les jetâmes par dessus le bord ; & ils arriverent à flot à leur destination. Nos chasseurs ne perdirent point de temps, & se mirent à attaquer une multitude de veaux marins, qui étoient couchés sur le rivage : ils en assommerent bon nombre, les mirent en pieces ; & pour les apprêter ils allumerent du feu avec le fumier des chiens & des chevaux, n'y ayant pas un morceau de bois dans tout le voisinage, pas même un buisson. Quelques uns coururent après les chevaux & les chiens, qui sont ici plus nombreux que les moutons des plaines de Dorset & de Wiltshire. Nous voyions de dessus notre bord tous ces apprêts de bonne chere. Spectateurs avides des mouvements que se donnoient nos camarades pour accumuler les vivres, & de leurs festins joyeux, nous comptions toucher à la fin de nos miseres : mais hélas ! un vent cruel & opiniâtre nous ôtant toute liberté, à nous d'aller à

terre, & à nos camarades de venir à nous, notre état devint plus misérable qu'il n'avoit encore été. Mourants de faim à la vue de l'abondance, nous fûmes obligés d'arracher une vieille peau de veau marin qu'on avoit clouée pour servir de tente, & faute d'autre nourriture nous nous mîmes à la mâcher. Le lendemain nous profitâmes d'un moment de calme pour approcher du rivage de très-près, & ayant amarré nos rames dans l'écoutille, nous nous en servîmes pour tirer à nous ce que nos amis nous avoient préparé. Nous reçûmes d'abord un cheval & un chien ; nous nous jetâmes dessus avec fureur, & nous ne pouvions nous en rassasier. Quelque temps après les trois Officiers revinrent à bord, avec trois autres de nos gens, traînant après eux une bonne provision de cheval & de veau marin.

Bien nous en prit qu'ils eussent saisi le bon moment, car à peine se furent-ils embarqués avec les vivres, qu'il survint une brise de mer qui souffla avec tant de violence que nous fûmes obligés de partir, laissant à terre huit de nos gens & toute notre eau fraîche. Sur le soir la tourmente fut si extraordinaire que la tête de notre gouvernail fut brisée, & notre bâtiment faillit à être séparé en deux. Nous voyant forcés d'alarguer en mer, & dans l'impossibilité de reprendre à bord nos gens restés à terre, nous mîmes à flot un de nos poinçons, que nous remplîmes d'habits, d'armes à feu, de poudre, de balles, de chandelles, & autres provisions, avec une lettre pour informer ces malheureux du danger où nous étions, & qui nous mettoit malgré nous dans la nécessité de les abandonner.

Nous vîmes de loin nos compagnons infortunés se saisir de ce poinçon que la marée avoit poussé sur le rivage, le défoncer, & après la lecture de notre lettre se jeter à genoux poussant des cris qui sembloient tenir du désespoir. Nous avions tous le cœur serré ; nous tâchions pourtant de nous adoucir la douleur de cet abandon, en disant que nos gens étoient dans un pays bien pourvu de vivres, qu'ils y trouveroient infailliblement des habitants, & que peut-être ils seroient beaucoup moins à plaindre que nous. Les quatre jours suivants nous avançâmes fort peu. Le dix-huit ayant examiné notre provision d'eau, nous vîmes qu'il ne nous en restoit que quatre-vingt pintes pour trente-trois hommes que nous étions. Nous nous réduisîmes à une pinte par jour, & cette économie ne pouvoit pas nous mener bien loin. Notre bonheur nous conduisit à terre le lendemain, précisément lorsque l'eau venoit de nous manquer. A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que plusieurs de nos gens se mirent à la nage pour aller chercher de l'eau. Ils en trouverent d'excellente ; ils en remplirent deux tonnes qu'ils nous envoyerent sur le champ.

Comme nous mourions de soif, nous ne pûmes jamais nous contenir ; nous bûmes de cette eau avec si peu de modération que nous en fûmes malades la plupart. Nos gens qui étoient à terre faillirent en crever ; il y en eut un qui en fut si incommodé, que voulant revenir à bord, les forces lui manquerent & il se noya. Le vingt les sieurs Bulkelei & Cummins allerent à terre, & ils y firent rencontre de quelques habitants du pays montés sur de bons chevaux. Comme nous étions

alors au nord de la riviere de la Plata, ils crurent que ces gens étoient portugais ; & Bulkelei, qui parloit leur langue aſſez paſſablement, lia converſation avec eux. Ils lui apprirent que la guerre duroit toujours entre les Anglois & les Eſpagnols ; que ces derniers avoient actuellement deux vaiſſeaux de guerre, l'un de cinquante, l'autre de ſoixante canons, qui croiſoient à la hauteur du cap Sainte Marie ; qu'il n'y avoit pas plus de ſix ſemaines qu'un autre de leurs vaiſſeaux, de ſoixante-onze canons, avoit été briſé contre la côte, & que tous ceux qui le montoient avoient été perdus. Ils ajouterent que pour eux ils étoient caſtillans, que leur métier étoit la pêche ; qu'ils ſaloient le poiſſon, le faiſoient ſécher, & l'alloient vendre à Buenos-aïrès. Bulkelei leur demanda comment ils avoient fait pour venir demeurer ſur les terres du Roi de Portugal. Ils répondirent qu'ils n'étoient pas les ſeuls, & qu'il y avoit actuellement dans ces cantons bien des habitations appartenantes aux Eſpagnols.

Ces Pêcheurs inviterent nos gens de venir à leur habitation : ils les firent monter en croupe ; & lorſqu'ils furent arrivés, ils leur firent manger d'excellent bœuf & de bon pain blanc. Nos deux Meſſieurs ſongerent à nous dans leur abondance. Ils voulurent nous acheter de ce bon pain, qu'on leur fit extrêmement cher, puiſqu'on leur demanda quatre guinées pour vingt-ſix pains de la groſſeur de ceux qui ſe vendent deux ſols en Angleterre. L'envie de nous régaler les détermina à en donner tout ce qu'on leur demandoit. Ces Eſpagnols firent encore beaucoup valoir la choſe, en diſant que ſi l'on ve-

noit à ſavoir qu'ils euſſent donné à des Anglois un ſeul morceau de pain, ils ſeroient tous pendus. Un des principaux de la troupe s'offrit à nous tuer autant d'oies & de canards ſauvages que nous en voudrions, pourvu qu'on lui donnât de la poudre & un fuſil. Cummins envoya chercher le ſien, & le lui remit. Mais comme ce chaſſeur ne revint pas au temps dont on étoit convenu, cette infidélité fit craindre à nos gens quelque trahiſon de la part de ces Eſpagnols; ils revinrent précipitamment, s'embarquerent, & firent mettre à la voile pour Rio Grande.

Nous naviguâmes ſept jours de ſuite ſans pouvoir prendre terre. Dès le vingt-ſix nous n'avions plus ni veau marin ni autre choſe à manger : nous perdîmes trois hommes, qui moururent de faim. Le vingt-ſept au ſoir nos obſervations nous donnerent 32° 40′ de latitude ſud : nous nous crûmes fort près de Rio Grande; & en effet le 28 Janvier, ſur les ſix heures du matin, nous découvrîmes l'embouchure de cette grande riviere. Cette vue nous cauſa les plus grands excès de joie que puiſſent éprouver des hommes qui s'étant vus long-temps à deux doigts de la mort, ſe ſentent rendus à la vie.

Il y a dans cette embouchure une barre de ſable très-dangereuſe, & pluſieurs bas fonds difficiles à paſſer. Le Sr. Bulkelei nous ſervit de Pilote, & nous conduiſit très-habilement juſqu'à l'entrée de la ville, où nous jetâmes l'ancre. Auſſi-tôt on dépêcha vers nous un bateau avec un Sergent & un Soldat, qui étoient chargés d'amener quelqu'un de notre compagnie pour rendre compte au Gouverneur, & lui apprendre qui

nous étions, d'où nous venions, & quel étoit notre deſſein en abordant à Rio Grande. Le Sergent & le Soldat monterent ſur notre bâtiment, & parurent très-effrayés de n'y voir qu'une troupe de gens horriblement décharnés, & d'une mal-propreté tout-à-fait hideuſe. Ils jeterent ſur nous des regards qui exprimoient l'horreur & la compaſſion que notre état leur inſpiroit.

Meſſieurs Beans, Pemberſton, Bulkelei & Cummins allerent à terre pour ſe préſenter au Gouverneur. Ils furent reçus de la maniere la plus gracieuſe par le Commandant, les Officiers & tous les habitants; on les logea dans une des plus jolies maiſons de la ville, où on les traita avec beaucoup d'hoſpitalité. On nous envoya à nous qui étions reſtés à bord quatre quartiers de bœuf & deux ſacs de pain: il y avoit long-temps que nous n'avions fait ſi bonne chere. L'après midi le Gouverneur revint de la campagne: il accueillit très-favorablement nos députés; il les queſtionna long-temps ſur les diverſes particularités de notre voyage. Il demanda au Sr. Bulkelei, qu'on lui avoit préſenté comme notre Pilote, ſi nous avions à bord quelque bonne carte du pays; & ayant appris que non, il témoigna une extrême ſurpriſe de ce que ſans le ſecours d'aucune carte nous nous étions hazardés à franchir la barre du fleuve. Bulkelei lui répondit que notre bâtiment navigeoit dans une eau peu profonde, qu'il avoit toujours été la ſonde en main, & que la néceſſité lui avoit donné cette force & cette induſtrie qui triomphent de tous les obſtacles. Le Gouverneur voulut qu'il lui rapportât jour par jour la route que nous avions tenue depuis

le débouquement du détroit. Satisfait de ſes réponſes, il embraſſa nos quatre députés, ſe réjouiſſant de nous voir délivrés comme par miracle de tant de dangers ; il promit de faire fournir pour notre rafraîchiſſement les meilleurs vivres du pays ; il voulut abſolument que Mr. Beans & Mr. Pemberſton acceptaſſent un logement dans ſon palais, & il chargea ſon Commandant de faire enſorte que rien ne manquât aux autres Officiers & aux gens de l'équipage. Il dit enſuite à nos Meſſieurs que le Severn & la Perle, deux vaiſſeaux de notre eſcadre, étoient actuellement à Rio Janeïro en très-mauvais état ; qu'ils s'étoient ſéparés du reſte de l'eſcadre dès le temps que nous arrivâmes au cap Noir, qu'enſuite ils avoient fait courſe vers le Breſil ; & qu'ils avoient envoyé demander des hommes pour remonter leur équipage, ne pouvant en recevoir d'Angleterre qu'à l'arrivée de la flotte, qui n'étoit attendue qu'à la fin de Mai ou au commencement de Juin. Le Gouverneur finit par aſſurer nos députés qu'il nous feroit partir par le premier vaiſſeau qui arriveroit dans ce port, & leur renouvella toutes les aſſurances de ſon affection.

La curioſité attira un peuple innombrable pour voir de près notre bâtiment le Speedwel, & conſidérer des malheureux échappés comme par miracle à la fureur des eaux. Hommes, femmes, enfants, chacun s'empreſſoit de venir à bord ; & nous nous faiſions un plaiſir de nous prêter aux avides regards de cette foule bruyante. Le lendemain le Gouverneur, le Commandant, & le Commiſſaire des guerres, nous honorerent de leur viſite. Ils furent étrangement ſurpris de la petiteſſe de notre

notre bâtiment, & ne pouvoient comprendre comment trente perſonnes avoient pu y trouver place. Leur étonnement augmenta lorſque nous leur dîmes que nous y avions été d'abord plus de ſoixante, mais que les incommodités du voyage & le défaut de vivres nous avoient diminués de plus de moitié. Ils remarquerent que du côté de la pouppe l'avancement hors du tillac n'avoit guere plus de quatre pouces de largeur, & ils nous demanderent comment celui qui préſidoit au gouvernail pouvoit y tenir ſans tomber dans l'eau. Nous leur montrâmes ce que la néceſſité nous avoit inſpiré à ce ſujet. Ils ſe convainquirent par là que les beſoins extrêmes donnent une induſtrie qui ſupplée à tout.

Le Gouverneur après avoir tout examiné, nous dit obligeamment que nos infortunes nous rendoient beaucoup plus chers à ſon cœur que ſi nous étions arrivés chargés de tréſors. Il nous promit ſes ſoins pour que rien ne nous manquât durant notre ſéjour, & pour nous faire conduire à Rio Janeïro par le premier vaiſſeau qui arriveroit : il ajouta que ſi nous venions à avoir beſoin de quelque choſe, nous n'avions qu'à nous adreſſer au Commandant, qui étoit chargé de nous fournir tout ce qui ſeroit néceſſaire. Nous demeurâmes pénétrés de reſpect & de reconnoiſſance. Nous aurions bien voulu lui témoigner un retour proportionné à ſes bontés, mais tout ce que nous pûmes imaginer pour lui exprimer la vivacité de nos ſentiments, fut de faire la manœuvre de notre bâtiment en ſa préſence, & d'accompagner ſon départ de trois acclamations.

Les vivres que nous avions en abondance eurent bientôt rendu la force à nos corps & le calme à nos eſprits ; en peu de temps nous ne fûmes plus les mêmes hommes. Depuis le naufrage de notre vaiſſeau, arrivé neuf mois auparavant, nous n'avions pas encore été ſi à notre aiſe. Le bonheur de notre ſituation préſente nous invitoit à rappeller nos cruelles aventures ; nous aimions à nous en entretenir ; nous oſions même en plaiſanter : tant l'éloignement du péril change les idées.

Il y avoit trois jours que nous étions à Rio Grande, ſans nous être encore apperçus des troubles dont cette place étoit agitée. Nous apprîmes que preſque tous ceux que nous avions pris pour des Officiers étoient des gens de la ſoldateſque élevés à ce grade par violence dans une révolte de la garniſon. L'occaſion de cette révolte avoit été le mauvais traitement que l'on faiſoit aux Soldats, qui depuis long-temps n'avoient reçu leur paie, qui manquoient de vivres, & étoient preſque ſans habits. Ils avoient eu beau ſe plaindre, on ne les avoit pas écoutés. Après avoir inutilement tenté toutes les voies de repréſentation, le déſeſpoir leur inſpira la penſée d'en venir à des voies de fait, les regardant comme l'unique remede à leurs maux. Ils en vouloient principalement au Gouverneur ; non qu'ils euſſent aucune vexation directe à lui reprocher ; mais ils prétendoient qu'au lieu de réprimer comme il l'auroit dû ceux qui les opprimoient, il les avoit encouragés à le faire.

Le Gouverneur informé de cette cabale en craignit & en voulut prévenir les ſuites. Il eût été trop dangereux d'en venir à la force ouverte ; il eut recours à la ruſe, pour détourner au

moins ſur d'autres l'orage qui étoit prêt à fondre ſur lui. Il eut ſoin, dans toutes les occaſions où il pouvoit être obſervé & entendu par les Soldats, d'affecter dans ſes diſcours beaucoup de chagrin de leur ſituation, & encore plus d'envie d'en adoucir les rigueurs. Il fit répandre par des émiſſaires affidés, qu'il voyoit avec douleur qu'on l'accuſoit de n'avoir point à cœur les intérêts de ſa garniſon, & de lui refuſer le néceſſaire pour en tirer avantage; tandis qu'il étoit plus clair que le jour que ceux qui donnoient de lui ces fâcheuſes impreſſions ne le faiſoient que pour jeter un voile ſur leurs rapines; qu'il craignoit que ces accuſations injuſtes n'euſſent aliéné de lui nombre d'honnêtes gens; qu'il étoit vrai pourtant qu'il avoit tenté tous les moyens de mettre fin à leurs miſeres, & qu'il n'auroit point de repos qu'il ne les vît ſatisfaits. En leur parlant de la ſorte, on déſignoit adroitement ceux des Officiers qui devoient paſſer pour les vrais coupables.

Ces diſcours furent répétés ſi ſouvent, & appuyés d'une maniere ſi naturelle, que les Soldats commencerent à rougir de leur erreur, & à ſe perſuader qu'ils avoient les obligations les plus eſſentielles à celui qu'ils avoient regardé juſques-là comme leur ennemi; & parce que la multitude eſt toujours extrême, la rage dont ils étoient poſſédés contre leur Gouverneur ſe changea tout-à-coup en confiance, en zele & en admiration. La haine des Soldats, qui n'avoit fait que changer d'objet, éclata bientôt contre les Officiers dont on leur avoit donné de la défiance. Non contents de les accabler de reproches injurieux, ils les dépoſerent tous, & choiſirent parmi leurs cama-

rades des ſujets pour mettre à leur place. Ces Soldats devenus Officiers prirent ſi promptement les airs & les manieres de leur nouvel état, que lorſque nous arrivâmes, nous n'eûmes aucun lieu d'en faire la différence.

Cette révolution, quand nous l'apprîmes, nous parut très-indifférente à nos intérêts : & elle l'auroit été ſans doute ſi la place avoit été fournie de vivres; mais il n'y en avoit dans le magaſin qu'une quantité ſuffiſante tout au plus pour ſix ſemaines. Les Soldats voyoient donc très-impatiemment que nous fuſſions venus partager le peu de pain qui leur reſtoit. Leurs murmures engagerent le Gouverneur, qui ne vouloit pas les chagriner, à nous faire retrancher les proviſions, de ſorte que nous fûmes pluſieurs jours ſans pain, & avec ſi peu d'autre nourriture, qu'à peine pouvions-nous vivre. Lorſque nous voulûmes nous en plaindre, on nous montra le magaſin ; & nous le trouvâmes ſi dépourvu, que nous n'eûmes rien à repliquer. On nous promit cependant de nous diſtribuer les mêmes rations qu'aux Soldats de la garniſon, juſqu'à ce que l'arrivée du vaiſſeau qu'on attendoit permît d'y ajouter quelque choſe. Il fallut bien nous contenter de cet arrangement ; & nous n'aurions pu raiſonnablement en exiger davantage.

Le fâcheux état où nous nous trouvions, & la crainte d'en augmenter les rigueurs par un plus long ſéjour, nous déterminerent à ſolliciter notre départ. Notre Lieutenant, qui étoit logé chez le Gouverneur, avoit paru nous oublier depuis notre premier débarquement. Il n'étoit pas deſcendu une ſeule fois au port pour s'informer de nos nouvelles ; cependant nous

ne pouvions rien réſoudre ſans lui. Le Canonnier, toujours plein de zele pour le ſervice de la compagnie, alla le trouver au Gouvernement, & lui repréſenta la néceſſité où nous étions de ſortir d'une place affamée, & de nous rendre inceſſamment à Rio Janeïro, pour y offrir notre aſſiſtance à nos camarades du Severn & de la Perle. Mr. Beans répondit que le Gouverneur, à qui il en avoit parlé, diſoit ne pouvoir nous faire partir qu'à l'arrivée de quelque vaiſſeau, ne voulant pas nous expoſer au riſque de faire route ſur un bâtiment auſſi chétif que le nôtre. Bulkelei repliqua que les riſques de notre ſéjour étoient encore plus grands, puiſque s'il arrivoit quelque malheur au vaiſſeau que l'on attendoit, nous étions réduits à mourir de faim. Mr. Beans le renvoya en lui promettant d'en informer le Gouverneur.

Nous attendîmes deux jours ſa réponſe, qui ne vint point. Bulkelei, qui voyoit nos inquiétudes, réſolut de faire une ſeconde tentative pour obtenir à quelque prix que ce fût notre tranſport à Rio Janeïro. Il ſe rendit donc une ſeconde fois chez le Lieutenant, & lui propoſa de demander un paſſeport & des chevaux pour lui & deux autres, afin qu'ils puſſent aller par terre juſqu'à Sainte Catherine, d'où ils paſſeroient aiſément juſqu'à Rio Janeïro. „ De cette façon, ajouta-t-il, „ nous ſerons en état d'aller offrir notre ſecours aux vaiſſeaux „ de Sa Majeſté, & nous trouverons plus aiſément les moyens „ de tirer d'ici nos infortunés camarades. Au reſte, Monſieur, „ vous ne ſauriez ſans manquer à votre devoir, refuſer d'em- „ ployer tout ce que vous avez d'accès auprès du Gouverneur

„ pour nous obtenir cette grace. J'oſe même vous dire que ſi „ vous aviez bien réfléchi aux engagements de votre charge, „ vous n'auriez pas attendu d'y être excité ; & auſſi-tôt après „ notre arrivée vous auriez dépêché un exprès par terre à Rio „ Janeïro, pour informer nos amis de notre ſituation, & les „ prier de nous envoyer un bâtiment. „ Mr. Beans répondit que ſi la choſe avoit été poſſible, il y auroit été lui-même, quand même il lui en auroit dû coûter 50 livres ſterlings ; mais qu'on l'avoit aſſuré que la route par terre étoit impraticable. Bulkelei lui repréſenta que cette route étoit pratiquée aſſez ſouvent par les Portugais ; qu'à la vérité le voyage étoit pénible & fatiguant, mais que ſa difficulté ne pouvoit jamais égaler celles que nous avions vaincues ; que nous étions à Rio Grande aux frais du Roi, dans l'inaction & ſans faire aucun ſervice ; qu'en différant nous riſquions de manquer les deux vaiſſeaux qui étoient à Janeïro, & peut-être même de perdre l'occaſion de la flotte qui y étoit attendue. Il conclut par le prier inſtamment d'engager le Gouverneur à nous faire donner des guides & des chevaux. Mr. Beans promit qu'il en parleroit pendant le dîner, & qu'on auroit ſa réponſe ſans faute dans l'après-midi.

Cette réponſe ne vint point ; & dès le lendemain Bulkelei écrivit au Lieutenant une lettre fort vive, où après lui avoir reproché ſon manque de parole, il lui expoſoit la ſituation de ſon équipage qui depuis quelques jours étoit ſans pain, lui faiſant entendre qu'on l'accuſoit d'en être la cauſe, & qu'il répondroit quelque jour de ſa négligence à procurer notre dé-

part pour le ſervice de Sa Majeſté. Cette lettre fit ſon effet. Le Lieutenant monta à cheval, & vint pour la premiere fois à notre quartier. Nous le reçûmes froidement, & de maniere à lui faire ſentir que ſa longue abſence étoit auſſi déplacée que choquante. Il nous mena chez le Commandant, qui promit de nous faire donner bonne proviſion de bœuf & de poiſſon, ajoutant que pour du pain il lui étoit impoſſible de nous en fournir.

Nous étions déjà au ſix de Mars, & quoique le vent eût été très-favorable depuis trois ſemaines, aucun vaiſſeau ne paroiſſoit, & la proviſion de vivres touchoit à ſa fin. Dans l'impatience où nous étions tous de ſortir d'un endroit ſi dépourvu, Bulkelei & deux autres allerent ſe préſenter au Gouverneur, pour lui demander un guide & la permiſſion de partir. L'un & l'autre leur fut accordé de bonne grace. Mr. Pemberſton, qui étoit préſent, déclara qu'il étoit réſolu de ſe joindre à eux pour faire le voyage par terre. Le Gouverneur fit ce qu'il put pour l'en détourner, en lui exagérant la difficulté des chemins. Mais ce généreux Officier perſiſta dans ſa réſolution, diſant que ſon devoir l'obligeoit à aller rejoindre ſa compagnie qui étoit ſur le vaiſſeau le Severn. Le Gouverneur conſentit à tout, en les aſſurant que, malgré l'épuiſement de ſon magaſin, il avoit tant d'égard pour la nation angloiſe, qu'il partageroit avec nous juſques à ſon dernier ſou.

Il fut donc arrêté que nos braves aventuriers partiroient inceſſamment; & Bulkelei ſe mit à parcourir le voiſinage pour trouver cinq ou ſix hommes qui vouluſſent en payant l'accom-

pagner jusqu'à Sainte Catherine. Durant son absence on reçut nouvelle que quatre vaisseaux étoient arrivés à Sainte Catherine, & qu'ils venoient de mettre à la voile pour Rio Grande. Cette nouvelle rompit le voyage projetté; & ce fut un grand bonheur que nos gens n'eussent pas encore trouvé les facilités de partir.

Les vaisseaux annoncés arriverent le dix-neuf, & nous apprirent que le Severn & la Perle étoient partis pour les Barbades. Ces vaisseaux chargés de provisions & de quelque argent avoient pris en passant le Gouverneur de Sainte Catherine, & lui avoient remis les ordres de la Cour, qui le nommoient pour venir en personne à Rio Grande publier l'amnistie accordée par le Roi de Portugal à tous les complices de la derniere révolte qui voudroient rentrer dans leur devoir. La chose s'exécuta avec solemnité & appareil. Le lendemain sur les dix heures du matin on fit mettre toute la garnison sous les armes. Le Gouverneur de Sainte Catherine parut. Il débuta par faire l'éloge des grandes qualités, & particuliérement de la bonté & clémence de son souverain maître le Roi de Portugal; ensuite il lut à haute voix l'amnistie. Cette lecture fut suivie des acclamations de tous les Soldats. Alors le Gouverneur annonça qu'il apportoit le tiers du paiement de leurs arrérages; que le reste de la somme étoit en chemin; que l'argent dont il étoit porteur leur seroit compté sur le champ s'ils vouloient le recevoir. A ces paroles ils se mirent tous à crier : Tout ou rien. Le tumulte fut grand parmi eux; les uns menaçoient de passer au service d'Espagne; les autres disoient hautement qu'ils n'obéiroient

n'obéiroient qu'autant qu'ils ſeroient payés. Le Commandant, pour qui la garniſon avoit beaucoup de déférence parce qu'il étoit un des intrus, tâcha d'appaiſer cette émotion en leur parlant comme il convenoit. Ils ſe calmerent en effet, & lui répondirent : „ Vous êtes notre Commandant ; c'eſt à vous „ de décider ce que nous devons faire. Quelque parti que „ vous preniez, nous l'appuierons au péril de nos vies. „

Le Commandant, qui connoiſſoit la valeur de ces ſortes de proteſtations, & qui n'avoit point envie de ſe perdre pour complaire à ces fanfarons, dont le zele ne pouvoit être ni bien conſtant ni de grande reſſource, déclara que ſon avis étoit d'accepter avec reconnoiſſance le pardon que le Roi leur offroit ; & tout de ſuite renonçant au commandement, il prit un mouſquet & ſe mit en rang. Cet exemple fut ſuivi de tous les Officiers poſtiches, & en un inſtant la ſubordination fut rétablie. Il ſemble qu'on auroit dû punir ceux dont les malverſations avoient occaſioné la révolte ; mais une ſage politique empêche toujours de donner cette ſatisfaction aux rebelles, de peur que dans de nouveaux mécontentements ils ne regardent la rebellion comme une reſſource à laquelle il eſt avantageux de recourir.

Nous ſûmes qu'un des vaiſſeaux arrivés devoit repartir le vingt-ſept ; nous courûmes auſſi-tôt chez Mr. Beans pour qu'il nous permît de profiter d'une occaſion ſi favorable. Il nous répondit qu'il comptoit partir lui-même ſur ce vaiſſeau : qu'il y auroit bien aſſez de place pour le tranſport des Officiers ; mais que pour les gens de l'équipage, il falloit qu'ils atten-

diſſent une autre occaſion. Bulkelei, qui étoit à notre tête, lui dit avec beaucoup de hardieſſe : „ Monſieur, le devoir „ des Officiers, & ſur-tout de ceux qui commandent, eſt „ de n'abandonner jamais leur équipage. Puiſque vous pen- „ ſez autrement, je m'offre à reſter en arriere pour avoir „ ſoin de nos gens ; à une condition, c'eſt que vous m'a- „ ſſurerez par un billet ſigné de votre main ma paie de- „ puis le naufrage de notre vaiſſeau. Sinon, je n'ai d'autre „ affaire ici que de me procurer un prompt tranſport en „ Angleterre ; & je ſaurai bien prévenir tous les obſtacles que „ vous pourriez mettre à mon embarquement ſur le premier „ vaiſſeau. ”

De là nous nous rendîmes chez le Gouverneur, qui nous dit que ſes ordres étoient donnés pour qu'une moitié de nos gens partiſſent par le premier vaiſſeau ; mais que comme ce bâtiment n'appartenoit point au Roi, nous ſerions obligés d'y porter nos vivres, & de payer notre tranſport. Bulkelei répondit que nous n'avions pas aſſez d'argent pour cela. „ Cependant, „ ajouta-t-il, il nous reſte un moyen. Le Roi notre maître „ accorde à tous ceux de ſes ſujets qui ont fait naufrage „ deux ſchellings & demi par jour juſqu'à ce qu'ils ſoient „ parvenus aux terres de ſon obéiſſance. La grace que nous „ demandons à V. E. c'eſt de vouloir bien nous avancer „ quelque argent à reprendre ſur nos appointements, & nous „ ſommes prêts à vous donner à ce ſujet toutes les ſûretés „ poſſibles. „ Le Gouverneur fit appeller le Commiſſaire des guerres & le Major, à qui il parla en particulier ; après quoi

étant revenu à nous, il nous dit „ que ce n'étoit pas la peine „ de charger le Roi d'Angleterre d'une créance ſi légere ; „ qu'ainſi nous n'avions qu'à chercher d'autres moyens de „ fournir aux frais de notre paſſage ; que pour tout ce que „ nous avions reçu de lui juſqu'à ce jour, il nous le re- „ mettoit en pur don. „

Sur cette réponſe du Gouverneur nous conférâmes avec Mr. Beans pour examiner ce que l'on pourroit faire en faveur de nos pauvres Matelots, qui n'avoient pas le ſou. Nous propoſâmes de vendre notre bâtiment le Speedwel, & le Lieutenant y conſentit ; mais nous étant adreſſés au Patron du vaiſſeau, afin de ſavoir de lui ce qu'il nous demanderoit pour le paſſage de nos gens, nous nous trouvâmes loin de notre compte. Il vouloit quarante ſchellings par tête, & jamais la vente de notre bâtiment ne pouvoit nous produire pareille ſomme. Enfin on eut pitié de nous, & Mr. Beans nous avertit qu'on avoit arrangé les choſes d'une autre maniere ; que le Canonnier, le Charpentier, le Boſſeman, le Chirurgien des troupes, moi & huit Matelots dont il nous donna la liſte, partirions par le premier vaiſſeau ; qu'on nous fourniroit les vivres néceſſaires, & qu'on payeroit notre paſſage ; & que lui avec le reſte des Officiers & de l'équipage partiroit par le ſecond vaiſſeau.

L'embarquement que nous avions tant deſiré eut enfin lieu le 28 Mars 1742. Le bâtiment deſtiné à nous tranſporter étoit un brigantin nommé la Sainte Catherine. On nous donna pour nos proviſions deux tonnes de bœuf ſalé & dix groſſes meſu-

res de farine. Le 31 nous paſſâmes la barre du fleuve, & nous trouvâmes au delà un havre très-commode, où nous nous arrêtâmes pour prendre le vent. Le pays tout autour eſt une vaſte plaine arroſée de pluſieurs petites rivieres qui donnent beaucoup de poiſſon; on y trouve d'excellents melons; il y a de grands pâturages où l'on éleve quantité de bétail; & je ne me ſouviens pas d'avoir jamais mangé nulle part de ſi bon lait. Le 8 Avril nous mouillâmes dans le port de Saint Sebaſtien. L'ancrage y eſt admirable pour les plus grands vaiſſeaux, qui y ſont fort en ſûreté. Le terroir de cette petite ville eſt le plus agréable que nous ayions vu dans l'Amérique. Les oranges, les limons, & toute ſorte de bons fruits, y ſont extrêmement communs, & il y a abondance de poiſſon & de gibier.

Nous arrivâmes le douze à Rio Janeïro. Le lendemain le Gouverneur nous envoya tous chercher. Nous lui fîmes le récit de nos malheureuſes aventures. Il l'écouta avec de grands témoignages de compaſſion; & nous promit que nous recevrions de ſa part toute l'aſſiſtance que nous pouvions deſirer. Il y avoit dans cette ville un Chirurgien hollandois qui parloit parfaitement bien l'anglois. Le Gouverneur le fit appeller & lui commit le ſoin de nos affaires avec le titre & l'autorité de Conſul. Il lui donna ſes ordres pour nous chercher un logement, & régla qu'outre la chandelle & le bois on nous donneroit à chacun huit vingtains par jour pour notre entretien.

Notre Conſul exécuta ſoigneuſement les ordres du Gou-

verneur. Il nous logea dans une belle & grande maiſon, il nous envoya tous les uſtenſiles néceſſaires; & pour nous donner le temps de nous mettre en ménage, la ville fit le premier jour les frais de notre dîner & de notre ſouper, où l'on nous régala ſplendidement. Notre ſituation ne pouvoit être plus agréable; il ne tenoit qu'à nous d'en jouir: mais ce calme heureux fut bientôt troublé par les nouvelles diviſions qui nous agiterent. Le Gouverneur nous avoit recommandé ſur toutes choſes de vivre en paix, & d'éviter tous les démêlés capables de donner de l'inquiétude à un peuple qui nous recevoit avec tant d'hoſpitalité. Nous ne tardâmes pas à juſtifier la néceſſité de cet avis.

Nous avions avec nous le Boſſeman, cet homme dont nous ne connoiſſions que trop l'inſupportable caractere. Depuis notre départ de l'iſle le Wager il avoit toujours été à la table des Matelots. A Rio Janeïro nous fîmes la faute de permettre qu'il fût de chambrée avec nous. Dès ce moment il trancha de l'Officier plus que tous les autres, & peu s'en falloit qu'il ne ſe donnât avec nous-mêmes les airs d'un vrai Commandant. Son humeur fâcheuſe & arrogante mit le déſordre parmi nous. Deux jours après notre arrivée le Conſul ſe rendit avec quelques uns de nos gens à la Tréſorerie, pour y recevoir notre argent. Le Payeur requit qu'un des principaux donnât une reconnoiſſance par écrit de ce paiement. Le Conſul s'adreſſa au Chirurgien, qui étoit préſent, & le pria de ſigner la quittance. Notre fier Boſſeman, piqué de ce qu'on ne paroiſſoit pas le regarder comme le plus diſtingué de la troupe, ſe fâcha

tout de bon, & commença à ſe ſignaler par toute ſorte de propos inſolents. Le Conſul qui ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire, remit l'argent au Chirurgien pour en faire la répartition ; celui-ci s'en excuſa en diſant que le Boſſeman ne le trouvoit pas bon, & qu'il étoit homme à faire tapage pour cette bagatelle : de ſorte que le Conſul ſe chargea d'en être lui-même le payeur.

Lorſqu'il fut queſtion de venir au fait, le Conſul nous déclara que quoique le Gouverneur nous eût réglés à huit vingtains par tête, ſon intention étoit que l'on diſtinguât les Officiers des ſimples Matelots, parce que ces derniers pouvoient ſe procurer des ſecours par leur travail, au lieu que les autres n'avoient pas cette reſſource ; qu'ainſi on donneroit ſix vingtains aux Matelots, & dix aux Officiers. Cette diſtinction excita la mauvaiſe humeur du Boſſeman, & il ſoutint avec colere que le traitement devoit être égal. Comme nous vîmes qu'il s'échauffoit ; pour éviter un éclat, nous demandâmes qu'on ne nous diſtinguât pas des autres. Le Conſul répondit d'un ton aſſuré que l'argent ſeroit diſtribué ſelon les intentions du Gouverneur ; & que ceux qui ne ſeroient pas contents de l'argent qu'on leur offroit n'avoient qu'à le laiſſer.

A peine le Conſul nous eut-il quittés, que le Boſſeman ſe mit à nous inſulter de la maniere la plus outrageante. Il nous traita de voleurs & de pirates, & nous prodigua tous les ſurnoms injurieux dont il put s'aviſer. Il n'y avoit pas moyen de vivre avec ce furieux ; nous le chaſſâmes de la chambre que nous occupions, & il fut obligé d'aller loger avec les Mate-

lots. Sa colere n'en devint que plus grande ; pour l'aſſouvir il profita d'un moment que nous étions ſortis ; il força les ſerrures de notre chambre, & mit en pieces quelques uns de nos effets. A notre retour nous vîmes ce déſordre ; & tandis que nous étions à nous en entretenir, arrivent deux amis du Boſſeman pour nous chercher querelle ; ils ſe jettent ſur Bulkelei & moi, & nous voilà aux mains. Le Charpentier appelle la garde ; on vient ; un de nos agreſſeurs ſe ſauve, & le ſecond nommé Eaſt eſt arrêté. Bulkelei demanda que ce miſérable fût incontinent mené en priſon. L'Officier de garde répondit que ſelon les loix du pays, l'accuſé ne pouvoit être empriſonné que le plaignant ne le fût auſſi. Bulkelei accepta volontiers la condition ; ils furent donc traduits tous deux dans les priſons du Gouvernement. Un moment après le Gouverneur inſtruit de la querelle ordonna que Bulkelei fût mis en liberté, & qu'Eaſt demeurât priſonnier juſqu'à nouvel ordre.

Bulkelei de retour au logis me trouva aux priſes avec le Boſſeman & deux autres coquins. Dès qu'il parut, ces ſcélérats ſe jeterent ſur lui avec furie : la bataille menaçoit de devenir ſanglante, lorſqu'on vint au ſecours, & les querelleurs ſe ſauverent. Nous jugeâmes qu'il n'étoit pas de notre ſûreté de demeurer expoſés plus long-temps à de pareilles inſultes. Nous nous adreſſâmes à notre Conſul, pour le prier d'interpoſer ſon autorité. Il vint à notre quartier, & nous ayant tous fait aſſembler, il nous repréſenta avec la plus grande force combien il étoit ſcandaleux qu'un petit nombre de gens de même pays, camarades depuis ſi long-temps, ne

puſſent pas avoir la paix entre eux. Il nous fit ſentir que cette conduite ne pouvoit que nous attirer la haine & le mépris des Breſiliens, que nous avions tant d'intérêt de ménager. Le Boſſeman, que ce reproche regardoit plus particuliérement que tout autre, loin de profiter de la correction, s'emporta de nouveau avec la derniere fureur ; de ſorte que ne pouvant avoir de lui aucune raiſon, nous demandâmes qu'il nous fût permis de prendre un logement ailleurs.

Le Conſul nous conduiſit, ſept que nous étions, dans un village à demi-lieue de la ville, où nous louâmes une maiſon à nos dépens à raiſon de dix ſchellings par mois. Nous nous flattions d'être tranquilles déſormais. Le lendemain deux émiſſaires du Boſſeman vinrent nous rendre viſite dans notre retraite, nous demandant avec beaucoup d'inſolence les motifs que nous avions de nous ſéparer des autres. Ces miſérables méritoient qu'on les fît repentir ſur le champ de leur témérité. Nous prîmes le parti de nous modérer ; Bulkelei leur parla avec douceur & ſageſſe, & ils ſe retirerent. Quoique nous ne fuſſions pas gens à ſouffrir impunément des affronts, nous étions forcés de diſſimuler beaucoup de choſes, étant dans un pays où il y a quantité de coupe-jarrets, qui ſe louent à très-bas prix, & Rio Janeïro étant la ville du monde où l'on aſſaſſine les gens à meilleur marché.

La nuit vers les dix heures trois hommes vinrent à notre porte faiſant grand bruit, & demandant qu'on leur ouvrît. Nous nous en excuſâmes ſur ce que l'heure étoit indue, ajoutant que ſi l'on avoit à faire à nous, on pouvoit revenir de

jour.

jour. Ces gens-là se mirent à jurer & à menacer qu'avant qu'il fût jour ils nous auroient chassés de notre retraite. Nous crûmes qu'ils alloient chercher main forte pour nous assiéger dans notre maison. N'ayant pas de quoi nous défendre, nous prîmes le parti de gagner la campagne, & d'y passer en sûreté le reste de la nuit. Dès qu'il fut jour nous nous rendîmes chez le Consul, à qui nous racontâmes l'alarme que nous venions d'avoir. Il nous choisit une autre maison au milieu du village ; il instruisit les voisins des mauvaises intentions de notre Bosseman, & leur recommanda de nous défendre contre tous ceux qui voudroient nous faire insulte. Par ce nouvel arrangement nous fûmes en repos & en sûreté.

Quelques jours après le Consul nous fit appeller, pour nous dire qu'il savoit de bonne part que la vie de trois d'entre nous étoit en danger, & qu'il n'étoit point de perfidie dont notre Bosseman ne fût capable ; qu'ainsi il tâcheroit de les faire partir par un vaisseau qui étoit actuellement au port chargé pour Bahia & Lisbonne. Les trois qu'il nous nomma étoient Bulkelei, Cummins & moi. Notre généreux Consul parla au Capitaine du vaisseau, qui consentit à nous prendre, à condition que nous aurions un passe-port du Gouverneur, & que pour le paiement de notre passage nous ferions la manœuvre sur le bâtiment. Nous nous y engageâmes de grand cœur, pour nous épargner des frais qui nous auroient été fort à charge. Le Gouverneur nous accorda le passe-port le plus favorable ; & le jour du départ fut fixé au 20 de Mai.

Le vaisseau qui devoit nous transporter étoit un bâtiment

breſilien de vingt-huit canons, nommé le ſaint Tubes. Le jour de l'embarquement, lorſque nous nous préſentâmes pour monter à bord, un Seigneur eſpagnol, qui étoit ſur le vaiſſeau ſimple paſſager, dit en nous voyant qu'il ne prétendoit pas qu'aucun Anglois fût embarqué avec lui, & qu'il ne conſentiroit jamais à voyager en ſi mauvaiſe compagnie. Le Capitaine, qui étoit un très-galant homme, lui répondit : „ Monſieur, je reſpecte beaucoup vos qualités, mais je „ ſuis bien aiſe de vous dire que perſonne n'a droit de „ commander ici que moi. Je ſuis ſur mon bord, & j'y „ recevrai qui bon me ſemblera, ſans que qui que ce ſoit „ puiſſe y trouver à redire. „ L'Eſpagnol ne repliqua pas, & nous entrâmes. Durant le voyage nous eûmes occaſion de lier converſation avec ce fier ennemi de la nation angloiſe. Nous lui racontâmes nos triſtes aventures; il en fut ſi touché qu'il devint notre meilleur ami. Il nous dit que ce n'étoit pas notre faute ſi les Rois d'Eſpagne & d'Angleterre étoient en guerre enſemble; que nous étions actuellement ſur un vaiſſeau neutre, qu'ainſi loin de nous traiter en ennemis, il nous rendroit tous les ſervices dont il étoit capable. Il en vint même juſqu'à louer la bravoure des Anglois, les nommant les Soldats de la mer. Tout le reſte du temps il nous fit mille careſſes, nous envoyant preſque tous les jours des mets & des vins de ſa table. Nous reconnûmes à ce procédé le vrai caractere des Eſpagnols, qui s'annoncent d'abord pour les plus fiers de tous les hommes; & qui une fois qu'ils ont tant fait que de s'humaniſer, ſurpaſſent toutes les autres nations en nobleſſe & en généroſité de ſentiments.

Le 7 Juin nous mouillâmes au port de Bahia, autrement dit la baie de tous les Saints, ville capitale de tout le Breſil. Nous trouvâmes ici un Viceroi tout françois d'inclination, qui nous traita auſſi mal que les Gouverneurs de Rio Grande & de Rio Janeïro nous avoient bien traités. Lorſque nous comparûmes devant lui, il nous reçut froidement & ſéchement. Il lut notre paſſe-port, & nous dit qu'il n'y avoit pas d'autre vaiſſeau prêt à partir pour l'Europe que celui ſur lequel nous étions venus; & qu'il nous laiſſoit les maîtres d'en profiter. Nous prîmes la liberté de lui expoſer nos beſoins & nos miſeres, en le conjurant de vouloir bien nous accorder pour notre entretien les mêmes ſecours que nous avions eus à Rio Grande & à Rio Janeïro. Il nous refuſa très-durement. Déſeſpérés de ce refus, nous lui dîmes en gémiſſant qu'il auroit donc mieux valu pour nous d'être priſonniers du Roi d'Eſpagne, qui nous auroit au moins donné du pain, que de nous voir ainſi expoſés à mourir de faim dans un pays ami. Tout ce que nous pûmes dire fut ſans effet.

Le Capitaine du ſaint Tubes inſtruit de cette dureté du Viceroi, ſe joignit à nous pour lui faire de nouvelles remontrances. Il lui répéta tout ce que nous lui avions déjà dit pour l'émouvoir à compaſſion; il en vint même juſqu'à s'engager à nous fournir l'argent qui nous étoit néceſſaire, ſi le Viceroi vouloit ſigner un billet pour le faire rembourſer par le Conſul général de Lisbonne. Le Viceroi répondit qu'il n'avoit reçu aucun ordre concernant les Anglois; que les lettres du Roi de Portugal le chargeoient uniquement de ſecourir les Fran-

çois ; & que s'il nous donnoit quelque argent, il faudroit qu'il le tirât de sa poche. Le Capitaine lui repliqua que nous étions des Officiers malheureux que le naufrage avoit laissés sans ressource ; que nous ne demandions pas grand'chose, seulement le nécessaire pour subsister : il le pria de nous accorder au moins quatre vingtains par jour, qui n'étoient que la moitié de ce que nous avions eu à Janeïro. Toutes ses instances ne purent ébranler la barbare résolution du Viceroi, qui persista à dire qu'il n'avoit rien à nous donner.

Jamais en pays ennemi nous n'aurions été traités d'une maniere si inhumaine. La connoissance de nos malheurs avoit de quoi attendrir les cœurs les plus sauvages. Il est étrange qu'on puisse pousser l'antipathie contre une nation, jusqu'à renoncer à son égard aux sentiments naturels les plus inviolables. Nous fûmes réduits à chercher notre subsistance dans le travail de nos mains. Nous gagnions si peu que nous ne pouvions faire qu'un repas par jour ; encore ne consistoit-il qu'en un peu de pois & de farine. Il restoit à Bulkelei une montre d'argent qu'il voulut vendre pour nous tirer de cette grande misere. Notre Capitaine du saint Tubes, qui savoit notre état, en eut pitié ; il consentit à nous avancer tout l'argent dont nous pouvions avoir besoin, sur un billet signé de nous tous payable par le Consul général de la nation angloise à Lisbonne.

Peu de temps après notre arrivée à Bahia nous apprîmes qu'un vaisseau de guerre anglois avoit abordé à Rio Janeïro avec trois autres bâtiments fournis d'hommes & de

vivres, pour remonter & ravitailler le Severn & la Perle, qui étoient partis cinq mois auparavant pour les Barbades, & que tous nos gens, qui étoient alors réunis à Rio Janeïro, s'étoient embarqués sur ces bâtiments faisant route vers nos colonies de l'Amérique. Nous fûmes très-fâchés de ne nous être pas trouvés à portée de profiter d'une occasion si favorable; & nous vîmes avec beaucoup de regret que la trop grande envie de prendre les devants n'avoit servi qu'à retarder notre retour en Angleterre.

Bahia est située dans le fond d'une baie spacieuse & riante, entrecoupée de plusieurs belles isles qui produisent quantité de coton. En entrant on apperçoit du côté de l'est la pointe de Gloria, où il y a une grande fortification avec une tour au milieu. Au fond de la baie on trouve un vaste port où l'ancrage est excellent pour les plus grands vaisseaux. La ville est bien fortifiée du côté de terre & du côté de mer. Elle est grande, riche, bien peuplée, & magnifiquement bâtie. Elle a l'incommodité d'être placée sur le penchant d'une montagne dont la pente est fort roide; de sorte que les rues sont de vrais précipices, & qu'on est obligé de se servir de machines pour transporter les marchandises au port. Les maisons, au nombre de trois mille, sont toutes de brique ou de pierre. Les églises sont superbes. La Cathédrale est un grand vaisseau extraordinairement enrichi de sculpture & de dorure, & la sacristie est pleine d'ornements d'un grand prix. Au devant de la porte principale de cette église il y a une très-belle place, d'où l'on découvre tout le port: ce qui forme un point de vue admirable.

A côté de la Cathédrale eſt un hôpital richement fondé. L'égliſe des Jéſuites eſt toute bâtie de marbre d'Europe, & elle a des ornements d'un prix ineſtimable. Il y a des Religieux de preſque tous les Ordres qui ont tous de grandes & belles maiſons. Les édifices publics ſe font remarquer par leur vaſte étendue, & la magnificence de leur conſtruction; entre autres le palais du Viceroi, qui eſt d'une rare beauté.

Les habitants ſont extrêmement vains & fiers, aimant le faſte dans les parures, & dépenſant beaucoup pour tout ce qui eſt de repréſentation. Il leur eſt défendu de porter des galons d'or & d'argent ſur leurs habits; ils y ſuppléent par une quantité prodigieuſe de colifichets, chaînes, médailles, chapelets, colliers, boucles d'oreille, croix d'or & d'argent, dont ils ſont tous couverts. Dans l'intérieur de leurs maiſons ils brillent par la richeſſe & la ſomptuoſité des meubles. La ſituation de leur ville ne leur permettant pas l'uſage des carroſſes & des chaiſes, ils ſe font porter par leurs Negres dans des hamacs de coton, où ils ſont mollement couchés ſur des carreaux de velours, ayant tout autour d'eux des rideaux de damas, qu'ils ouvrent & qu'ils ferment à leur gré. On voit dans toutes les rues un contraſte habituel de pompe qui éblouit, & de miſere qui révolte. Si l'on eſt frappé du luxe des maîtres, on l'eſt encore davantage du ſort cruel d'une multitude d'eſclaves que l'on excede de fatigues, que l'on aſſomme de coups, que l'on trouve toujours nuds & baignés de ſueur, & dont la vie n'eſt jamais à l'épreuve du caprice & de la mauvaiſe humeur de leurs tyrans.

Tous les vivres ſont ici extrêmement chers, & principalement le poiſſon. Le voiſinage de la mer n'en empêche point la rareté, à cauſe d'une quantité de baleines qui infeſtent cette baie, & qui en écartent tout autre poiſſon. Ces baleines ſont beaucoup plus petites que celles du Groenland. On en prend un très-grand nombre, on les coupe par morceaux, & on en vend la chair au marché à raiſon d'un vingtain la livre. Cette chair reſſemble fort à celle du bœuf, mais le goût n'en eſt pas ſi bon. La culture des terres eſt ici fort négligée, le menu peuple ne s'occupant preſque que du trafic du tabac. Le peu de terrein qui eſt cultivé eſt habituellement en proie à des eſſaims de fourmis, qui dévorent tout, & dont ces gens-là ont la ſtupidité de ne pas ſavoir ſe garantir. Les liqueurs & les vins qu'on y apporte d'Europe ſont preſque toujours gâtés avant d'arriver; de ſorte que le peu qui échappe à la corruption eſt d'un prix exhorbitant.

Après avoir ſéjourné quatre mois à Bahia ſans aucun ſecours de la part des habitants, qui ſembloient s'accorder avec leur Viceroi pour nous faire mourir de faim, nous nous embarquâmes ſur le vaiſſeau le ſaint Tubes, & nous mîmes à la voile pour Lisbonne le onze Septembre, en compagnie d'un vaiſſeau de guerre portugais, & de deux bâtiments venus des Indes orientales. Comme le ſaint Tubes n'étoit pas auſſi bon voilier que les autres, nous les perdîmes de vue le ſecond jour. Nous eſſuyâmes de fort gros temps dans la traverſée; & quoique notre bâtiment fût vieux & très-mal en ordre, il ne nous arriva aucun mauvais accident. Le 23 Novembre nous

nous trouvâmes en latitude 39° 17′ au nord, & en longitude 6° oueſt. Ce jour-là même nous découvrîmes la roche de Lisbonne à ſeize lieues de diſtance. Sur les ſix heures du ſoir il s'éleva un vent orageux qui mit en pieces notre voile d'avant, & qui nous pouſſoit à terre avec grande violence. On crut le vaiſſeau perdu; & tout l'équipage en déſordre abandonna la manœuvre pour ſe jeter à genoux, criant, pleurant, invoquant tous les Saints du Paradis. Il n'y en avoit pas un ſeul qui ſongeât même à courir aux pompes, tandis que l'eau entroit de toutes parts dans le bâtiment.

Cette façon d'agir dans une extrêmité pareille eſt inconnue aux Matelots anglois. Quand le danger preſſe, tout le monde met la main à l'œuvre pour ſauver le vaiſſeau; & s'il arrive qu'on ſe mette à genoux pour prier, ce n'eſt que quand le danger eſt paſſé. Témoins de cette folle inaction de l'équipage, nous nous mîmes à conjurer ces inſenſés de laiſſer là leur dévotion, de courir aux pompes; leur diſant que notre ſalut conſiſtoit à tenir le vaiſſeau au deſſus de l'eau; & que ſi on ne ſe dépêchoit, il alloit couler à fond. Le Capitaine, qui nous entendit, fit ceſſer les prieres; Matelots, Officiers, paſſagers, tout le monde ſe mit aux pompes, & en peu de temps notre vaiſſeau fut rétabli. Le vent changea; & ce fut un grand bonheur, car en moins d'une heure de temps nous étions jetés ſur la côte ſans pouvoir nous en défendre. Notre heureuſe délivrance fut attribuée à l'interceſſion de notre Dame de la bonne mort, & on réſolut qu'auſſi-tôt après notre arrivée à Lisbonne on porteroit en proceſſion à ſon égliſe notre

voile

voile d'avant, accompagnée d'une offrande considérable qui fut levée à l'heure même sur tout l'équipage.

Le 28 Novembre nous entrâmes dans le port de Lisbonne. Le jour suivant tous ceux qui étoient sur le vaisseau allerent processionnellement & pieds nuds à l'église de notre Dame de la bonne mort, quoiqu'il fît très-grand froid, & qu'il y eût un bon mille de chemin à faire. Pour nous, qui en qualité d'Hérétiques, n'étions pas dignes de participer à une si bonne œuvre, nous nous rendîmes tout de suite au comptoir des Anglois. Bulkelei, qui étoit connu des Messieurs du bureau, dit en les abordant, que nous étions trois de ces malheureux Anglois qui avoient fait naufrage sur le vaisseau le Wager; que nous étions arrivés sur un bâtiment du Bresil; & que nous cherchions une occasion de retourner en Angleterre. Ces Messieurs répondirent que notre Lieutenant nous avoit dévancés, qu'il étoit parti par le paquebot, & qu'il avoit parlé de nous d'une maniere qui ne nous étoit point avantageuse. Bulkelei protesta de fausseté contre toutes les accusations dont cet Officier auroit pu nous noircir; ajoutant que s'il y avoit des reproches à faire à quelqu'un, Mr. Beans en méritoit plus que tout autre. En même temps il présenta son journal, où toutes choses étoient exposées avec exactitude & dans un grand détail. Ces Messieurs le lurent avec attention, & il ne leur en fallut pas davantage pour nous rendre léur estime. Nous ne pouvons que nous louer du traitement qu'ils nous ont fait tout le temps que nous avons été à Lisbonne.

Le 20 Décembre nous partîmes pour l'Angleterre ſur le vaiſſeau de Roi le Stirling-Caſtle, & nous arrivâmes à Spithead le 1 Janvier 1743. Le Capitaine ne voulut pas nous permettre d'aller à terre avant d'avoir eu pour cela l'agrément de Noſſeigneurs de l'Amirauté. Au bout de quinze jours vint ordre de leur part de nous mettre en liberté. Nous en profitâmes pour nous rendre tout de ſuite dans le ſein de nos familles, où l'on nous reçut avec les tranſports de joie qu'excite la préſence ineſpérée de gens que l'on aime & que l'on croyoit perdus. De là nous nous réunîmes à Londres, pour rendre compte de notre conduite aux Seigneurs de l'Amirauté. Nous les trouvâmes prévenus contre nous par les rapports infideles de Mr. Beans. Nous leur préſentâmes notre journal, qu'ils eurent la bonté d'examiner; & la déciſion fut qu'aucun de nous ne toucheroit ſes appointements, & ne ſeroit employé déſormais au ſervice de Sa Majeſté. Cet arrêt rigoureux après tant de maux ſoufferts fut l'effet de l'opinion où l'on eſt dans tout Gouvernement que les fautes contre la ſubordination ne doivent jamais être pardonnées, & que quelque abus que l'on faſſe de l'autorité, il n'eſt point de raiſon qui autoriſe à en ſecouer le joug.

On doit ſe ſouvenir qu'il eſt dit dans la relation précédente qu'on fut contraint par la violence des vents d'abandonner ſur un rivage inconnu ſept ou huit de ceux qui avoient eu l'intrépidité de ſe mettre à la nage pour aller chercher de l'eau & des vivres, dont on avoit le beſoin le plus preſſant. Un de ces malheureux abandonnés a donné le détail ſuivant de leurs triſtes aventures.

SECONDE PARTIE.

JAMAIS consternation ne fut égale à la nôtre, lorsqu'après avoir espéré en vain que notre bâtiment s'approcheroit pour nous prendre, nous le vîmes tout-à-coup mettre à la voile, & peu de temps après disparoître. Nous venions de recevoir un tonneau rempli de petits ustensiles, d'armes à feu & de munitions, avec une lettre où l'on nous disoit que le bâtiment ne pouvoit rester plus long-temps près du rivage sans courir les plus grands risques, & que leur propre sûreté obligeoit nos gens d'alarguer en mer. Nous crûmes d'abord que ce n'étoit qu'en attendant un temps plus favorable. Nous fûmes quelques jours à supposer tous les accidents capables de leur servir d'excuse, & de nous faire illusion. Mais enfin le temps s'étant remis au beau, sans que nous vissions rien paroître sur cette grande étendue de mer vers laquelle nous portions incessamment d'avides regards, nous comprîmes que toute espérance étoit perdue. Accablés d'un abandon si barbare, le premier mouvement de notre chagrin nous porta à éclater en reproches amers contre nos compagnons cruels, qui dans la vue de s'épargner l'incommodité du nombre, nous laissoient exposés au plus affreux de tous les sorts. Du moins nous n'imaginions aucun autre motif qui eût pu les engager à nous faire une trahison pareille, après que nous avions eu le courage de nous sacrifier pour leur conservation. Nous nous trouvions

ſeuls dans un pays déſert & ſauvage, ſur une côte où les vaiſſeaux n'abordent jamais. Le lieu le plus voiſin d'où il pût nous venir du ſecours étoit Buenos-aïrès, ville ennemie & éloignée de plus de cent lieues. Nos corps épuiſés de fatigues & de ſouffrances, nous rendoient impoſſibles les efforts néceſſaires pour nous tirer d'une ſituation ſi déſeſpérée.

Après bien des réflexions ſur notre malheureux état, nous prîmes le parti de nous cantonner ſur le rivage en attendant que nous euſſions rétabli nos forces par la nourriture & le repos. Nous étions huit en tout, Gni Broadwater, Samuel Cooper, Benjamin Smith, John Duck, Joſ. Clinch, John Andrews, John Aller, & moi. Nous choisîmes pour notre retraite un terrein creux qui étoit fort près de la mer, où nous demeurâmes environ un mois n'ayant pour tout couvert que le Ciel. Une ſource que nous découvrîmes au voiſinage nous fournit l'eau néceſſaire; les veaux marins qui abondent ſur cette plage furent notre unique aliment; quelques taillis peu éloignés faciliterent nos proviſions de bois. Nous vécûmes dans une aiſance qui en ſoulageant les maux du paſſé, ne diminuoit point nos inquiétudes pour l'avenir. L'unique objet de nos deſirs étoit de pouvoir nous rendre à Buenos-aïrès; & quoique nous n'euſſions à eſpérer de la part des Eſpagnols que le ſort ordinaire de leurs priſonniers, nous nous eſtimions heureux de pouvoir acheter à ce prix notre délivrance.

Au bout d'un mois nous nous ſentîmes aſſez refaits & aſſez forts pour entreprendre le voyage. Nous commençâmes par

nous assurer une bonne provision de veau marin desséché. De la peau de ces animaux nous nous fîmes chacun un havresac pour porter nos vivres. Leurs vessies nous servirent de bouteilles pour y mettre notre eau. Nous prîmes nos fusils & nos munitions, & nous partîmes. Comme il n'y avoit aucune route tracée, dans la crainte de nous égarer, nous nous déterminâmes à suivre toujours les bords de la mer, nous persuadant que de la sorte nous ne pouvions manquer d'aboutir enfin à l'embouchure de la riviere de la Plata.

C'étoit environ la mi-Février, c'est-à-dire le temps de l'année le plus chaud dans ces climats. La sécheresse étoit extrême & le soleil brûlant. Nous fîmes vingt lieues les deux premiers jours sans rencontrer une goutte d'eau. A mesure que nous avancions, notre provision d'eau se consommoit ; & nous la trouvâmes enfin si diminuée, que, toute réflexion faite, nous prîmes le parti de revenir sur nos pas, & d'attendre dans notre premiere retraite que les pluies survenues pussent nous faire espérer de trouver de l'eau en chemin.

Revenus à notre premier gîte après sept ou huit jours de marche pénible & inutile, nous songeâmes à nous y établir un peu plus commodément, à cause du long séjour que nous prévîmes que nous serions obligés d'y faire. Nous travaillâmes à nous arranger une cabane qui pût nous mettre à l'abri des injures de l'air. Nous l'appuyâmes contre un rocher près de la mer, & nous en fîmes un logement assez passable pour gens qui depuis long-temps n'avoient pas été à couvert. Nous fûmes ainsi l'espace de trois mois à nous nourrir de

veau marin & d'un autre animal qu'on nomme armadille. La ſeule diverſité de nos mets conſiſtoit en algue marine, que nous mangions en guiſe de pain.

Les veaux marins de ces cantons different en grandeur & en figure de ceux que j'ai vus ailleurs. Les mâles ſont de la groſſeur ordinaire d'un bon veau; ils ont le cou fort velu, & leur tête a beaucoup de reſſemblance avec celle du lion. Les femelles reſſemblent auſſi à des lionnes quand on les voit en face, & elles ont le poil ras par tout le corps. Les uns & les autres ſont marqués de différentes couleurs. Ils ont quatre pieds, dont les extrêmités ſe terminent en nageoires. Leur corps va en diminuant depuis les épaules juſqu'à la queue, comme c'eſt l'ordinaire des poiſſons. Le grand plaiſir de ces amphibies eſt de venir ſe coucher & s'endormir ſur le rivage. Notre maniere de les prendre étoit bien ſimple. Nous nous mettions entre eux & la mer pour leur couper la retraite, & nous les aſſommions enſuite à coups de pierre. Nous en avons tué qui avoient juſqu'à quatorze pieds de long; mais communément ils n'en ont pas plus de huit. La chair des jeunes veaux eſt auſſi blanche que celle de l'agneau, & le goût en eſt fort bon. L'armadille eſt un animal gros comme un cochon de lait. Il a le corps renfermé dans une écaille épaiſſe qui lui couvre le dos, les côtés & le ventre. Il n'y a d'ouverture à cette cuiraſſe que pour la tête & les quatre jambes, qu'il alonge en dehors lorſqu'il veut marcher, & qu'il retire bien vîte au dedans dès qu'il ſent le moindre danger. Demeurant alors immobile comme la tortue, on a beau le rouler &

le frapper, il ne donne aucun ſigne de mouvement. Sa tête eſt petite, & il a le nez comme celui d'un hériſſon. Ses pieds ſont armés de griffes aſſez fortes pour creuſer la terre, où il ſe tapit à la maniere des lapins. Sa chair eſt un excellent manger, & approche fort pour le goût de celle de la tortue.

Il ne nous arriva rien de particulier durant ces trois mois. Nous paſſions notre temps ſans incommodité, & auſſi gaiement qu'il étoit poſſible de le faire dans une ſituation comme la nôtre. Nous eûmes beau chercher quelques traces d'habitants; nous n'en pûmes découvrir aucune à pluſieurs milles à la ronde. Il n'y avoit pas moyen de fixer notre demeure dans un lieu ſi ſéparé du commerce des hommes. Nous n'oſions nous riſquer à pénétrer dans l'intérieur du pays, où le moindre de nos dangers eût été de ne pouvoir retrouver le chemin de notre cabane. Nous nous enhardîmes donc à tenter une ſeconde fois le voyage de Buenos-aïrès. Nous fîmes bonne proviſion de veau marin, d'armadille & d'eau douce; & nous nous mîmes en route vers la fin de Mai. Le troiſieme jour qui ſuivit notre départ, nous fûmes aſſaillis d'un orage violent accompagné de grands coups de tonnerre, qui dura toute la nuit. Il nous fallut eſſuyer en raſe campagne la pluie qui tomboit ſur nous par torrents. Nous n'avions pour tout vêtement qu'une méchante jaquette de peau de veau marin; de ſorte que trempés juſqu'aux os, nous étions tranſis & demi-morts de froid. Nos proviſions étoient déjà bien avancées, & nous n'avions encore rien rencontré qui pût nous donner eſpérance de les renouveller au beſoin. Dans cet embarras, nous délibérâmes ſi

nous irions plus avant. Il s'en fallut peu que cette délibération ne troublât l'intelligence parfaite qui avoit régné juſques-là parmi nous. Nos ſentiments furent diviſés. Les uns vouloient à toute force aller en avant, quoi qu'il en pût arriver. Les autres oppoſoient que le grand éloignement où nous étions encore de l'embouchure du fleuve, joint au défaut de vivres, nous ôtoit toute eſpérance de réuſſir. La conteſtation devint ſi vive que nous fûmes ſur le point de nous ſéparer. A la fin, l'intérêt que nous avions tous à demeurer unis l'emporta. Les plus téméraires ſe rendirent à l'opinion des plus prudents ; & nous revînmes à notre ancien quartier.

Dès que nous y eûmes pris un peu de repos, nous nous accordâmes à faire entre nous un réglement capable d'obvier à toute ſorte de diſputes. Notre principal objet devoit être d'aſſurer notre ſubſiſtance. Nous nous partageâmes pour aller tour-à-tour à la recherche des vivres. Il fut décidé que quatre y iroient un jour, & les quatre autres le lendemain ; & nous nous promîmes avec ſerment de ne nous jamais quitter, à moins que nous n'y fuſſions contraints par une force majeure.

Nous avions tué une ſi grande quantité de veaux marins qu'ils commençoient à devenir plus rares ; & nous nous en étions nourris ſi long-temps que nous commencions nous mêmes à nous en dégoûter. Le deſir de varier nos mets nous engagea à chaſſer de côté & d'autre dans la campagne. Nous rencontrâmes diverſes troupes de chiens ſauvages ; mais il ne

nous

nous fut jamais poſſible de les approcher d'aſſez près pour en tuer aucun. Nous attrapâmes ſeulement quelques uns de leurs petits que nous mangeâmes avec délices. Nous vîmes auſſi quelques cerfs ; mais ils avoient le pied trop léger pour que nous puſſions les atteindre. Un jour en rodant çà & là nous apperçûmes une ventrée de jeunes chiens, qui dès qu'ils nous virent allerent ſe cacher dans des trous comme font les lapins. Nous les pourſuivîmes, & à force de fouiller dans le ſable, nous les trouvâmes. Cette découverte nous détermina à nous réunir tous pour aller fureter dans tous les terriers que nous avions remarqués aux environs. Nous vînmes à bout de faire capture de treize jeunes chiens, que nous emportâmes dans notre cabane, à deſſein de les apprivoiſer s'il étoit poſſible. Nous les nourriſſions avec du bouillon de veau marin, y mêlant quelquefois de la viande hachée de cet animal. Avec le temps ils devinrent auſſi dociles que des épagneuls anglois, & nous rendirent de très-grands ſervices. Chacun de nous avoit ſa petite meute. Ces chiens chaſſoient à merveille ; ils nous tuoient ſouvent des armadilles ; & même une fois ils nous forcerent un cerf.

Dans une de nos chaſſes nous fîmes rencontre d'un troupeau de cochons ſauvages. Nos chiens ſe mirent à leurs trouſſes, & ſaiſirent deux jeunes pourceaux. Nous courûmes à eux afin de les avoir en vie : heureuſement ils étoient mâle & femelle, ce qui nous détermina à les garder pour les élever & avoir de leur race. Nous tuâmes auſſi un des vieux cochons, ce qui nous procura pluſieurs excellents repas. Nos petits cochons réuſſi-

rent fort bien, & furent apprivoiſés en peu de temps. Ils nous accompagnoient à la chaſſe avec nos chiens; & la nuit chiens & cochons, tout ſe retiroit ſous le même toît dans notre cabane.

Toutes ces commodités rendoient notre ſituation actuelle aſſez ſupportable. Les approches de l'hiver, dont la rigueur commençoit à ſe faire ſentir, nous firent ſonger à rendre notre cabane plus propre qu'elle n'étoit à nous mettre à l'abri des mauvais temps. Nous l'avions conſtruite d'abord de légers branchages, qui n'étoient rien moins qu'impénétrables au grand froid. Nous cherchâmes les bois les plus forts pour nous remparer d'une maniere plus avantageuſe; & ſix de nos gens furent choiſis pour aſſembler & mettre en œuvre ces matériaux, tandis que les deux autres alloient à la quête des vivres. Nous aurions eu beſoin auſſi de nous précautionner par d'abondantes proviſions, contre la difficulté de trouver des ſubſiſtances durant la mauvaiſe ſaiſon; mais faute de ſel il nous étoit impoſſible de conſerver nos viandes. Si du moins nous avions eu aſſez de ſoleil pour les deſſécher; mais les pluies étoient devenues ſi fréquentes que nous ne voyions briller cet aſtre que rarement & par intervalles fort courts.

Lorſque notre cabane fut en état, nous en célébrâmes l'achevement par un bon ſouper qui nous mena fort tard. Nous nous couchâmes qu'il étoit minuit. Deux heures après il s'éleva un orage ſi furieux, qu'une partie du rocher contre lequel notre cabane étoit appuyée ſe détacha & fondit ſur nous. Réveillés en ſurſaut par l'effroyable fracas de ſa chûte, nous

crûmes que nous allions tous être écrasés. Heureusement aucun de nous ne se trouva blessé, & notre cabane seule en fut abymée. Nous nous tirâmes comme nous pûmes de ses ruines pour passer le reste de la nuit dans les horreurs, appréhendant sans cesse un second accident plus funeste que le premier. Lorsque le jour parut, nous vîmes que le mal étoit moindre que notre imagination ne nous l'avoit représenté dans l'effroi des ténebres. Nous profitâmes du retour du beau temps pour aller chercher le bois nécessaire à la réparation de notre cabane.

Nous n'avions à nous tous qu'une seule hache. Tandis qu'un s'en servoit pour couper, les autres assembloient les pieces & faisoient les charges. Comme nous étions occupés à ce travail, nous apperçûmes Jos. Clinch qui sortoit du bois hors d'haleine criant de toutes ses forces : „ Seigneur, ayez pitié „ de nous, il y a ici un tigre monstrueux. „ Cette parole nous causa une grande frayeur. Nous n'avions point apporté nos armes, n'ayant aucun lieu de nous attendre à une si fâcheuse rencontre. Nous nous mîmes donc tous à fuir de concert. Lorsque nous fûmes à une certaine distance, nous nous retournâmes, & nous vîmes le tigre qui venoit droit à nous. Nous nous avisâmes de frapper des mains & de faire grand bruit pour l'épouvanter. Ce stratagême nous réussit : le tigre s'arrêta nous regardant fixément & d'un air étonné. Nous ne savions s'il falloit fuir ou rester : la crainte prévalut, & nous nous en vînmes à toutes jambes à notre cabane. Alors nous étant armés de nos fusils, nous allâmes à la rencontre du ti-

gre ; mais il avoit pris la fuite, & toutes nos diligences ne purent nous le faire découvrir. Nous nous contentâmes donc de charger notre bois, & de venir réparer notre cabane.

Environ trois ſemaines après étant à la chaſſe nous apperçûmes un lion couché auprès d'un terrier de chats ſauvages, où il nous parut guetter ſa proie. Nous nous ſerrâmes de fort près les uns les autres ayant nos fuſils en état de faire feu. Quand nous fûmes à portée, Clinch tira & manqua ſon coup. Le lion en fut ſi peu épouvanté qu'il ne changea pas même de ſituation. Mais un ſecond coup de fuſil qui ſuivit de près le premier adreſſa ſi juſte, que la balle bleſſa le lion à l'épaule & le fit tomber à la renverſe. Nous courûmes auſſi-tôt pour l'achever ; & nous l'aſſommâmes avec les os d'un cheval mort que nous trouvâmes auprès. Nous l'emportâmes dans notre cabane. Nous voulûmes apprêter ſon cœur & une partie de ſes côtes ; mais cette viande nous parut fade & inſipide.

Depuis quelque temps il ne ſe paſſoit point de jour que nous ne fiſſions rencontre de quelqu'un de ces dangereux animaux. Jour & nuit nous étions en danger d'en être dévorés. Les fréquentes alarmes qu'ils nous donnoient nous rendirent ce ſéjour ſi inſupportable, que nous reprîmes notre premier deſſein de gagner Buenos-aïrès à quelque prix que ce fût. Nous commençâmes par nous faire des ſouliers & des capotes de peau de veau marin ; enſuite nous ſongeâmes à faire des proviſions qui puſſent nous ſuffire pour le voyage, quand même il devroit durer un mois. Pour cela nous nous ſépa-

râmes en deux bandes ; quatre furent chargés de faire une grande chaſſe dans la circonférence de notre habitation, quatre autres d'aller ſur le rivage attaquer les veaux marins. Je fus du nombre des derniers avec Cooper, Andrews & Duck. Nous ne portâmes point nos armes, parce que, comme je l'ai déjà dit, les veaux marins ne nous dépenſoient point de poudre, & nous ne faiſions que les aſſommer à coups de pierre. Il nous fallut toute la journée pour en tuer trois.

Comme nous revenions ſur la brune, étant à une portée de fuſil de notre cabane, nous vîmes nos chiens fort occupés autour de je ne ſais quoi. J'avançai ſans y faire beaucoup d'attention, imaginant que ces chiens étoient après quelque charogne. Arrivé dans notre cabane, quel fut mon ſaiſiſſement de voir qu'on avoit tout pillé & emporté ! Je revins en grande hâte à mes camarades, qui s'étoient arrêtés auprès de nos chiens. Quand ils me virent courir : „ qu'y a-t-il donc ? „ me crierent-ils. Je leur répondis que notre cabane étoit renverſée, & qu'on avoit tout enlevé. „ Hélas ! me dirent-ils, voi- „ ci quelque choſe de bien plus cruel, deux de nos camara- „ des égorgés, le pauvre Broadwater & le pauvre Smith. „ Ce ſpectacle me parut affreux : l'un d'eux avoit la gorge coupée, & l'autre un coup de poignard dans le ſein. Ils étoient encore tout chauds, ce qui nous fit juger que leurs meurtriers n'étoient pas loin. Craignant pour nous-mêmes un pareil ſort, nous fîmes un tour vers notre cabane pour examiner les choſes de plus près ; nous ne trouvâmes ni poudre, ni balles, ni mouſquets ; tout juſqu'à nos moindres uſtenſiles avoit

été emporté ; & il ne nous reſtoit pas même de quoi faire du feu. Il eſt aiſé de comprendre notre douleur & notre embarras. C'étoit pour nous un égal péril de reſter dans un lieu ſi fatal, ou de nous hazarder d'aller plus loin. Nous voulûmes d'abord aller paſſer la nuit ailleurs ; mais la difficulté de trouver du couvert nous obligea de reſter dans notre infortunée cabane, au riſque de tout ce qui en pourroit arriver.

Nous paſſâmes cette cruelle nuit dans la terreur & les alarmes. Dès qu'il fut jour notre premier ſoin fut de chercher nos deux autres camarades Joſ. Clinch & John Aller ; mais nous n'avons jamais pu ſavoir ce qu'ils étoient devenus. Nous doutâmes quelque temps ſi cet horrible déſaſtre n'auroit point été l'effet d'une querelle ſurvenue entre eux ; mais en conſidérant les bleſſures des morts, dont l'un avoit le cou coupé, & l'autre un coup de poignard, il nous fut aiſé de nous convaincre que ce meurtre avoit été commis par des étrangers, puiſqu'aucun de nous n'avoit ni poignard ni ſabre, & que nous n'avions pas même de couteau. Nous conjecturâmes que des Indiens étoient venus à notre habitation, qu'ils avoient maſſacré ceux qui avoient voulu faire réſiſtance, & emmené les autres priſonniers. Nous fûmes ſurpris ſeulement de ne trouver aucun Indien tué ni bleſſé ; car il n'étoit pas à préſumer que nos gens ayant des armes, n'euſſent pas vendu chérement leur vie. Nous creuſâmes avec nos mains une foſſe de deux pieds de profondeur, & nous y enterrâmes ces pauvres corps, après les avoir tendrement arroſés de nos larmes.

Il ne nous étoit rien arrivé de ſi affreux depuis que nous

habitions ce malheureux pays. Il me ſeroit impoſſible d'exprimer toute l'horreur dont nous fûmes ſaiſis, ayant perdu quatre de nos camarades ſans ſavoir comment, nous voyant nous-mêmes ſans armes, ſans uſtenſiles, ſans feu; en danger de tomber chaque jour entre les mains des meurtriers, ou de mourir bientôt de faim & de miſere. Un changement ſi déplorable dans notre ſituation fut pour nous un nouveau motif de quitter au plutôt cette funeſte contrée. A l'inſtant nous nous mîmes à déchirer par morceaux la chair toute crue de nos veaux marins, nous en remplîmes nos havreſacs, & avec nos veſſies pleines d'eau nous partîmes, menant avec nous nos deux cochons & tous nos chiens.

Notre deſſein étoit de côtoyer toujours la mer, pour ne pas manquer l'embouchure de la riviere de la Plata; & une fois que nous y ſerions parvenus, nous nous propoſions de ſuivre les bords du fleuve, juſqu'à ce que nous euſſions rencontré quelque habitation. Ce plan très-beau en apparence trouva dans l'exécution des difficultés inſurmontables. Tout le long de cette côte regnent des dunes de ſable fort élevées qui rendent le chemin très-pénible. Nous marchâmes dix jours avant de trouver la fin de ces ſables incommodes. Nous fîmes pourtant diverſes rencontres qui ne nous furent pas indifférentes. Outre les coquillages dont ces bords ſont aſſez bien fournis, & l'eau douce qui étoit reſtée en divers endroits après les pluies, nous trouvions ſouvent du poiſſon mort ſur la côte; de maniere que les viandes crues ne nous manquerent pas, & que nous en eûmes de quoi régaler nos cochons & nos chiens.

Après dix jours de marche, nous aboutîmes enfin à l'embouchure d'une riviere que nous crûmes être celle qui faiſoit l'objet de toutes nos eſpérances. Mais quand nous voulûmes remonter le long de ces bords, nous rencontrâmes une multitude de ruiſſeaux bourbeux qui nous barroient le paſſage. Nous en traverſâmes quelques uns à la nage; ils étoient tous bordés de haies épaiſſes qu'il nous falloit franchir, & qui étoient un repaire de couſins qui fondoient ſur nous par milliers, & dont nous faillîmes à être dévorés. Nous fîmes des efforts incroyables pour paſſer outre. Nous fatigâmes extrêmement une journée entiere ſans avancer; nous étions ſur un terrein marécageux où nous enfoncions quelquefois juſqu'aux épaules; & nous eûmes toutes les peines du monde de nous en tirer. Les obſtacles ſe multiplierent à un point, que quoiqu'il nous fût infiniment douloureux de reculer, lorſque nous nous croyions au terme de toutes nos peines, notre plus court parti fut de rebrouſſer chemin, & de nous rendre à notre ancien quartier.

Tant de tentatives infructueuſes nous firent renoncer pour toujours au projet d'aller à Buenos-aïres par terre. Revenus à notre cabane nous n'oſions plus nous écarter comme auparavant, n'ayant point d'armes pour nous défendre. Nos deux cochons nous nourrirent durant quinze jours. Nous fûmes obligés enſuite de tuer quelques uns de nos fideles chiens. Nous trouvâmes aux environs de notre cabane un cheval mort, dont nous mangions de temps en temps quelque morceau pour varier nos mets. Nous fûmes ainſi trois mois à ne vivre que

de

de viande crue : notre ſanté en fut beaucoup altérée ; mais cela valoit encore mieux que de mourir de faim.

De temps en temps nous nous hazardions à nous écarter un peu pour chercher des vivres moins mauvais ; & nous étions quelquefois aſſez heureux pour rapporter quelques armadilles, qui étoient pour nous un grand régal. Un jour que nous parcourions le pays, nous apperçûmes le tronc d'un gros arbre renverſé. Il nous vint en penſée qu'avec quelques peaux de veau marin & de cheval ſauvage, il ne nous ſeroit pas impoſſible d'en faire un canot qui pourroit nous conduire par mer juſqu'à Buenos-aïrès. Il nous falloit des outils, & nous n'en avions aucun. John Duck ſe reſſouvint que onze mois auparavant à notre premier voyage il avoit laiſſé ſon fuſil par les chemins attendu qu'il étoit en trop mauvais état pour en faire uſage. Nous jugeâmes que ſi nous pouvions retrouver ce fuſil, nous viendrions bien à bout d'en faire une eſpece de hache qui nous aideroit à conſtruire notre canot. Sur quoi nous partîmes ſans différer ; & nous eûmes le bonheur de trouver le fuſil à vingt lieues de là. A notre retour nous prîmes le canon de ce fuſil que nous applanîmes à force de frapper deſſus avec des pierres. Nous le coupâmes enſuite par moitié dans ſa longueur. Nous réuſsîmes à donner un tranchant à l'une des moitiés à force de la frotter contre un rocher. La culaſſe nous ſervit à faire un manche tant bien que mal ; & nous agençâmes le tout de maniere à pouvoir nous en ſervir.

La Providence ne nous laiſſa pas le temps de tirer parti d'un outil ſi méchant. Un ſoir que j'étois reſté ſeul au logis,

mes trois camarades étant allés à la quête des provisions, quand je vis le moment de leur retour approcher, je voulus aller à leur rencontre. A peine eus-je fait quelques pas que j'aperçus une douzaine de chevaux qui venoient à moi au grand galop. Je m'arrêtai, & à mesure qu'ils approchoient, je reconnus à la couleur & à l'habillement des cavaliers qui les montoient que c'étoient des Indiens. Il n'y avoit plus moyen de fuir, & je me crus mort. Je repris mes sens un instant pour me disposer à attendre ma destinée avec toute la fermeté dont j'étois capable. Je me présentai aux Indiens, & me jetant à genoux je leur demandai humblement la vie. Dans le même moment j'entendis une voix qui me cria : „ Ne craignez „ rien, Isaac, nous sommes tous ici. „ C'étoient mes trois camarades, que les Indiens menoient en croupe. Je laisse à imaginer la douce impression que cette parole fit sur mon cœur. Je vis bien que puisque les autres n'avoient point eu de mal, je n'avois pas beaucoup à craindre.

Les Indiens mirent pied à terre. Une partie alla visiter notre cabane, les autres restèrent auprès de nous le sabre haut en disposition de nous ôter la vie, à la moindre mine que nous aurions fait de leur résister. Lorsqu'ils eurent tout examiné, ils poussèrent trois cris épouvantables, nous firent monter en croupe, & nous emmenerent à quelques milles de là sur les bords de la mer, où ils joignirent une douzaine d'autres Indiens, avec quatre cents chevaux dont ils avoient fait capture à la chasse. Nous fûmes traités fort humainement par tous ces Patagons. Ils tuerent un cheval, allumerent du feu,

& en firent rôtir une partie dont ils nous régalerent. Ce mets parut délicieux à gens comme nous réduits depuis plus de trois mois à ne vivre que de viande crue. Ils nous firent auſſi préſent de quelques vieux morceaux d'étoffe pour nous couvrir ; car nous étions tout nus. J'appris alors de mes camarades le riſque que j'avois couru d'être laiſſé tout ſeul. Ils me dirent que lorſqu'ils avoient été rencontrés par les Indiens, ceux-ci vouloient les emmener tout de ſuite à leur rendez-vous ; & qu'ils avoient eu beaucoup de peine à leur faire comprendre par ſignes que j'étois reſté dans une cabane peu éloignée ; ce qui détermina les Indiens à venir m'enlever avec les trois autres. Je me félicitai beaucoup du bonheur qui m'avoit fait prendre priſonnier avec eux, ne pouvant rien m'arriver de pis que d'échapper à cet eſclavage.

Le lendemain nous décampâmes pour nous enfoncer dans l'intérieur des terres, chaſſant devant nous cette grande troupe de chevaux. Nous marchâmes dix-neuf jours tirant vers le ſud-oueſt avant d'arriver au ſecond rendez-vous, qui, à vue de pays, étoit éloigné du premier aux environs de quatre-vingt lieues. Nous nous arrêtâmes dans une vallée entre deux hautes montagnes, où il y avoit d'excellents pâturages pour les chevaux, & diverſes petites rivieres ; mais preſque point de bois, excepté quelques taillis clairs & peu étendus. Il y avoit dans cette vallée une douzaine de cabanes occupées par un autre parti d'Indiens, qui y avoient leurs femmes & leurs enfants. Ces bonnes gens parurent dans une admiration ſinguliere de voir des hommes blancs. Nous étions les premiers

qu'ils euſſent vus de leur vie ; encore après tant de diſgraces n'avions-nous pas le teint bien frais. Nous ſéjournâmes un mois dans ce hameau ; & nous y fûmes vendus & achetés je ne ſais combien de fois. Une paire d'éperons, un baſſin de cuivre, quelques plumes d'autruche, & autres bagatelles ſemblables, voilà à quel prix on nous mettoit. Quelquefois on nous jouoit, ou bien on nous tiroit au ſort, de maniere que nous changions de maître pluſieurs fois en un même jour.

Pendant ce temps-là différents partis d'Indiens vinrent nous joindre, de retour des courſes diverſes pour leſquelles ils avoient été détachés. Chaque parti amenoit les chevaux dont il avoit fait capture. Le chef ou Cacique les examinoit & les marquoit. Le nombre des chevaux pris monta à plus de quinze cents ; & la plupart n'étoient pas inférieurs aux chevaux d'Europe de la meilleure race. Tout étant arrangé pour le départ, nos Indiens employerent un jour entier à ſe régaler ; après quoi nous nous mîmes en chemin tous enſemble avec nos 1500 chevaux, pour nous rendre à la ville principale où leur Roi fait ſa réſidence. Nous employâmes quatre mois à faire ce voyage. Ces Indiens ont une maniere de voyager fort avantageuſe. Ils portent avec eux leurs cabanes, & tous les uſtenſiles du ménage. Ces cabanes ſont faciles à porter, ne conſiſtant qu'en quelques piquets, dont une partie ſe met debout, & le reſte en travers de l'un à l'autre, & le tout eſt couvert de peaux de cheval : de ſorte que ces cabanes ſont tout auſſi commodes que nos tentes pour le tranſport, & qu'elles mettent bien plus à l'abri de la pluie & du froid.

Nous marchions le jour & nous campions la nuit. La chair de cheval étoit notre unique nourriture. Les uns la mangeoient toute crue, les autres la faiſoient griller ou rôtir. L'eau ne nous manqua jamais, nos Indiens étant parfaitement au fait de tous les petits ruiſſeaux qui ſont ſur la route, & qu'un étranger auroit beaucoup de peine à trouver. Je jugeai par la longueur du chemin que la ville principale n'étoit pas à moins de quatre cents lieues de notre ancien quartier. Quand nous fûmes ſur le point d'y arriver, les maîtres à qui nous étions échus par le dernier achat ſe détournerent pour nous emmener tout de ſuite chez eux, dans une bourgade qui étoit à quatre-vingt lieues par delà. Cette réſolution de leur part nous cauſa un extrême chagrin, nous voyant condamnés à errer avec ces barbares dans un pays perdu, d'où il ne nous ſeroit plus poſſible d'avoir aucune communication avec l'Europe. Heureuſement pour nous les autres Indiens qui entrerent dans la ville, donnerent avis de la capture qu'on avoit faite de quatre hommes blancs. Le Roi, qui en fut inſtruit, dépêcha auſſi-tôt un parti de gens à cheval avec ordre de courir après nous à toute bride, & de nous revendiquer comme lui appartenants.

Nous fûmes donc conduits dans cette capitale qu'on nous avoit tant vantée. Nous trouvâmes qu'elle conſiſtoit en une trentaine de cabanes ſemblables à toutes les autres, c'eſt-à-dire petites, baſſes, & de forme irréguliere ; éloignées entre elles de trois pieds au plus, & n'ayant pour toute ſéparation qu'une petite paliſſade à hauteur d'appui, dont chacune

étoit environnée. Le moment vint de comparoître devant Sa Majesté patagone. Nous fûmes introduits dans sa cabane, qui ne valoit pas mieux que les autres. Nous trouvâmes ce Monarque assis négligemment sur la simple terre, ayant d'un côté un javelot, de l'autre un arc & des fleches. Toute sa parure consistoit en un tablier d'étoffe qu'il avoit pendu à la ceinture, & un bonnet de plumes d'autruche qui lui servoit de diadême. Cet extérieur convenoit très-bien à la puissance d'un Prince qui domine sur de si vastes Etats, & qui commande à si peu de sujets; car dans cette grande étendue de pays il faut faire cent lieues avant de rencontrer une habitation de dix ou douze Patagons, & les habitants de la capitale ne vont pas au delà de quatre-vingt. Cela ne nous empêcha pas de rendre nos hommages à leur Roi fort respectueusement. Il les reçut avec assez de dignité tenant à la bouche une longue pipe faite de roseau. Il nous entretint en mauvais espagnol. Les Indiens de ce canton parlent tous un peu cette langue, parce que quoiqu'ils soient grands ennemis des Espagnols, lorsqu'ils sont en paix avec eux, ils vont trafiquer à Buenos-aïrès. Nous savions nous-mêmes suffisamment d'espagnol pour nous faire entendre: il nous fut donc facile de répondre aux diverses questions que nous fit le Roi des Patagons.

Il nous demanda de quel pays nous étions, & par quel hasard nous étions venus dans ces contrées. Nous lui dîmes que nous étions Anglois; que nous avions fait naufrage dans la mer du Sud sur un vaisseau destiné à combattre les Espagnols nos ennemis; que nous avions été abandonnés au nombre de

huit dans un lieu déſert du continent ; qu'un ſoir revenant de la chaſſe nous avions trouvé deux de nos camarades égorgés, deux autres enlevés, notre cabane abattue & pillée ; & que nous ſoupçonnions que le mal avoit été fait par quelqu'un de ſes ſujets. Le Prince avant de nous répondre fit appeller trois ou quatre de ſes gens, avec leſquels il s'entretint fort ſérieuſement dans ſa langue naturelle ; après quoi il nous aſſura avec bonté qu'il feroit faire une exacte recherche parmi tous les partis d'Indiens qui avoient été en courſe de ce côté-là, afin de découvrir ceux qui nous avoient cauſé le dommage dont nous nous plaignions, & de les obliger à réparer le tort qu'ils nous avoient fait.

Il nous demanda enſuite ſi dans notre pays les hommes étoient de grande taille ; nous l'aſſurâmes fort qu'oui. Il nous témoigna qu'il apprenoit avec une extrême joie que nous étions ennemis des Eſpagnols. Il parla avec une grande vivacité de reſſentiment contre les entrepriſes de cette nation, diſant qu'elle leur avoit enlevé leur pays contre toute ſorte de droit. Pour rendre ſa réception plus honnête, il commanda que l'on tuât un cheval, & qu'on en apprêtât la chair pour nous régaler. Il eut même la complaiſance de nous loger la premiere nuit dans ſa propre cabane, en attendant qu'on nous en eût conſtruit une, ce qui fut exécuté le lendemain.

Nous demeurâmes huit mois dans cette prétendue ville. Nous y eſſuyâmes un hiver fort rude, ayant eu ſouvent juſqu'à ſix pieds de neige. Notre ſervice ſe bornoit à aller chercher l'eau & le bois, & à écorcher les chevaux que l'on tuoit.

Quoique nous fussions sur le pied d'esclaves, on nous traitoit avec beaucoup de douceur ; & jamais il ne fut permis à personne de nous faire insulte.

Le pays qu'habitent ces Indiens, & tout le continent des Patagons, abondent en pâturages & en chevaux. Le mouton y est assez commun, & il y a du gibier de toute espece; mais un goût de préférence pour la chair de cheval leur fait négliger tout le reste. Le cheval est presque l'unique viande dont ils usent dans leurs repas. Le climat est extrêmement sain ; & si la terre étoit cultivée, il y a toute apparence qu'elle produiroit d'aussi bons fruits que par-tout ailleurs. Il y a beaucoup de bois ; cependant peu ou presque point de bois de charpente ; tout se réduit à des taillis qui viennent naturellement sur les hauteurs & en divers endroits des vallées. Près de la mer on ne voit qu'une côte sablonneuse & un pays fort nu.

Les Patagons, au moins ceux que nous avons vus, sont grands & bien faits ; ils ont communément de cinq à six pieds de haut ; leur teint est de couleur olivâtre ; ils ont le nez & les yeux petits. Leur naturel est fort doux ; & ils vivent entre eux avec beaucoup d'union & de charité. Quoiqu'ils aient ce qu'ils nomment un Roi, ce Roi n'a pas plus de prérogatives qu'un chef ou Cacique ordinaire. Rien à l'extérieur qui le distingue, si ce n'est le tablier qu'il porte à la ceinture, & que les autres n'ont pas. Ses sujets sont avec lui comme avec leur égal ; & il vit avec eux sans faste & sans cérémonie. Il est vrai qu'on lui rend une obéissance prompte lorsqu'il commande,

mande, & qu'il eſt exempt de toute eſpece de travail. Nous n'avons jamais remarqué qu'il ait fait punir perſonne, ſans doute parce qu'il n'en avoit pas l'occaſion; ne s'étant élevé aucune diſpute de conſéquence durant tout le temps que nous avons demeuré parmi eux.

Dans leurs feſtins ils ſont un peu ſujets à prendre querelle enſemble. Pour en prévenir les ſuites, leurs femmes ont grand ſoin dans ces occaſions de cacher leurs coutelas & toutes leurs armes. Dans ces feſtins le Roi eſt confondu avec ſes ſujets; & quand l'ivreſſe eſt de la partie, ils en viennent aux mains avec lui comme avec un autre. Ils font leur boiſſon d'une eſpece de fruit qui croît ſur des ronces, & qui reſſemble aſſez à nos framboiſes pour la couleur & pour le goût. Ils en cueillent une certaine quantité; enſuite ils font un creux en terre de quatre pieds en quarré; ils garniſſent le fond & les côtés de peaux de cheval; ils jettent leur fruit dans ce creux, & verſent de l'eau par deſſus; ils remuent fortement cette matiere avec de gros bâtons, & la laiſſent fermenter deux fois vingt-quatre heures. La liqueur étant ainſi préparée, ils viennent la pipe à la bouche ſe ranger pêle-mêle hommes & femmes à l'entour de ce creux. Ils boivent tant que la liqueur dure en chantant à leur façon, c'eſt-à-dire, en criaillant & hurlant; car il eſt difficile de rien imaginer d'auſſi rude & d'auſſi déſagréable que leur chant. Si l'ivreſſe les gagne, pour l'ordinaire on ſe bat; mais il n'y a jamais de ſang répandu; & tout eſt oublié dès que l'ivreſſe eſt paſſée.

Ces Indiens n'ont proprement aucune demeure fixe. Lorſque

leurs chevaux ont consommé les pâturages d'un canton, ils transportent leurs cabanes & leurs effets dans un autre. Cette transmigration s'exécute fort lestement, & se fait plusieurs fois dans l'année. Leurs habitations sont dispersées dans une grande étendue de pays. Chaque bourgade est composée d'un très-petit nombre de cabanes; la ville où réside leur Roi est toujours la plus nombreuse, quoiqu'elle soit bien inférieure à nos plus médiocres villages. Ils ont quelque foible notion de la Divinité. Ils rendent une façon de culte à la lune & au soleil. Le jour de la nouvelle lune est chez eux un jour de solemnité. Ce jour-là ils s'assemblent en corps, & font une espece de procession autour de leurs cabanes. Celui qui marche à la tête porte un cerceau garni de sonnettes de cuivre & de plumes d'autruche. Il fait pirouetter de temps en temps ce cerceau; & à ce signal toute la troupe pousse de grands cris. Cette cérémonie dure environ une demi-heure.

On fait usage du même cerceau auprès des mourants, & voici ce qui se pratique en pareil cas. On fait tendre un morceau d'étoffe blanche vis-à-vis le malade; ensuite un de ses plus proches parents prend le cerceau & vient lui faire sa visite. Après quelques minutes de conversation, il sort, & fait plusieurs fois le tour de la cabane, en agitant le cerceau, & en prononçant diverses paroles sur différents tons. Lorsque le malade est mort, on l'ensevelit bien vîte dans une peau de cheval avec tous les effets qui lui appartenoient, arcs, fleches, &c. on le porte tout de suite à quelque distance de l'habitation; & on le jette dans une fosse toute ronde qu'on

à creuſée exprès, & que l'on comble auſſi-tôt. S'ils mettent peu d'appareil à leurs obſeques, ils ont un deuil des plus ſéveres & des plus gênants. Tous les parents, tous les amis du mort ſont obligés de le garder durant trois mois. Pendant tout ce temps-là ils doivent reſter ſeuls, & ne parler abſolument à qui que ce ſoit. On a ſoin de leur envoyer leur nourriture, afin qu'aucun beſoin ne les mette dans le cas d'interrompre leur retraite. Tous ces peuples ont la ſuperſtition de craindre les ſpectres & les revenants, & dès-lors ils ſont ſujets à en voir beaucoup. Pas un d'eux n'oſeroit ſortir de nuit ſans être accompagné. Souvent la peur leur fait faire des extravagances qui ſont fort incommodes pour leurs voiſins. Une nuit entre autres nous entendîmes tout-à-coup un grand tapage comme de pluſieurs tambours à la fois. Nous crûmes nous autres Anglois que c'étoit quelque ennemi qui venoit nous attaquer; point du tout, c'étoient deux ou trois de nos bons Indiens qui occupés de l'idée du revenant frappoient à grands coups ſur les peaux de cheval dont leur cabane étoit entourée, pour chaſſer loin d'eux cet eſprit importun qui les fatiguoit.

La polygamie eſt inconnue chez les Patagons : ils n'ont qu'une femme, & vivent avec elle en grande amitié. Lorſqu'une femme eſt en couche, l'entrée de ſa cabane eſt interdite à tout le monde; & perſonne n'oſeroit en approcher, juſqu'à ce que la femme ſorte elle-même portant ſon enfant dans ſes bras. Auſſi-tôt on enveloppe l'enfant avec une peau de mouton; on le couche ſur une eſpece de civiere dont le fond eſt garni de la même peau; on lui lie les bras & les jambes

avec des courroies contre le bois de la civiere, afin qu'il ne puiſſe pas tomber ; on ſuſpend cette machine par les quatre coins, & on lui donne un balancement qui facilite le ſommeil de l'enfant. Il faut que cette maniere d'emmaillotter ait des avantages ; car il eſt inoui qu'on trouve parmi eux un homme contrefait. Le ſeul défaut qu'on leur remarque, c'eſt d'avoir tous le derriere de la tête fort plat ; & il ne peut venir que de cet uſage de tenir les enfants couchés ſur le dos ſans autre oreiller que le bois de la civiere.

Les femmes à la ſuite de leurs couches ne prennent que deux ou trois heures de repos ; après quoi elles vont à l'ouvrage comme à l'ordinaire. Tous les matins elles menent leurs enfants à la riviere, & les y plongent tout nus, quelque temps qu'il faſſe. Cette pratique leur endurcit la peau, & les rend ſi inſenſibles au froid, que dans le plus fort de l'hiver ils courent tout nus ſur la neige & la glace. Tous ces Indiens, hommes & femmes, portent des colliers & des bracelets de grain garnis de grelots. Ils ont un ornement ſemblable au bas de la jambe, immédiatement au deſſus du coudepied. Les femmes outre cela entrelaſſent dans leurs cheveux, qu'elles ont fort longs, des colifichets de même eſpece, qui leur donnent aſſez bonne grace. Ils achetent ces bagatelles des Eſpagnols lorſqu'ils ſont en paix avec eux, & ils leur donnent en échange leurs pelleteries.

Les Patagons vont en courſe tous les printemps, & emploient tout l'été à chaſſer & à prendre des chevaux ſauvages. Lorſque cet heureux temps fut venu, nous fîmes les plus vives inſtan-

ces pour obtenir qu'il nous fût permis de ſuivre les chaſſeurs. On eut d'abord quelque peine à nous accorder notre demande, ſous prétexte que nous devions être envoyés plus loin dans l'intérieur des terres. Nous nous adreſſâmes au Roi, & nous lui dîmes que les Anglois ne manquoient pas d'amis à Buenos-aïrès ; & que ſi l'on vouloit nous y conduire, il y auroit gens qui ſe feroient un plaiſir de nous racheter à quelque prix qu'on voulût nous mettre. Ce diſcours ne lui déplut pas, & il nous répondit que nous ſerions contents. Il fut donc décidé que nous partirions avec un parti d'Indiens qui devoient aller vers la côte orientale à cent milles au ſud de Buenos-aïrès. Le ſeul John Duck, qui pour ſon malheur avoit le teint trop indien, n'eut pas la liberté de nous ſuivre ; ayant été vendu à un maître qui l'emmena bien avant dans le pays, où vraiſemblablement il finira ſes jours.

Notre voyage fut long. Les dix ou douze premiers jours nous ne vécûmes que des chevaux que nous avions menés de ſurplus pour notre ſubſiſtance, n'ayant rencontré aucun cheval ſauvage ſur notre route ; mais bientôt après ces animaux ſe montrerent à nous par troupes, & la chaſſe commença. L'adreſſe des Indiens pour attraper ces chevaux eſt tout-à-fait ſurprenante. Ils s'y prennent de deux manieres différentes, que nous avons vu employées l'une après l'autre avec beaucoup de ſuccès. Ils excellent tous à bien manier un cheval. Quand ils veulent donc ſe rendre maîtres des chevaux ſauvages, voici leur premier ſtratagême. Ils courent après eux portant une longue courroie dont ils tiennent un bout de

la main gauche ; ils ſont un nœud coulant à l'autre bout qu'ils tiennent de la main droite. Lorſque le cavalier eſt parvenu à une juſte portée de l'animal qu'il veut ſaiſir, il lui jette le nœud coulant par deſſus la tête, & il eſt rare qu'il manque ſon coup. Leur ſeconde maniere eſt celle-ci. Ils ont une longue courroie aux deux bouts de laquelle ils attachent fortement une balle de fer du poids de deux livres ; ils tiennent l'une des balles dans la main, & font tourner l'autre très-rapidement comme on feroit avec une fronde. Ils s'approchent ainſi de la bête qu'ils veulent prendre, & lui lancent leur courroie aux jambes. Le poids de la balle fait que la courroie s'entortille fortement. En même temps le cavalier part d'un autre côté tenant avec force l'autre bout de la courroie dans la main. La bête qui a les jambes embarraſſées culbute : auſſi-tôt un autre Indien apoſté tout exprès, vient fondre ſur le cheval abattu ; il lui paſſe le licou & il l'arrête. Ces chevaux ſauvages deviennent familiers en très-peu de temps. Les Indiens ſont auſſi fort adroits à tuer des oiſeaux au vol, en lançant contre eux des balles de fer à une prodigieuſe hauteur. On les forme à tous ces exercices dès leur plus bas âge : ceux qui s'y diſtinguent ſont les plus eſtimés ; & ceux qui n'y réuſſiſſent pas ſont mépriſés comme des mal-adroits.

Lorſque nous fûmes à cent milles de Buenos-aïrès, nous ſuppliâmes notre Cacique de faire partir un de ſes gens pour avertir le Gouverneur qu'ils avoient avec eux trois priſonniers anglois, & pour lui propoſer de les racheter. L'exprès fut dépêché, & à ſon retour il rapporta une veſte galonnée d'or

que le Gouverneur lui avoit donnée pour garant de la fidélité avec laquelle il avoit promis de traiter de notre rançon. Nous eûmes ordre de nous tenir prêts à partir pour le lendemain, & le Cacique nous signifia qu'il nous conduiroit lui-même. Notre joie fut grande. Enfin nous allions revoir des hommes de même espece que nous ; & nous sentions naître dans le fond de nos cœurs une vraie espérance de parvenir quelque jour dans le sein de notre chere patrie. Dès que nous fûmes arrivés à Buenos-aïrès, on nous mena chez le Gouverneur, qui satisfit sur le champ le Cacique indien en lui payant la rançon convenue, & en y ajoutant quelques bagatelles à l'usage de ces bonnes gens. Le Cacique nous dit un adieu rempli d'amitié ; & nous lui fîmes nos sinceres remerciments de la maniere douce, charitable, généreuse, dont il en avoit usé envers nous : car on ne pouvoit rien ajouter au bon traitement que nous en avions reçu ; & il s'en fallut bien que les Espagnols dont nous devînmes les prisonniers nous donnassent les mêmes sujets de nous louer d'eux.

Le Gouverneur après nous avoir fait rendre un compte exact de nos aventures, nous laissa libres sur notre parole. Nous apprîmes que nous étions redevables de notre délivrance à Mr. Grey, Président du bureau anglois de l'Assiento, qui avoit vivement sollicité pour qu'on nous tirât des mains des Indiens ; jusques-là qu'il s'offrit à nous racheter à ses dépens. Ce service est trop considérable pour que nous ne lui en fassions pas tout l'honneur qu'il mérite. Le Gouverneur nous manda diverses fois pour nous presser de nous faire Catholi-

ques, & d'entrer au ſervice du Roi d'Eſpagne. Il nous fit à ce ſujet les offres les plus ſéduiſantes ; mais notre réponſe fut toujours que nous étions Proteſtants & Anglois, & que nous eſpérions mourir de même. Quand il vit que nous étions inébranlables, il nous envoya priſonniers de guerre à bord du vaiſſeau l'Aſie, qui étoit alors à Monte Vedio, ville bâtie ſur le bord du fleuve, à trente lieues de là. Ce vaiſſeau étoit celui de l'Amiral Pizarro, qui après avoir fait tous ſes efforts pour doubler le cap Horne dans l'intention de nous prévenir avec ſon eſcadre dans la mer du Sud, avoit été repouſſé en arriere par la tempête, & contraint de venir ſe réfugier à Rio-de-la-Plata, où il étoit arrivé en très-mauvais état, ayant perdu plus de la moitié de ſon équipage.

La ville de Buenos-aïrès, que nous fûmes obligés de quitter, eſt aſſez grande, & elle eſt remplie de Marchands. Il eſt difficile de comprendre comment ils peuvent s'y ſoutenir ; le commerce de cette ville étant borné aux colonies portugaiſes qui ſont dans le voiſinage ; encore ce commerce eſt-il réputé de contrebande, & on ne peut le faire que de nuit. C'eſt ici que coule la fameuſe riviere de la Plata, l'une des plus grandes de l'univers ; elle a à Buenos-aïrès quinze bonnes lieues de largeur. Le climat de cette ville eſt fort ſain ; les vents, les orages & les tonnerres y ſont fort fréquents, & y cauſent quelquefois beaucoup de dommage. Tous les grains d'Europe dégénerent ici au bout de deux ans, & les arbres n'y profitent jamais en groſſeur.

Nous trouvâmes à Monte Vedio treize autres priſonniers anglois

glois auxquels on nous joignit, & avec lesquels nous passâmes plus d'un an entier à bord du vaisseau l'Asie. Pendant tout ce temps-là nous fûmes traités comme de vrais esclaves. Tous les matins il nous falloit balayer le tillac de proue en pouppe, & faire ensuite toute la besogne qui n'est propre que des valets & des goujats. Lorsque notre ouvrage étoit fait, on nous confinoit entre les ponts avec une sentinelle pour nous garder. Excédés de travail, on nous mesuroit la nourriture avec une épargne qui augmentoit l'épuisement de nos forces. Nous souffrîmes long-temps nos maux avec patience; mais enfin nous n'y pûmes plus tenir, & nous fîmes entre nous le complot de nous sauver, dût-il nous en coûter la vie. Nous choisîmes le temps d'une nuit fort sombre, afin de pouvoir tromper plus aisément la vigilance de notre sentinelle. Notre projet étoit de nous jeter à l'eau l'un après l'autre, dans l'espérance que lorsque nous aurions pris terre, nous pourrions parvenir à quelque habitation portugaise au nord de la riviere.

Je fus le premier à me jeter à l'eau, & j'arrivai à terre moi deuxieme. Les autres furent découverts & arrêtés au moment qu'ils alloient nous suivre; & aussi-tôt on tira un coup de canon pour avertir de nous courre sus. Nous marchâmes jusqu'à deux heures après minuit. J'étois tout nu, & mon camarade n'avoit que sa chemise; cependant il faisoit une gelée très-forte, & nous faillîmes à mourir de froid. Les forces nous manquant pour aller plus loin, nous nous cachâmes dans des joncs pour être un peu plus à l'abri. A la pointe du jour nous vîmes arriver des gens à cheval qui nous

cherchoient : il ne leur fut pas difficile de nous arrêter ; car nous avions le corps si engourdi, qu'il nous eût été impossible de mettre un pied l'un devant l'autre. Ils nous firent mettre en croupe, & nous ramenerent à Monte Vedio, où l'on nous condamna à avoir les fers aux pieds & au cou quatre heures par jour durant trois semaines.

Quelque temps après nous eûmes la satisfaction de voir arriver Mr. Campbell, Officier de Marine du second rang, qui avoit fait naufrage avec nous, & qui étoit resté auprès du Capitaine Cheap. Lorsque nous nous fûmes livrés suffisamment à la surprise & à la joie de cette agréable rencontre après une si longue séparation, nous nous entretînmes de nos aventures réciproques. Je lui détaillai toute la suite de nos malheurs ; je le priai de nous exposer avec le même détail tout ce qui lui étoit arrivé depuis que nous l'avions perdu de vue ; & il nous satisfit en ces termes.

Vous savez qu'à votre départ de l'isle le Wager je m'embarquai sur la berge, feignant de vouloir faire route avec vous vers le détroit de Magellan. Cependant mon intention avoit toujours été de demeurer inséparablement uni au Capitaine Cheap, autant par zele pour sa personne que par attachement à mon devoir. Je ne me mis dans la berge que dans l'espérance de vous débaucher quelques uns de nos gens, & de lui ramener la berge elle-même ; voyant bien qu'avec le seul esquif que vous lui aviez laissé, il ne pourroit jamais entreprendre la route du Nord, comme il y étoit résolu. J'eus le bonheur de faire entrer dans mes vues neuf de nos

gens ; on nous confia la berge en nous chargeant d'aller reprendre de la toile dont on avoit beſoin pour réparer les voiles de la grande barque. Nous menâmes la berge à l'iſle le Wager, bien déterminés à ne plus vous aller rejoindre. Le Capitaine nous reçut avec toute la joie poſſible ; & nous régala du peu de proviſions que vous lui aviez laiſſé. Nous avions tous nos effets à bord du Speedwel ; & nous aurions bien voulu les retirer, avec notre part des vivres ; mais vous devez vous ſouvenir que nous fîmes notre poſſible pour les ravoir, & que vous eûtes la dureté de nous renvoyer ſans vouloir nous céder la moindre choſe ni des effets qui nous appartenoient, ni des vivres que nous pouvions prétendre. Le Capitaine, à qui nous rendîmes compte de cette inhumanité, nous dit : „ Meſſieurs, puiſqu'il n'y a point de remede, je partagerai avec vous le peu de proviſions & d'effets qu'ils „ m'ont laiſſé. „ Il fit ce partage ſur le champ, & j'en eus pour ma part trois chemiſes & deux veſtes.

Nous trouvant abandonnés dans notre iſle malheureuſe, ſans eſpérance d'aucun ſecours humain, nous ne déſeſpérâmes point de notre délivrance. Il falloit d'abord nous aſſurer des vivres ; & toute notre occupation les premiers jours fut de ramaſſer des coquillages pour épargner les petites proviſions que nous avions en réſerve. Nous étions douze en tout ; peu de temps après notre nombre s'augmenta juſqu'à vingt, parce que nous voulûmes bien prendre pitié de ſept ou huit de nos gens qui avoient été abandonnés ſur une côte voiſine pour leur conduite criminelle. Le Capitaine conſentit à

les recevoir, espérant d'en tirer service ; car quoique dans notre situation le nombre des bouches pût nous être à charge, la multitude des bras nous étoit encore plus nécessaire.

Nos deux petits bâtiments, la berge & l'esquif, avoient grand besoin de réparation. Nous les tirâmes sur le rivage, & nous devînmes tous Artisans & Charpentiers. Le Capitaine lui-même, qui depuis le naufrage n'avoit presque pas bougé de sa tente, se montra un des plus actifs. Il alloit chercher l'eau & le bois, & tandis que nos travailleurs étoient à l'ouvrage, il allumoit le feu & faisoit la cuisine de son mieux. Pendant tout le mois de Novembre le temps fut si mauvais que nous ne pouvions plus avoir ni poisson, ni coquillages. Les provisions du Capitaine furent bientôt consommées ; & nous n'eûmes alors pour toute nourriture que de l'algue marine fricassée dans du suif de chandelle que nous ramassions le long du rivage, & qui y étoit venu à flot du vaisseau échoué. Cette affreuse disette, qui dura très-long-temps, nous affoiblit au point que nous n'avions plus la force de marcher. Un canot d'Indiens parut sur ces entrefaites ; mais il ne nous apporta pas de grands secours ; nous n'eûmes d'eux que quelques chiens sauvages dont nous fîmes un bon repas. Si le temps l'avoit permis, ces Indiens nous auroient pêché des moules & tué des veaux marins ; mais la mer étoit dans une agitation qui leur ôtoit les moyens de nous rendre d'aussi bons services. Ils ne demeurerent qu'un jour avec nous, & nous fûmes un mois entier sans les revoir.

Durant tout ce temps-là nous nous vîmes dans la plus effroyable misere. Notre unique ressource étoit d'aller à la chasse des oiseaux de mer : il nous arrivoit quelquefois d'en tuer ; mais c'étoit bien peu de chose pour soulager la faim qui nous dévoroit. Le Capitaine avoit mis en réserve une petite quantité de farine ; ressource qu'il nous ménageoit sagement pour le voyage que nous méditions de faire, & durant lequel il étoit naturel de supposer que nous serions exposés plus d'une fois à manquer de tout. Trois de nos gens mourant de faim découvrirent cette réserve de farine, & ils ne purent résister à la tentation d'en enlever une partie. Ce vol fut connu à quelques traces blanches que l'on apperçut dans la tente de ces misérables. La fureur contre eux fut générale : le Capitaine les fit mettre aux arrêts sur le champ ; & comme ils ne firent pas difficulté d'avouer leur crime, on les condamna à six cents coups de fouet, & à être transportés dans une isle voisine, où on les abandonneroit. Un des coupables se sauva, & la sentence fut exécutée à l'égard des deux autres avec la derniere rigueur.

La difficulté d'avoir des vivres devenant plus grande de jour en jour, nous essayâmes de faire un tour au vaisseau échoué, pour voir si nous n'y trouverions pas quelque reste de provision. Cette pensée nous réussit ; car nous eûmes le bonheur d'en tirer trois tonnes de bœuf salé, qui nous aiderent à vivre jusqu'à notre départ. Nous faisions frire de l'algue marine dans la graisse du bœuf, & ce composé nous tenoit lieu de pain. Il croît dans cette isle une espece de

pourpier ſauvage que nous faiſions bouillir avec notre viande; & cela nous faiſoit un potage qui n'étoit pas déſagréable. Malheureuſement ce pourpier eſt purgatif, & il fit ſur nous des effets ſi fâcheux que nous fûmes obligés d'en abandonner l'uſage.

Toute ſorte de motifs nous preſſoient de ſortir promptement de l'iſle le Wager pour tâcher de nous approcher de quelque terre habitée. Auſſi-tôt que nos deux petits bâtiments furent en état, nous les lançâmes à l'eau. MM. Cheap, Byron & le Chirurgien ſe mirent dans la berge avec huit rameurs; nous nous embarquâmes Mr. Hamilton & moi avec quatre rameurs ſur l'eſquif. A peine eûmes-nous fait quelques lieues en mer, que le vent commença à ſouffler avec violence; en peu de temps la mer devint ſi groſſe, & les flots furent ſi exaltés, que la crainte de couler à fond nous obligea de jeter le peu de meubles & de proviſions que nous avions à bord. Nous n'en vînmes à cette extrêmité qu'avec la plus amere douleur; mais l'idée d'une mort inévitable nous fit paſſer par deſſus toutes les raiſons que nous avions de ſauver au moins quelques vivres. Il ne nous reſtoit donc plus de reſſource que dans notre confiance en Dieu. Nous voguions au haſard ſur une mer furieuſe, abandonnés à la merci des vents, prêts à être ſurpris par la nuit, ſans ſavoir où nous étions. Pour détourner les vagues qui entroient continuellement dans notre eſquif, nous fûmes contraints Mr. Hamilton & moi de nous poſter le dos tourné contre la pouppe, nous efforçant de repouſſer l'eau qui nous ſubmergeoit. Le vent continuoit à nous pouſſer

vers la côte, ſans qu'il nous fût poſſible de nous ſoutenir contre ſon impétuoſité. Nous n'attendions que le moment de nous briſer contre quelque rocher ; & chacun de nous ſe préparoit à la mort de ſon mieux, lorſque nous apperçûmes un paſſage entre les rochers : nous l'enfilâmes avec courage, quoiqu'il fût ſi étroit que nous avions peine à y faire agir nos rames ; & dès que nous eûmes paſſé ce défilé, nous trouvâmes un baſſin d'une eau très-calme. La berge, que nous avions perdu de vue, entra dans le même défilé peu de temps après nous ; & cette rencontre nous cauſa une joie qui ne peut être compriſe que par ceux qui ont éprouvé des ſituations approchantes de la nôtre.

Nous cherchâmes un endroit propre à débarquer : nous eûmes bien de la peine à trouver un coin de terre acceſſible, cet enfoncement étant environné de toutes parts de rochers hauts & perpendiculaires. Après bien des recherches nous découvrîmes un petit eſpace de terrein plus uni que le reſte, où nous paſſâmes la nuit couchés ſur la pierre dure, & n'ayant pour tout couvert que le ciel. Nous regrettions alors beaucoup cette malheureuſe iſle le Wager que nous avions quittée avec tant d'empreſſement, quoiqu'elle n'eût jamais eu pour nous des incommodités pareilles à celles que nous éprouvions ſur ces rochers arides. Il y eut la nuit une gelée ſi forte qu'à notre réveil nous étions preſque morts de froid. Cela ne nous empêcha pas de nous remettre en mer dès le grand matin. La mer agitée & le vent contraire nous obligerent de ramer fort & ferme toute la journée. Vers le ſoir nous enfilâmes entre

plusieurs isles pour aller à terre, & nous y mettre à couvert. Nous n'avions rien mangé depuis la veille; nous ne trouvâmes pour toute nourriture que quelques plantes marines, que nous dévorâmes sans apprêt. Nous étions sur un terrein humide & marécageux; la pluie tomboit sur nous avec une abondance extraordinaire : nous tirâmes à terre la grande voile de la berge pour nous garantir. La pluie ne discontinua pas de toute la nuit; nous eûmes beau allumer des feux, il ne nous fut jamais possible de nous sécher. Le lendemain, malgré la pluie, nous nous dispersâmes tous pour aller chercher du bois, de l'eau & des vivres. Nous fûmes assez heureux pour tuer quelques oies sauvages, qui nous nourrirent durant les trois jours que nous fûmes obligés de rester dans ces marais, le mauvais temps nous ôtant la liberté de nous remettre en mer.

Lorsque nous partîmes de cette baie marécageuse, nous eûmes le vent assez favorable. Nous employâmes toute une journée à côtoyer des isles & à doubler des caps; la nuit nous relâchâmes dans un enfoncement, où nous fûmes très-à l'abri; mais nous n'y trouvâmes quoi que ce soit à manger. La seule chose qui intéressa notre attention fut un certain bois rouge qui quoique verd brûle aussi-bien que le bois le plus sec. Nous en fîmes de grands & bons feux, pour nous dédommager par là, quoique foiblement, du jeûne forcé que nous étions obligés de faire.

Le lendemain nous fûmes favorisés d'un vent frais qui nous conduisit en peu de temps vers une isle fort élevée, & qui n'est

n'eſt ſéparée du continent que par un paſſage aſſez étroit. Nous prîmes terre à cette iſle, où heureuſement nous trouvâmes différentes ſortes de gibier qui nous procurerent un très-bon ſouper, dont nous avions le plus grand beſoin. Nos lits ne furent pas commodes, nous nous étendîmes ſur le rivage qui eſt extrêmement pierreux, & nous dormîmes comme nous pûmes. A notre réveil nous vîmes le temps fort ſerein, nous apperçûmes vers le nord dans un grand éloignement une iſle dont le terrein eſt fort plat. Nous nous perſuadâmes que ce devoit être l'iſle de Nueſtra Segnora del ſoccorro, à 45° de latitude ſud; parce que, ſelon notre eſtime, nous nous jugions à 40 lieues au nord de l'iſle le Wager : de ſorte que nous ne doutâmes point que le plus pénible de notre voyage ne fût déjà paſſé.

Sur cette perſuaſion nous avançâmes avec courage vers cette iſle fortunée. Mais nous reconnûmes bientôt notre erreur; car après avoir fait courſe quelque temps entre le continent & la pointe de terre que nous prenions pour une iſle, nous nous trouvâmes au fond d'une large baie; & nous fûmes obligés de revenir ſur nos pas pour doubler la pointe de terre. La nuit nous ſurprit avant que nous euſſions pu la dépaſſer. Nous nous arrêtâmes dans un enfoncement où l'eau étoit aſſez tranquille. Mr. Hamilton prit terre, & tua une oie ſauvage que nous mangeâmes enſemble dans notre eſquif. Ceux de la berge furent très-piqués de ce que nous ne leur faiſions point offre de partager avec eux cette oie. Ils en marquerent leur reſſentiment le jour d'après, en partant ſans nous

dire mot. Comme nous les vîmes en mer, nous fîmes force de rames pour les ſuivre. Toute cette journée fut très-laborieuſe pour les uns & les autres, le vent étant violent & accompagné de pluie. Nous fûmes obligés de paſſer la nuit repoſés ſur nos rames dans une baie ſablonneuſe, où nous trouvâmes quelques coquillages & de l'algue marine.

Le jour ſuivant étoit à notre compte le jour de Noël 1742. Nous levâmes l'ancre dès le matin, & le temps étant aſſez calme, nous fîmes route à la rame vers une pointe de terre qui étoit à 8 ou 9 lieues. Lorſque nous en fûmes aſſez près, le Capitaine me donna ordre d'aller reconnoître quelque endroit propre au mouillage. Je m'approchai pour cela du rivage, & je découvris bientôt une belle baie ſablonneuſe, que je crus très-propre au débarquement. Mais comme nous voulions y entrer, un briſant d'eau jeta notre eſquif à terre, & nous fûmes très-long-temps avant de pouvoir le relancer à l'eau. Ceux de la berge qui avoient ſur le cœur l'oie que nous avions mangée, loin de venir à notre ſecours, allerent plus au nord relâcher dans une autre baie. Cette dureté de leur part nous fit appréhender toutes les ſuites d'une ſéparation qui auroit mis le comble à tous nos maux. Nous nous hâtâmes de remettre à flot notre eſquif. Nous en vînmes à bout en nous mettant dans l'eau pour le ſoulever à force de bras. Nous eûmes beaucoup de peine à le vuider, car le reflux l'avoit preſque entiérement rempli. Enfin nous étant remis en mer, nous allâmes rejoindre la berge. Nous n'avions pas même d'eau pour boire, ni aucun linge pour nous ſécher. Nous demandâmes qu'on

nous donnât un peu d'eau ; on eut la cruauté de nous en refuſer : & comme le vent étoit trop violent pour nous permettre d'en aller chercher ailleurs, nous fûmes condamnés à paſſer la nuit auprès de la berge tremblants de froid, & mourants de faim & de ſoif.

Le lendemain nous levâmes l'ancre de concert par un temps très-mauvais. Nous ne fîmes que côtoyer le rivage à la rame cherchant des vivres de toutes parts, mais en vain. Ne pouvant avancer, nous revînmes au premier endroit où nous avions couché la nuit précédente ; & à force de chercher nous trouvâmes des coquillages & quelques plantes marines, qui firent notre ſouper. Nous avions un cap à doubler qui ſe diviſe en trois pointes ; nous eſſayâmes pluſieurs jours de ſuite de le dépaſſer ; mais le vent contraire nous traverſa de telle ſorte, qu'après bien des efforts nous fûmes toujours obligés de revenir au même endroit, où nous fûmes retenus ainſi fort longtemps. Durant ce ſéjour forcé chacun de nous s'induſtria à trouver des vivres. Nous fîmes rencontre de pluſieurs veaux marins & de quantité de moules. Ce retour de bonne chere nous conſola un peu de la perſévérance du mauvais temps.

Un jour que nous étions diſperſés à terre de côté & d'autre, la marée plus forte qu'à l'ordinaire pouſſa des vagues ſi violentes contre nos bâtiments accrochés à leurs harpons, qu'elles remplirent l'eſquif & le coulerent à fond : de deux hommes qui étoient reſtés deſſus l'un ſe noya, & l'autre ſe ſauva avec peine à la nage. La perte de l'eſquif nous jeta dans le plus grand embarras. La berge étoit trop petite pour nous

contenir tous. Il fut décidé que l'on laisseroit à terre quatre de nos Mariniers, & on choisit ceux qui rendoient le moins de service dans le bâtiment. On leur laissa des armes & quelques munitions pour se tirer d'affaire comme ils pourroient. Nous étions tous pénétrés de douleur d'être obligés d'en venir là; mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement. Nous abandonnâmes donc ces misérables, qui soutinrent leur infortune avec assez de constance, & qui en nous voyant partir, crierent par trois fois: Vive le Roi.

Il ne nous restoit plus qu'à doubler le cap qui nous avoit déjà donné tant de peine; nous comptions ensuite nous trouver bien près de la côte du Chili. Nous essayâmes; mais le vent nous fut si contraire & nous donna une marée si forte, qu'il fallut renoncer encore à l'espérance de doubler le cap, & revenir à notre baie, où nous fûmes obligés de reposer toute la nuit sur nos rames, n'osant aller à terre, parce que les flots y brisoient avec tant de violence, que c'eût été nous exposer à une perte inévitable.

Il y avoit déjà plus de six semaines que nous avions quitté l'isle le Wager. Nous étions sans vivres & sans habits; il ne me restoit à moi en particulier qu'une vieille chemise, une paire de culottes, une veste & un chapeau, & je n'avois ni bas ni souliers. Les difficultés qui ne cessoient de s'opposer au dessein que nous avions de doubler le cap, déterminerent plusieurs de nos gens à proposer qu'on retournât à l'isle le Wager. Le long séjour que nous avions fait dans cette isle nous la faisoit regarder à tous comme une seconde patrie; &

les incommodités que nous avions ſouffertes depuis notre départ, nous perſuadoient que nous ſerions moins mal dans cette iſle que par-tout ailleurs. D'abord il fut queſtion d'abandonner la berge & de faire le voyage par terre. Un peu plus de réflexion nous fit comprendre que nous ne viendrions jamais à bout de nous frayer un chemin praticable à travers les bois & les marais dont cette côte eſt remplie. Nous nous décidâmes enfin à retourner par mer à l'iſle le Wager, ſans autre eſpérance que d'y finir nos malheureux jours. Dès que nous eûmes pris cette réſolution, nous ſongeâmes aux miſérables que nous avions abandonnés. Nous jugeâmes qu'il valoit autant les emmener avec nous pour périr tous enſemble. Nous nous mîmes à les chercher ; mais nous ne pûmes jamais trouver autre choſe qu'un de leurs fuſils & quelque munition, ce qui nous donna lieu de croire que vraiſemblablement ils étoient morts de miſere. N'ayant plus d'eſpérance de les revoir, nous travaillâmes à faire bonne proviſion de veau marin pour la route. Nous tuâmes entre autres une femelle qui étoit ſur le point de mettre bas. Je mangeai du foie de cet animal, ce qui me cauſa une fievre ardente qui fit peler mon corps depuis les pieds juſqu'à la tête.

Nous partîmes pour l'iſle le Wager vers la fin de Janvier 1742. Le vent & la pluie nous incommoderent beaucoup les trois premiers jours. Il nous fallut tenir la mer n'ayant pour toute nourriture que notre veau marin, qui commençoit à ſe pourrir. Nous débarquâmes le quatrieme jour ſur une côte fort difficile. J'étois encore bien malade ; je voulus pourtant aller à

terre. La foibleſſe de mes jambes étoit ſi grande, qu'un faux-pas que je fis me précipita d'une roche ſur une autre, & de là dans la mer, où je faillis me noyer, tant je fus étourdi de ma chûte. De là en continuant notre route nous eſſuyâmes des tempêtes preſque continuelles. Plus d'une fois nous nous crûmes au moment de périr, le vent nous pouſſant avec impétuoſité ſur le rivage, où les briſants de la marée ſe précipitoient avec un terrible fracas. Nous arrivâmes enfin à une des iſles où nous avions déjà pris terre. Nous comptions y trouver des coquillages en abondance; mais il y en avoit ſi peu, que je fus obligé de manger un vieux morceau de cuir de veau marin dont je m'étois fait des ſouliers. Ma faim étoit ſi extrême que je trouvai ce mets excellent. Nous trouvâmes dans cette iſle un canot d'Indiens qui avoit été abandonné; nous le jugeâmes propre à ſuppléer à la perte de notre eſquif. Nous l'attachâmes en partant à la pouppe de notre berge; & après un trajet de mer aſſez court que nous fîmes à la rame, nous découvrîmes l'iſle le Wager, & nous entrâmes peu de temps après dans la baie de Cheap.

Nous étions tous bien affamés, n'ayant mangé depuis 3 jours que quelques herbes ſauvages. Après avoir amarré notre berge, notre premier ſoin fut d'aller viſiter nos anciennes cabanes. Nous en vîmes une qui étoit ſoigneuſement fermée, & nous la trouvâmes remplie de quantité de fer & autres matériaux enlevés de notre vaiſſeau échoué. Nous conjecturâmes que depuis notre départ elle avoit été occupée par des Indiens; & comme tous ceux que nous avions vus juſques-là nous avoient paru ignorer l'uſage du fer & n'en faire aucun cas, nous ju-

geâmes que ces derniers faiſoient quelque trafic avec les Eſpagnols. En cherchant de côté & d'autre nous découvrîmes une proviſion de veau marin que ces Indiens avoient cachée dans des buiſſons. La chair étoit ſi corrompue que tous autres que nous n'auroient pu ſeulement en ſupporter l'odeur. Nous nous la partageâmes auſſi-tôt, & nous la mangeâmes de grand appétit.

Les quinze premiers jours nous ſouffrîmes la plus grande de toutes les diſettes, les mauvais temps nous empêchant d'aller pêcher des coquillages; & ne trouvant qu'avec bien de la difficulté quelques méchantes herbes que nous arrachions de deſſous les rochers. Quelques pieces de bœuf que nous vîmes flotter ſur les eaux furent preſque l'unique reſſource que la Providence nous envoya. Vers la mi-Février arriverent deux canots d'Indiens. Un de ces gens-là étoit natif de l'iſle de Chiloé, & parloit un peu l'eſpagnol. Nous lui propoſâmes de nous conduire à cette iſle, en lui promettant pour ſes peines de lui laiſſer à notre arrivée la berge avec tout ce que nous aurions à bord. L'Indien y conſentit, & tout de ſuite nous fîmes ſelon notre pouvoir des proviſions pour ce voyage. La veille de notre départ un de nos Mariniers vola les habits d'un de ſes camarades, & ſe ſauva dans les bois. Nous le cherchâmes inutilement, & nous n'avons plus entendu parler de lui. Une querelle plus dangereuſe s'éleva entre Mr. Cheap & Mr. Hamilton. Il étoit queſtion de quelque piece de bœuf que ce dernier avoit mangée ſans en faire part au Capitaine, qui en fut ſi irrité qu'il menaça Mr. Hamilton de l'a-

bandonner dans l'iſle. Heureuſement cette diſpute n'eut point de ſuite, & nous partîmes le 6 Mars 1742.

Au bout de trois jours nous arrivâmes dans une grande baie, où la femme de notre Indien étoit dans ſa cabane avec deux enfants. Nous ſéjournâmes dans cette petite habitation deux fois vingt-quatre heures, après quoi nous nous embarquâmes avec notre guide, ſa femme & ſes enfants. Nous nous trouvâmes bientôt à l'embouchure d'une riviere qu'il falloit franchir. Nous fatiguâmes depuis huit heures du matin juſqu'à ſix heures du ſoir, à vaincre la violence de ſon courant. Nous étions ſi exténués par la diſette, qu'un de nos gens en mourut dans l'après-midi. Nous ſortîmes de cette terrible embouchure preſque morts de fatigue & d'inanition; & quand nous fûmes à terre, nous trouvâmes du pourpier ſauvage avec quelques moules, dont nous fîmes notre ſouper.

Dans la journée le Capitaine avoit fait une action qui avoit révolté toute la compagnie. Tandis que nous étions à nous morfondre pour paſſer la riviere, ſans avoir rien à manger, il avoit tiré devant tout le monde un gros morceau de veau marin qu'il avoit mangé de très-bon appétit, ſans daigner en offrir la moindre choſe à aucun de nous, qui mourions de faim. Le ſoir j'entendis nos gens qui murmuroient beaucoup de cette indignité, & qui diſoient qu'on feroit bien de ſe délivrer du Capitaine & de l'abandonner. Dès qu'il fut jour notre Indien partit avec ſa femme & ſes enfants pour nous aller chercher du veau marin. Il nous déſigna un endroit

endroit où nous pourrions trouver des coquillages. Nous y fûmes avec notre berge. Dès que nous eûmes mis pied à terre, nous nous diſperſâmes pour faire la proviſion la plus abondante. Auſſi-tôt ſix de nos gens qui s'étoient donnés le mot, rentrerent dans la berge, mirent en mer, & nous ne les avons jamais revus.

Nous reſtions cinq, y compris le Capitaine, ſans armes, ſans habits, ſans reſſource aucune dans un déſert qui n'étoit que bois & rocher. Ce moment, la plus terrible époque de notre vie, ne nous annonça d'abord pour l'avenir que l'aſſemblage de tous les maux. Nous tâchâmes de nous armer de force & de courage pour ne pas ſuccomber au déſeſpoir que nous inſpiroit le cruel abandon où nous nous voyions. Au bout de quelque temps nous apperçûmes un bateau en mer. Nous accourûmes ſur le rivage faiſant des ſignes avec nos chapeaux. Nous attachâmes un mouchoir au haut d'un long bâton; nous fîmes tant de mouvements que le bateau approcha, mais ſans pouvoir prendre terre à cauſe de la forte marée. Il déclina vers l'oueſt, nous le ſuivîmes, & enfin nous eûmes la conſolation de le voir aborder. C'étoit notre Indien & ſa femme, qui nous avoient quittés depuis quelques jours pour nous aller chercher des vivres. Ils avoient laiſſé auprès de nous un jeune Indien que nos gens de la berge avoient emmené avec eux pour leur ſervir de guide. Ces bonnes gens ne le retrouvant plus, s'imaginerent que nous l'avions tué; & craignant pour eux-mêmes un ſemblable ſort, ils ſe lamentoient de la maniere la plus touchante. Nous n'oubliâmes rien pour les guérir de

leurs appréhenſions, en les aſſurant fort qu'il n'arriveroit aucun mal à leur camarade, que nos gens ne l'avoient emmené que pour arriver plus ſûrement à l'iſle de Chiloé; & que nous aurions pour eux toute ſorte d'amitié, pourvu qu'ils voulusſent nous rendre le même ſervice.

Nos diſcours & nos proteſtations, qui avoient l'air de la ſincérité, les perſuaderent. Ils tirerent leur canot à terre, & nous firent ſéjourner quinze jours dans cet endroit, en nous annonçant l'arrivée de quelques autres Indiens qui avoient promis de les y venir joindre. Le peu de vivres qu'ils avoient apporté ſuffiſoit à peine à nous empêcher de mourir de faim. La femme, qui étoit une habile plongeuſe, alloit de temps en temps nous chercher des coquillages & du poiſſon dans le fond des eaux. Nous fûmes ainſi nourris très-frugalement juſqu'à l'arrivée des Indiens qu'on nous avoit annoncés. Ils nous apporterent du veau marin; & dans une chaſſe qu'ils firent le lendemain de leur arrivée, ils tuerent plus de trois cents oiſeaux ſauvages. Tant que cette proviſion dura, nous fûmes très-bien nourris; mais il nous fallut acheter cet avantage par la dépendance où nous tenoient nos Indiens, qui étant alors le plus grand nombre, ſe regardoient comme nos maîtres, & exigeoient de nous une ſoumiſſion ſans réſerve.

Ils ont une maniere de pêcher qui eſt aſſez particuliere. Ils entrent dans l'eau preſque juſqu'aux épaules, & y étendent leurs filets, qui ſont fort courts. Ils ſont armés chacun d'un bâton dont ils frappent le poiſſon lorſqu'il ſaute, & le précipitent ainſi dans leurs filets. Ils ont des chiens dreſſés

pour aller à l'eau, lesquels à force d'aboyer effraient le poisson & le chassent dans les filets : il y a même de ces chiens qui plongent & qui prennent le poisson dans l'eau. Leur façon d'attraper les veaux marins n'est pas moins singuliere. Ils n'osent les attaquer en face, parce que ces animaux sont fort hardis, & se défendent en désespérés ; mais ils coulent le long du rivage avec leurs canots ; & lorsqu'ils apperçoivent des veaux marins à terre, ils vont les surprendre par derriere, fondent dessus, & les assomment à coups de massue. Ils savent aussi les prendre dans l'eau. Pour cela ils ont une espece de grand sac fait de peau de veau marin, dont l'ouverture est fort large, & se ferme avec une corde dont le bout est fortement attaché sur le rivage. Un Indien entre dans l'eau présentant l'ouverture de ce sac au veau marin ; un autre Indien qui est sur le rivage épouvante l'animal. Celui-ci ne manque point de sauter contre son agresseur ; il tombe dans le sac, qui se ferme aussi-tôt, & il se trouve pris.

Il y a dans ces cantons une très-grande abondance d'oiseaux sauvages, parmi lesquels on distingue une espece d'oie qui ne vole point, mais qui court aussi vîte sur les eaux que les autres volent. Cet oiseau a un duvet très-fin, que les femmes indiennes filent. Elles en font des couvertures qu'elles vendent aux Espagnols. J'en ai vu qui étoient fort belles. Pour prendre ces oiseaux, les Indiens vont la nuit sur le rivage. Ils portent avec eux une écorce d'arbre, qui quand elle est bien seche, brûle comme de la chandelle. Ils en font des

torches qu'ils allument. Les oiseaux éblouis de cette clarté restent immobiles, & se laissent assommer à coups de bâton.

Il y a ici différentes nations d'Indiens. Les uns se nomment Patagons, les autres Coucous, & les autres Chonas. Les Coucous sont ceux avec qui nous avons le plus vécu. Leur naturel est assez doux, mais leur grossiéreté est extrême. Ils sont d'une saleté à faire horreur. Les poux qui les couvrent sont pour eux un mets fort délicat. Je vis un jour la femme favorite d'un de ces Indiens (car ils en ont plusieurs) qui tiroit les poux de la tête d'un de ses enfants : elle les mettoit à part dans une coquille. Je voulus en savoir la raison, & j'appris que c'étoit pour en régaler son mari. Ils mangent presque toute leur viande rôtie. Ils l'embrochent à un long bâton, dont la pointe est fichée en terre vis-à-vis du feu ; ils tournent continuellement le bâton par l'autre bout. Pour arroser leur rôti, ils mettent un morceau de graisse dans la bouche d'un de leurs enfants qui la mâche ; & à mesure qu'elle se fond, il la crache contre la viande. Nous supportions sans peine ces mal-propretés, qui en toute autre circonstance nous auroient fait mal au cœur : trop heureux d'avoir à ce prix de quoi vivre.

Ces Indiens sont fort libres dans le commerce des femmes, ne faisant aucun scrupule d'habiter avec leurs sœurs & leurs propres filles, & d'épouser la mere & la fille tout ensemble. Je n'ai jamais pu rien comprendre à leur Religion. Ils ont de certaines fêtes qu'ils solemnisent d'une maniere étrange. Ils se rassemblent tous dans la plus grande de

leurs cabanes, où ils apprêtent quantité de vivres. Tandis que les uns dépecent les viandes & les font rôtir, les autres chantent, ſifflent, & font des cris qui nous épouvantoient avant que nous y fuſſions accoutumés. Quelques uns tombent dans des convulſions effroyables; dans ces accès de frénéſie ils prennent des tiſons ardents, & menacent de tout mettre en feu. Tandis qu'ils ſe démenent en vrais poſſédés, les autres prennent je ne ſais quelle peinture dont ils barbouillent le viſage de tous les aſſiſtants. Ils nous barbouilloient nous-mêmes ſans que nous oſaſſions faire mine de les en empêcher. Il eſt impoſſible de décrire toutes les extravagances qu'ils font dans les fureurs de leur enthouſiaſme. Après que les hommes ont fini, vient le tour des femmes, qui enchériſſent ſur les folies de leurs maris. Ces accès de fureur ne les prennent ordinairement que lorſqu'ils ont amaſſé beaucoup de vivres, & les tiennent une ſemaine entiere; j'ai vu une femme qui fut en convulſion durant quinze jours ſans diſcontinuer. Leurs chanſons ſont lamentables & lugubres. Leurs cris ſurpaſſent tout ce qu'on peut imaginer de plus effrayant.

Ces Indiens ſont de moyenne taille. Ils jouiſſent d'une ſanté fort conſtante, & ſont extraordinairement robuſtes. Ils n'enterrent point leurs morts, mais ils les placent ſur des échafauds hauts de ſix pieds, en leur donnant la même attitude que les enfants ont dans le ventre de leur mere. Nous avons rencontré en divers endroits de ces échafauds où il y avoit deux & trois corps, rarement davantage. Leur langue eſt fort rude, & abonde en aſpirations fortes dont la pro-

nonciation eſt très-gutturale. Leurs canots ſont conſtruits avec des planches affermies enſemble par des cuirs épais. Leur grandeur ordinaire eſt de trois planches, une qui fait le fond, & les deux autres les côtés. Il y en a de plus ſpacieux qui ont cinq planches. Leur habillement eſt le même que celui des autres Indiens que nous avions vus dans les commencements à l'iſle le Wager. Leurs femmes n'ont qu'un morceau de toile ou d'étoffe autour de la ceinture. Toutes leurs armes conſiſtent en des dards faits d'os de poiſſon, qu'ils lancent avec beaucoup d'adreſſe, ſans manquer preſque jamais leur but.

Vers la mi-Mars nous nous embarquâmes avec nos Indiens. Ils voulurent abſolument nous ſéparer; & afin d'être plus maîtres de nous, ils nous diſtribuerent cinq que nous étions dans cinq canots différents. Mr. Elliot notre Chirurgien, que les fatigues & le défaut de nourriture avoient mis aux abois, ſans qu'il nous fût poſſible de le rétablir, mourut le lendemain. Le troiſieme jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une riviere très-rapide qui ſe jette dans la mer par pluſieurs branches. Nous mîmes trois jours à la paſſer; & nous n'eûmes tout ce temps-là pour nourriture qu'une certaine plante que les Indiens nomment panque, & dont ils font beaucoup de cas. Le maître du canot où j'étois me fit travailler ſans ménagement, quoique je fuſſe dans un état qui ne m'en laiſſoit guere les forces. Il me mit d'abord à la rame, mais voyant que mes bras ſe refuſoient à ce mouvement, il me chargea de vuider le canot, où l'eau entroit ſi abondamment que j'avois beaucoup de peine à le tenir à ſec.

Lorſque nous eûmes dépaſſé la riviere, nos Indiens tirerent leurs canots à terre juſqu'auprès d'un bois où nous paſſâmes la nuit. Le lendemain nous nous mîmes en route traînant après nous nos canots. Jamais voyage ne fut plus fatigant. Il nous fallut faire huit milles à travers les bois, ſur un terrein marécageux où nous enfoncions quelquefois juſqu'au genou ; & en enfonçant nous rencontrions des racines d'arbres qui nous déchiroient les pieds, car nous n'avions ni ſouliers ni bas. Nos habits conſiſtoient en quelques méchantes guenilles pourries ſur nos corps & pleines de vermine. Avec cela pas un morceau à manger. Nous arrivâmes enfin à l'embouchure d'une ſeconde riviere ; nous mîmes nos canots à flot, & nous la paſſâmes avec aſſez de facilité ; après quoi nous nous retrouvâmes en mer.

Quoique nous fuſſions ſi foibles que nous avions peine à nous tenir ſur nos jambes, nos Indiens ne laiſſerent pas de nous condamner à la rame, & il fallut s'y ſoumettre bon gré malgré. Ils réglerent tellement les choſes, qu'en nous donnant la meilleure part à la peine, nous étions toujours les plus mal partagés du côté des vivres. Ils nous traitoient avec un deſpotiſme très-fier, & nous dépendions tellement d'eux qu'il falloit en paſſer par tout ce qu'ils vouloient. L'eſpoir d'arriver bientôt ſur les terres des Eſpagnols nous faiſoit ſupporter leurs dures manieres avec la plus grande réſignation.

Chemin faiſant nous rencontrâmes d'autres Indiens qui nous apprirent que peu de temps auparavant un vaiſſeau avoit abordé à cette côte. Sur la deſcription qu'ils nous en firent

nous jugeâmes que le vaiſſeau étoit anglois ; & effectivement nous avons appris depuis par des Eſpagnols que Mr. Anſon avoit faits priſonniers, que la flûte Anna avoit jeté l'ancre dans ce parage, & qu'elle étoit partie de là bientôt après pour aller rejoindre le chef d'eſcadre. Nous eſſuyâmes en route des vents forts qui nous mirent en grand danger. Le canot où j'étois me faiſoit craindre à tout moment de couler à fond, étant ſi mauvais, & battu ſi violemment par la marée, que je regarde comme un prodige qu'il ne ſe ſoit pas entr'ouvert mille fois.

Nous arrivâmes enfin à l'iſle de Chiloé habitée par des Indiens & des Eſpagnols ; & en y débarquant nous éprouvâmes ce ſoulagement de cœur qu'opere l'idée d'un repos prochain après de longues ſouffrances. Nous étions à la fin de Juin ; & quoique cette iſle ne ſoit qu'à quarante-trois degrés de latitude ſud, il y faiſoit un froid extraordinaire. Le lendemain de notre arrivée il tomba beaucoup de neige. Nous fûmes ſi pénétrés du froid, que nous faillîmes à en mourir. Celui qui en ſouffrit davantage fut le Capitaine Cheap, qui depuis long-temps étoit fort malade. Le même jour le chef de nos Indiens nous mena chez un de ſes amis. Il étoit nuit lorſque nous y arrivâmes, & tout le monde étoit déjà couché & endormi. Notre Indien nous demanda un fuſil & en tira un coup en l'air. Au bruit de cette arme à feu, auquel les peuples de ce canton ne ſont point accoutumés, l'alarme fut univerſelle dans l'habitation. Tous les Indiens ſortirent de leurs cabanes, & ſe ſauverent dans les bois fort épouvantés.

épouvantés. Un moment après un de ces bonnes gens cria de loin pour nous demander si nous étions Chrétiens. Notre Cacique répondit qu'oui, & se fit connoître. Alors toute peur cessa, tout le monde revint, & on nous régala d'un bon souper consistant en poisson sec, du bouillon & des patates. Après le souper ils nous conduisirent à un autre village, où notre Cacique éveilla un habitant de sa connoissance, & lui fit ouvrir la porte pour nous donner asyle.

Le triste état du Capitaine Cheap, qui étoit mourant, toucha de compassion les Indiens de cette cabane. Ils en prirent un soin particulier. Ils lui firent un lit de peaux de mouton; ils l'approcherent du feu. Ses jambes étoient extrêmement enflées, & son corps étoit si exténué, qu'il n'avoit que la peau sur les os. Ces bons Indiens n'avoient alors dans leur cabane qu'un peu d'orge; ils nous en firent un gâteau qui nous parut la meilleure chose du monde, parce qu'il y avoit bien long-temps que nous n'avions mangé de pain. Quoiqu'il fût nuit ils allerent chercher du mouton dans le village; ils nous en firent du bouillon, & y joignirent des œufs & des topinambours. Le Capitaine prit du bouillon, & commença à se trouver un peu mieux. Il fut heureux d'avoir rencontré dans ces Indiens des hommes capables de charité & d'attention; car il n'avoit pas pour deux jours de vie.

Le jour suivant plusieurs femmes du village vinrent nous rendre visite. Chacune d'elles apportoit un plat de sa façon, & nous eûmes bientôt du mouton, des poules & des poulets en abondance. L'après midi il vint autant d'hommes que la

cabane en pouvoit contenir. Ils nous apporterent de grands flacons d'une liqueur qu'ils font avec de l'orge, & qu'ils nomment chica. Toutes ces honnêtetés nous firent preſque oublier nos maux. Nous nous livrâmes à la joie que ces bons Indiens tâchoient de nous inſpirer en nous apportant ſans ceſſe de nouveaux mets. Il n'y eut que des habits dont ils ne purent nous faire préſent, en ayant à peine le néceſſaire pour eux-mêmes.

Ils avoient dépêché un exprès au Corrégidor eſpagnol pour lui donner avis de notre arrivée. Au retour de l'exprès, ils vinrent nous avertir qu'on alloit nous conduire dans un endroit où il y avoit des Eſpagnols chargés de nous recevoir. Ils nous menerent en effet dans une cabane éloignée, où nous trouvâmes un Officier qui nous reçut poliment. Il étoit accompagné d'une garde nombreuſe pour nous eſcorter juſqu'à la ville de Caſtro, où le Corrégidor fait ſa réſidence.

Avant de nous y conduire on nous confina dans une vilaine chaumiere ouverte de toutes parts, où nous fûmes étroitement gardés par des Soldats qui n'étoient pas à beaucoup près ſi humains que nos Indiens. Nous y paſſâmes pluſieurs jours fort mal à notre aiſe, n'ayant ni lits, ni habits, ni couvertures. Un nombre prodigieux de gens venoit nous conſidérer dans notre chaumiere, mais pas un d'eux n'oſoit approcher, parce que nous étions tous couverts de poux. Il n'y avoit que nos bons Indiens qui ne ceſſoient pas de venir nous rendre leurs ſoins, & de nous apporter des vivres. Sans eux nous aurions été bien à plaindre, car les Eſpagnols n'avoient aucune pitié de nous.

Un jour nous reçûmes la visite d'un Jésuite qui nous apporta une bouteille d'eau-de-vie dont il nous fit boire à chacun un coup. Il remarqua que j'avois une montre, dont Mr. Elliot m'avoit fait présent avant de mourir. Il me demanda à la voir ; & après l'avoir examinée, il me proposa de la lui vendre, ou de la troquer contre une autre qu'il avoit, qui étoit vieille & mauvaise. Comme nous n'ignorions pas le grand crédit que ces Peres ont parmi les Catholiques, Mr. Cheap me conseilla de lui donner ma montre en présent, & je le fis sans hésiter. Le Jésuite ne fut pas ingrat. A peine nous eut-il quittés, qu'il m'envoya deux paires de souliers, une piece de grosse toile pour me faire des chemises, & une couverture à l'indienne qui avoit un trou dans le milieu pour y passer la tête, selon l'usage du pays.

Le temps étant venu de nous mener à Castro, on fit en sorte que nous n'y arrivassions que de nuit. Lorsque nous fûmes près de la ville, on nous défendit d'avancer jusqu'à ce qu'on eût donné avis de notre arrivée à l'Officier commandant. Un moment après une forte garde de Soldats armés de piques vint nous prendre pour nous faire monter la montagne qui touche la ville. Toutes ces façons mystérieuses nous avoient fait croire que nous allions entrer dans une place de guerre des mieux fortifiées; mais en approchant nous vîmes qu'il n'en étoit rien. On nous conduisit chez le Corrégidor. Nous trouvâmes un vieux Gentilhomme couvert d'un grand manteau, coëffé d'une vieille perruque à nœuds, & portant une très-longue épée, qui nous reçut avec autant de

fierté qu'auroit pu faire un Prince au milieu de ſa Cour. Il nous mena tout de ſuite au College des Jéſuites ; & ayant fait appeller le Principal, il lui dit : „ Je vous prie, mon Pere, „ de voir ſi ces gens-ci ſont Chrétiens ou non. „ Et incontinent après il nous quitta.

Les Jéſuites nous introduiſirent dans une chambre à deux lits. On en donna un au Capitaine, & l'autre fut pour Mr. Byron & moi. Ils nous donnerent fort bien à ſouper. Tout y fut propre & décent, & nous y bûmes de très-bon vin. En allant nous coucher nous trouvâmes chacun une chemiſe blanche, des draps blancs, & de bons lits ; ce qui me procura la meilleure nuit que j'aie eue de ma vie. Le lendemain je jetai au feu toutes mes guenilles de peur qu'elles n'infectaſſent l'endroit. Nous demeurâmes plus de huit jours chez les Jéſuites, & nous reçûmes d'eux toute ſorte de bons traitements.

Le Gouverneur, qui demeuroit à Chaco au nord de l'iſle, nous envoya chercher par ſon fils avec des gardes. A notre départ de Caſtro le cérémonial fut de même qu'à notre arrivée. On nous conduiſit de nuit, & avec toute ſorte de précautions, hors de la ville juſqu'à la maiſon d'un Fermier, où nous trouvâmes le fils du Gouverneur qui nous reçut fort bien. Le lendemain nous traverſâmes le pays à cheval juſqu'à une baie où nous trouvâmes des canots tout prêts pour nous tranſporter. Dans trois jours nous arrivâmes à une autre petite baie qui eſt près de la ville de Chaco. On dépêcha de là un Soldat au Gouverneur pour l'informer de notre arrivée. Il donna ordre qu'on ne nous fît entrer que de nuit, ce qui fut

exécuté. Lorſqu'on nous conduiſit le ſoir au Gouvernement, nous paſſâmes entre deux files de Soldats tenant chacun une meche allumée d'une main, & une vieille arquebuſe de l'autre : on n'a point dans ce pays d'autres armes à feu. Le Gouverneur nous reçut dans une ſalle, aſſis au bout d'une grande table couverte d'un tapis rouge. Il s'entretint avec nous par le moyen de ſon Interprete, qui étoit anglois né à Falmouth. Nous lui apprîmes qu'avant d'arriver à Chiloé Mr. Hamilton avoit été ſéparé de nous dans un canot d'Indiens, & que nous voudrions bien qu'il eût la bonté d'ordonner des perquiſitions pour ſavoir ce qu'il étoit devenu. Il commanda auſſi-tôt à notre Cacique, qui ne nous avoit point quittés juſques-là, d'aller chercher Mr. Hamilton, & de le ramener. Le Cacique exécuta ponctuellement ſes ordres, & quelques jours après nous eûmes la ſatisfaction de revoir notre camarade, & de nous trouver tous quatre réunis.

Il s'en faut bien que l'iſle de Chiloé ſoit auſſi fertile que le prétend le voyageur Shelvocke, qui a oſé la comparer à l'iſle de Wight. Chiloé eſt un des plus mauvais pays de l'Amérique, & je ne connois aucune colonie eſpagnole auſſi miſérable que celle-ci. Le climat eſt humide & mal-ſain. Il y a très-peu de froment, parce que les pluies continuelles le font pourrir en terre. Le pain que l'on mange eſt fait de farine de topinambour : il eſt vrai que ce fruit eſt ici de meilleure qualité qu'en aucun autre endroit, & il y en a grande abondance. L'orge eſt fort commun ; on s'en ſert pour faire cette liqueur que l'on nomme chica ; on en fait auſſi des gâteaux

qui ſont aſſez bons. Les autres mets ſont le poiſſon & les coquillages, le cochon, dont la chair eſt fort ſucculente, & dont on fait d'excellents jambons. Il y a quelques moutons, quelques vaches, & des chevaux. Le défaut de pâturages empêche d'élever de ces animaux en grand nombre, & ils ſont tous d'une maigreur extraordinaire.

Les habitants ſont tous fort pauvres. Leurs maiſons ſont de ſimples cabanes couvertes de chaume, & ſans cheminée : ils ſe contentent d'allumer du feu au milieu, & ils en ſont quittes pour être aveuglés par la fumée. Le Gouverneur lui-même ne ſe chauffe pas avec plus de commodité ; & ſa maiſon, quoiqu'un peu plus honnête que les autres, n'a point de cheminée. Tout le monde s'habille d'une étoffe groſſiere que l'on nomme drap du Pérou ; & il n'y a que les perſonnes de diſtinction qui portent du linge. On reçoit ces marchandiſes d'un vaiſſeau de Lima qui arrive à Chaco une fois tous les ans, & qui vient y charger des jambons & du bois de ſapin dont cette iſle eſt preſque entiérement couverte. L'herbe du Paraguai eſt ici fort commune. On la tire du Paraguai même, & on la prend comme du thé. Cette boiſſon eſt très-ordinaire dans tout le Pérou & au Chili. Les Eſpagnols de Chiloé parlent tous le langage indien. Il eſt fort différent de celui des Patagons, Coucous, & autres Indiens avec qui nous avons vécu depuis notre naufrage. Il a beaucoup d'énergie & de douceur, & on lui donne la préférence ſur l'eſpagnol même.

Il y a à Chaco un excellent havre ; mais l'entrée eſt fort

dangereuſe pour les vaiſſeaux, y ayant dans le milieu un rocher caché, & le flux de la marée y donnant avec beaucoup de violence. La ville n'eſt qu'un amas de méchantes chaumieres diſperſées çà & là, & en très-petit nombre. Au bout de la ville du côté de la mer eſt un fort de terre entouré d'un foſſé & d'une paliſſade, avec treize canons, dont quatre ſont pointés vers la terre, & neuf contre la mer. Un Capitaine qui eſt en même temps Gouverneur, un Major, un Enſeigne & huit Soldats, compoſent toute la garniſon. Il y a à deux lieues au nord eſt de cette place l'iſle de Calabucco, où réſide pareillement un Capitaine Gouverneur avec une garniſon moindre que celle de Chaco.

Nous vîmes arriver vers la mi-Décembre le vaiſſeau annuel de Lima. C'eſt un fort beau bâtiment de deux cents tonneaux, mais ſans gros canon, & très-mal armé d'ailleurs. Il n'y avoit en tout que ſix hommes blancs en y comprenant l'Aumônier & ſon clerc; le reſte de l'équipage étoit negre ou indien. Toutes ces circonſtances nous firent faire bien des réflexions ſur l'aveugle démarche des ſieurs Bulkeley & Cummins, lorſqu'ils s'étoient ſi fort obſtinés à préférer la route du Sud à celle du Nord, ce qui n'a abouti qu'à la diſperſion de notre équipage, & à la ruine totale de ceux de nos gens qui ont ſurvécu aux malheurs inouis dont nous avons tous été affligés. Au lieu que ſi nous étions reſtés unis, en prenant la route du Nord, il nous eût été très-facile de nous rendre maîtres du port de Chaco, & nous aurions fait capture du vaiſſeau de Lima, qui en nous dédommageant d'une

partie de nos pertes, nous auroit mis en état de faire des priſes conſidérables ſur toute la côte du Pérou.

Nous avions informé le Gouverneur de Chaco de l'évaſion d'une partie de nos gens ſur la berge, & il avoit promis à Mr. Cheap que ſi ce bâtiment entroit dans quelqu'un des ports de l'iſle, il le feroit réparer & le lui remettroit. Nous ſûmes enſuite qu'effectivement la berge étoit arrivée avec deux hommes, les quatre autres étant morts de faim; mais le Gouverneur infidele à ſa parole la fit cacher dans une iſle voiſine, & ne nous en parla point.

Nous fûmes embarqués ſur le vaiſſeau de Lima le 2 Janvier 1743, & quatre jours après il mouilla l'ancre au port de Velpriſio dans le royaume de Chili, à 33 degrés de latitude ſud. Le Patron envoya la chaloupe pour donner avis au Gouverneur qu'il avoit ſur ſon bord quatre priſonniers anglois. La chaloupe rapporta un ordre de nous débarquer à terre, ce qui fut exécuté ſur le champ. Le bruit de notre arrivée répandu dans la ville attira autour de nous tous les habitants, qui conſidéroient avec un plaiſir inſultant notre état miſérable. On nous conduiſit en préſence du Gouverneur qui étoit aveugle; & de là nous fûmes confinés par ſon ordre dans un cachot ténébreux, qu'on nous dit être le lieu de correction où l'on renfermoit les filles débauchées. Heureuſement le Capitaine Cheap étoit aſſez bien rétabli; car l'incommodité de ce cachot n'auroit pu que lui être funeſte. Nous plaiſantâmes un peu de nous voir renfermés dans un lieu pareil; en enrageant pourtant contre l'impertinence du Gouverneur, qui

nous

nous faiſoit ce traitement parce que nous étions anglois, & par conſéquent hérétiques & infames.

Nous demeurâmes dans ce cachot juſqu'à ce que le Préſident de San Jago, Dom Joſeph Manſo, manda MM. Cheap & Hamilton, qui ſe rendirent ſans délai, & obtinrent qu'on nous fît venir auſſi, Mr. Byron & moi. Dom Joſeph nous fit un accueil fort honnête, & nous fûmes logés tous quatre chez un Gentilhomme anglois, qui eut pour nous tant que dura notre ſéjour des attentions auſſi tendres que ſi nous avions été ſes freres. Le lendemain nous fûmes priés à dîner chez le Préſident. Nous y trouvâmes l'Amiral Pizarro avec pluſieurs de ſes Officiers, qui étoient venus de Buenos-aïrès dans le deſſein de paſſer à Lima. Il nous raconta les malheurs arrivés à ſon eſcadre, qui n'avoit jamais pu doubler le cap Horne; malheurs qui égaloient tous ceux que nous avions nous-mêmes éprouvés avant notre naufrage.

La liberté dont on nous laiſſoit jouir à San Jago, & les ſoins de notre Gentilhomme anglois, nous remirent en peu de temps de toutes nos fatigues, & notre ſanté ſe trouva auſſi bonne que ſi rien ne nous avoit jamais manqué. Nous avions un extrême beſoin d'argent. Un Officier eſpagnol offrit de nous en prêter ſur un billet payable par le Conſul anglois à Lisbonne. Son offre fut acceptée, & il remit ſix cents dollars à Mr. Cheap pour nous quatre. Lorſqu'il fut queſtion de nous partager cet argent, le Capitaine me réduiſit à 80 dollars au lieu de 150 qui me revenoient. Je fus très-ſurpris d'une diſtinction ſi odieuſe; mais tout ce que je pus lui repréſenter n'eut

aucune force contre la résolution obstinée où il étoit de me refuser. Je l'avois regardé jusques-là comme mon ami. Je méritois son attachement par la générosité avec laquelle je m'étois sacrifié pour le suivre. Il m'avoit témoigné en plus d'une occasion sa sensibilité pour les services que je lui avois rendus, disant qu'il m'étoit redevable de la vie ; & que s'il arrivoit jamais en Angleterre, il feroit tout son possible pour procurer mon avancement. Je ne pouvois qu'être piqué au vif d'un changement qui me manifestoit une mauvaise volonté à laquelle je n'avois aucun lieu de m'attendre, & dont je n'ai jamais pu deviner le motif.

C'étoit un parti pris de sa part de me maltraiter, & j'en eus quelque temps après une nouvelle preuve. Mr. Guillaume Lindsley, qui avoit été autrefois employé à Buenos-aïrès au service de la Compagnie du Sud, ayant appris que nous étions quatre prisonniers anglois à San Jago, nous écrivit que si nous avions besoin d'argent, il avoit des fonds entre les mains d'un Marchand de cette ville que nous pouvions prendre en lui envoyant un double de nos quittances. Mr. Cheap toucha cet argent, il en fit part à MM. Hamilton & Byron, & ne voulut jamais m'en céder la moindre chose. J'eus beau lui exposer ma misere, & lui remontrer que j'étois sans linge & sans habits : sa réponse fut que je n'aurois rien. Ce procédé me parut si indigne & si criant, que je ne voulus plus avoir de société avec cet homme injuste & ingrat. Je sortis de la maison où il étoit, & j'allai me loger seul autre part.

Le Chili eſt un royaume aſſez grand, & il ne lui manque que des habitants induſtrieux, pour devenir un des meilleurs pays de l'univers. Il occupe en longueur une grande partie de la côte occidentale de l'Amérique méridionale, & il y a ſur cette côte cinq ports excellents. Baldivia au midi, à 40° de latitude ſud, eſt une ville ſituée ſur la frontiere qui ſépare les Eſpagnols d'une nation belliqueuſe d'Indiens qui ſont continuellement en guerre avec eux, & ne leur font jamais de quartier. On prétend que ces Indiens poſſedent les plus riches mines d'argent qui ſoient en Amérique, & que ce métal eſt ſi commun parmi eux qu'ils en ferrent leurs chevaux. Il y a quelques années qu'ils attaquerent tout à la fois trois des plus belles villes que les Eſpagnols poſſedent dans ces cantons; ils les ſurprirent de nuit, & en maſſacrerent tous les habitants. Ces Indiens ſont gens fort braves, faiſant la guerre en regle, & combattant en ſi bon ordre que les Eſpagnols ne s'aviſent guere de les inquiéter. Baldivia eſt munie de fortifications qui la mettent à l'abri des inſultes de cette nation redoutable.

La Conception eſt un autre port. C'eſt là que ſe rendent toutes les années au mois de Décembre les Indiens des environs, pour renouveller en préſence du Gouverneur le traité d'alliance entre les deux nations, ou pour le rompre, avec ſolemnité. Si l'on eſt d'accord ſur les articles propoſés de part & d'autre, les Indiens préſentent un agneau & lui coupent la tête en ſigne de paix. Si l'on ne convient point enſemble, ils rapportent leur agneau en vie, & la déclaration de guerre

eſt faite. Ces Indiens ne connoiſſent aucune ſorte d'écriture. Pour ſe ſouvenir de leurs faits, & faire leurs calculs, ils ont une longue ficelle pleine de nœuds ; & c'eſt en comptant ces nœuds qu'ils rappellent les différentes choſes dont ils ont à traiter. Ces Indiens excellent dans l'art de faire ces belles couvertures dont j'ai déjà parlé, & ils en font commerce avec les Eſpagnols.

Velpriſio eſt le port principal du Chili. La ville eſt pourtant très-petite, & tous ſes habitants conſiſtent en Matelots & autres gens qui gagnent leur vie ſur les vaiſſeaux. Il y entre en tout vingt-ſix bâtiments par an ; & c'eſt beaucoup eu égard au peu de relation que l'Europe entretient avec ce pays. La ville a deux fortereſſes. La premiere, qui eſt en fort bon état, eſt munie de vingt pieces de canon de bronze, & deux de fer. La ſeconde, qu'on nomme le vieux château, eſt bâtie au pied d'une haute montagne, & commande l'entrée du port avec des batteries raſantes.

Cockimbo & Corpeepo ſont les deux derniers ports. Le commerce de ces deux villes n'eſt pas conſidérable. Elles envoient à Lima des mulets, du froment, du bœuf ſalé, des fruits, de l'or en barre, & de l'herbe du Paraguai ; elles en retirent du ſucre & de la groſſe toile pour l'uſage de leurs Indiens & de leurs Negres. Elles envoient auſſi à Buenos-aïrès des vins, des fruits, des dollars monnoyés ; & en retirent des velours, des ſoies, des habillements de toute ſorte : mais ce dernier commerce eſt prohibé, & ne peut ſe faire que par contrebande.

Le climat du Chili eſt un des plus beaux & des plus ſains qui ſoient dans le monde. A San Jago, où nous avons ſéjourné plus long-temps, nous n'avons jamais éprouvé ni froid rigoureux, ni chaleur incommode. Cette ville, qui eſt à trente-trois degrés eſt de latitude ſud, devroit naturellement être ſujette à de grandes chaleurs ; mais le voiſinage des montagnes de la Cordeliere, dont les cimes élevées juſqu'aux Cieux ſont couvertes d'une neige éternelle, y entretient dans le plus fort de l'été une agréable température. La terre eſt d'une fertilité incomparable, il ſuffit de la gratter & d'y ſemer du grain, pour que ſans autre culture elle produiſe au centuple. Il y a de toute eſpece d'arbres fruitiers : pommes, poires, pêches, abricots, prunes, ceriſes, raiſins, limons, oranges, tous ces fruits ſont ici fort communs. Le pâturage eſt des meilleurs, & on y engraiſſe une quantité prodigieuſe de bétail. Le bœuf & le mouton y ſont à rien ; & c'eſt la plus excellente viande qu'on puiſſe manger.

Les habitants du Chili ont de fort beaux chevaux à tout uſage. J'en ai vu dont le pas étoit auſſi vîte que le galop ordinaire. Ils ſont tous bons cavaliers. Ils ont toujours à la porte de leurs maiſons des chevaux ſellés & bridés, dont ils ſe ſervent pour les plus petites courſes, ne fût-ce que pour aller d'une maiſon à une autre. Les gens de la campagne ſont forts & vigoureux ; mais la bonté du pays, qui leur donne ſans beaucoup de travail bien au delà du néceſſaire, les rend extrêmement pareſſeux.

On trouve au Chili des mines d'or, d'argent, de cuivre,

de fer, d'étain, de plomb & de vif-argent. Si ces richeſſes étoient entre les mains de gens qui euſſent l'eſprit de les faire valoir, elles produiroient au delà de l'imagination. Mais les Chiliens ne ſont point au fait de l'art d'exploiter les mines, & elles leur rendent très-peu. Ils ne ſavent point extraire le mercure. Le plomb, ils n'en font aucun cas. L'or, quoique très-abondant, reſte dans la mine faute de travailleurs intelligents, & ce qu'ils en tirent eſt peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on en pourroit tirer. La pareſſe des ouvriers contribue à l'abandon ſtupide que l'on fait de tant de tréſors. Dès qu'ils ont amaſſé une certaine ſomme, ils quittent l'ouvrage; & n'y reviennent point que cet argent ne ſoit dépenſé. Le ſeul métal dont on tire au Chili quelque avantage, c'eſt le cuivre. On en fournit tout le Pérou. Les François qui fréquentent ces mers en achetent beaucoup; & c'eſt pour eux une branche de commerce fort lucrative, non ſeulement parce qu'ils ont ce cuivre à très-bon marché, mais à cauſe de la quantité d'or qu'il renferme, & qu'ils ſavent très-bien en extraire.

Les habitants de San Jago ſont eſpagnols & indiens, outre les eſclaves negres. Les Eſpagnols ſont fiers comme par-tout ailleurs, & ils affectent beaucoup de faſte & de magnificence dans leurs habits. Ils ſont généralement aſſez bonnes gens, & fort affables envers les étrangers. Leurs femmes ſont fort empreſſées de lier ſociété avec les nouveaux venus; elles ont un goût pour la parure qui égale tout ce que la vanité du ſexe fait voir ailleurs de plus paſſionné & de plus vain. Elles

ſont de très-grandes dépenſes en ajuſtements ſur leurs perſonnes, & en meubles dans leurs maiſons. Leur maniere de ſe mettre eſt galante & peu modeſte. Elles n'ont pour habillement qu'un juſte dont les manches ſont de belle toile. Leurs juppons fort courts ſont ouverts par devant juſqu'au deſſus du genou, & un des côtés ouverts eſt rabattu ſur l'autre. Elles ne portent point de paniers, parce qu'une des principales beautés chez elles eſt de paroître menues par le bas du corps. Leurs ſouliers ſont ſans talons, & elles ſe plaiſent à leur donner les formes les plus bizarres. Elles ſont coëffées en cheveux; & elles ont le talent d'en arranger les boucles d'une maniere tout-à-fait ſéduiſante. En un mot quoique leur façon de ſe mettre ſoit fort oppoſée à nos modes européennes, il en réſulte un agrément que nos Dames les mieux miſes pourroient envier. Pour ce qui eſt des Indiens, les Eſpagnols les traitent comme de vrais eſclaves, & leur ſort n'eſt pas meilleur que celui des Negres. Le Corrégidor les fait travailler toute l'année, ſans ménager leurs forces, & ne leur donne enſuite que ce qu'il veut.

La chaſſe des taureaux ſauvages eſt le principal divertiſſement des Eſpagnols. Leur adreſſe n'eſt pas moindre en ce genre que celle des Patagons dans la chaſſe des chevaux. Ils s'y prennent de la même maniere pour arrêter le taureau, en courant après lui, & lui jetant un nœud coulant qui le ſerre ou par le cou ou par les cornes. L'animal qui ſe ſent pris ſe débat avec force pour s'échapper; & les différents efforts qu'il fait dans ſa fureur ſont l'amuſement des ſpectateurs.

San Jago eſt la principale ville du Chili. Elle eſt ſituée dans un vallon charmant. Elle eſt très-bien bâtie, quoique les maiſons ſoient baſſes & n'aient que le rez de chauſſée, à cauſe des tremblements de terre, dont les ſecouſſes ſe font ſentir preſque toutes les ſemaines. Le vallon qui l'environne eſt coupé de pluſieurs rivieres qui fourniſſent beaucoup de poiſſon, & en particulier d'excellentes truites. En un mot je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vu un pays plus délicieux. S'il étoit habité autant qu'il peut l'être, & par d'autres que des Eſpagnols, qui ont par-tout plus de fierté que d'induſtrie; je puis garantir que le Chili ſeroit un des plus beaux lieux de la nature.

Après un ſéjour de plus d'un an nous apprîmes qu'il y avoit un arrangement entre l'Eſpagne & l'Angleterre pour l'échange des priſonniers; & Dom Joſeph Manſo nous fit dire que nous étions les maîtres de retourner en Europe par le premier vaiſſeau qui mettroit à la voile pour l'Eſpagne. Six mois après un vaiſſeau françois arriva à Velpriſio; MM. Cheap, Hamilton, & Byron, en profiterent pour retourner en Europe. Quant à moi, depuis le démêlé que j'avois eu avec le Capitaine, je n'avois eu aucune communication avec lui; & je n'eus garde de m'embarquer avec un homme qui en avoit trop mal uſé à mon égard pour m'inſpirer autre choſe que de l'averſion. Je ſus que l'Amiral Pizarro devoit partir inceſſamment pour Buenos-aïrès, où il avoit laiſſé ſon vaiſſeau, & que de là il devoit ſe rendre en Eſpagne. Je le priai de me permettre de me joindre à lui. Il s'y prêta gracieuſement, en m'aſſurant que nous arriverions

rions en Europe beaucoup plutôt que le vaiſſeau françois.

Je partis de San Jago en compagnie de l'Amiral Pizarro & de ſes Officiers le 20 Janvier 1745. Nous étions dans le plus grand été ; & comme nous n'avions pour toute voiture que des mulets, l'ardeur du ſoleil qui dardoit ſur nos têtes nous fit prendre le parti de marcher la nuit & de nous arrêter le jour. Après avoir eſſuyé les fatigues & les périls des mers les plus orageuſes, un voyage par terre ne me ſembloit pas ſuſceptible de circonſtances capables de m'inſpirer de l'effroi ; mais quand nous fûmes au pied de ces prodigieuſes montagnes de la Cordeliere, & que je vis les chemins par où il falloit paſſer pour les franchir, j'avoue que le danger me parut auſſi grand que tous ceux que j'avois courus juſques-là. Nous mîmes quatre jours de ſuite à monter par des ſentiers preſque perpendiculaires, & ſi étroits, qu'en quelques endroits il n'y avoit pas plus de ſept pouces d'eſpace pour le paſſage de nos mulets. D'un côté nous avions des roches inacceſſibles, de l'autre un précipice & une grande riviere au bas. Quoique les mulets que nous montions ſoient accoutumés à ces horribles chemins, & qu'ils aient le pied fort aſſuré, j'étois dans une appréhenſion continuelle, voyant que le moindre faux-pas devoit me précipiter dans d'effroyables abymes. Ce qui augmenta ma terreur, c'eſt que je vis à quatre pas de moi un mulet chargé de ballots à qui le pied manqua ; il tomba dans le précipice, & il fut mis en mille morceaux avant d'en atteindre le fond.

Nous arrivâmes avec beaucoup de peine au ſommet de

cette grande montagne, qui n'eſt qu'un déſagréable & aride rocher. Sur cette cime exceſſivement ſupérieure à la région des foudres & des éclairs, nous éprouvâmes un froid ſi piquant que deux de nos muletiers en moururent. Pour moi je me trouvai incommodé d'un grand vomiſſement, que j'attribuai à l'extraordinaire vivacité de l'air. Nous eûmes beaucoup plus de difficulté à deſcendre que nous n'en avions eu à monter; & nous y mîmes un jour de plus. De vingt mulets que nous avions il n'en réchappa qu'un ſeul. Les uns furent précipités, d'autres eurent les jambes caſſées, & il y en eut qui moururent de faim. Nous trouvâmes au bas de la montagne la petite ville de Mendoſa, où nous ſéjournâmes trois jours pour nous y fournir de mulets & de voitures. Il nous reſtoit quatre cents lieues à faire juſqu'à Buenos-aïrès, à travers un pays fort déſert & fort dépourvu. Nous chargeâmes nos mulets des proviſions néceſſaires; nous en prîmes quelques uns pour nous ſervir de monture à moi & à quelques autres. L'Amiral Pizarro avec un certain nombre de ſes Officiers ſe mit dans un grand chariot traîné par des bœufs. Nous fîmes plus de cent lieues ſans trouver une maiſon, & plus de deux cents avant que de rencontrer une goutte d'eau. Le climat de ce canton eſt d'une chaleur brûlante, & il n'y a pas un arbre où l'on puiſſe ſe mettre à l'abri des rayons du ſoleil.

A toutes ces incommodités ſe joignoit la crainte des périls ordinaires à cette route. Le premier de ces périls eſt la rencontre des tigres & des lions, qui ſont ici en grand nombre, & qui s'élancent avec beaucoup de hardieſſe contre

les voyageurs, à moins que ceux-ci ne ſoient aſſez accompagnés pour être en état de défenſe. Le ſecond péril, plus redoutable encore que le précédent, eſt le caractere féroce d'une nation de Patagons qui habite ces contrées. Ces Indiens très-belliqueux haïſſent mortellement les Eſpagnols, & leur font une guerre ſans relâche.

Voici ce que m'en ont appris mes compagnons de voyage. Ces Indiens ſont, comme tous les autres Patagons, de haute taille, & d'un teint baſané. Leurs armes ſont la lance & la fronde, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité. Ils ſe diſperſent en différents partis dans ces vaſtes plaines, ayant chacun leur chef ou Cacique. Lorſque quelqu'un de ces Caciques en invite un autre pour lui prêter ſecours dans quelque expédition contre les Eſpagnols, il ne peut ſe ſéparer du Cacique auxiliaire que lorſque l'expédition eſt faite; & s'il lui prenoit fantaiſie de le quitter, il s'expoſeroit à avoir la tête tranchée par ſes gens, qui ne pardonnent point ces infidélités. Ils ſont tous bons cavaliers; ils montent à cheval à peu près comme nos Houſſards d'Europe. Leurs ſelles ſont plates & minces comme celles de nos chevaux de courſe en Angleterre. Leurs étriers ne ſont qu'un morceau de bois où il y a un trou pour y fourrer le gros doigt du pied. Leurs brides ſont de crin, & le mords eſt de bois. Ils n'ont point de demeure fixe; ils ſont errants, & par là même fort inacceſſibles aux Eſpagnols. Ils font de temps en temps des courſes ſur les frontieres eſpagnoles, & enlevent le bétail & les habitants. De tous les priſonniers qu'ils font, ils ne gardent

que les femmes & les enfants pour en faire des eſclaves, & tuent tout le reſte. Ils ſe battent contre les tigres avec beaucoup d'intrépidité, & les tuent pour en avoir la peau. Ils les attaquent de la maniere ſuivante. L'Indien porte de la main gauche un bâton qui a neuf pouces de longueur, avec une garde d'oſier pour garantir la main; il tient de la main droite un coutelas; & avec ces armes il va au devant du tigre, ou le voit venir. Lorſque l'animal eſt près, l'Indien lui fourre ſon bâton dans la gueule, en même temps il lui enfonce le coutelas dans le ventre. Le tigre eſt attaqué, renverſé, tué preſque en un clin d'œil. Il eſt vrai que ſi l'Indien manque ſon coup, & qu'il n'ait pas l'adreſſe de prendre le moment pour uſer du bâton & du coutelas, le tigre prend ſur lui l'avantage, & le dévore.

Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer en route aucun de ces divers ennemis, auxquels il auroit fallu livrer de ſanglants combats. Nous vîmes une quantité prodigieuſe de chevaux, de mulets, & de bœufs ſauvages, qui courent la campagne, & qui ſont au premier qui les attrape. Nous tuâmes pluſieurs de ces bœufs, qui nous furent de grande reſſource; car nous n'avions porté aucune proviſion de viande, ſur l'eſpérance que nous ne manquerions pas d'en trouver en chemin. Après un voyage des plus diſgracieux par ſa longueur, l'aridité du pays, & la chaleur extrême du climat, nous arrivâmes à Buenos-aïrès le 10 du mois de Mars.

Quatre jours après notre arrivée, l'Amiral Pizarro reçut ordre d'Eſpagne de ne partir de ce port que le mois d'Oc-

tobre ſuivant. Le motif de cet ordre étoit d'empêcher que l'Amiral ne fût pris par la flotte angloiſe qui devoit juſqu'à ce temps-là croiſer dans ces mers. Le Gouverneur de Buenos-aïrès me reçut d'abord aſſez bien, & me pria même à dîner chez lui. Je comptois jouir de la même liberté que j'avois eue au Chili. Ma conduite qui avoit toujours été fort décente ne fourniſſoit aucun ſujet de me faire un plus mauvais traitement. Cependant au ſortir de table je fus arrêté & mené priſonnier dans le fort, avec défenſe d'en ſortir. Un mois après je fus relâché par l'entremiſe de l'Amiral, & on me donna la ville pour priſon. Mais ſur le bruit qui courut de l'arrivée de quelques gens de guerre anglois à l'embouchure du fleuve, je fus encore renfermé dans le fort, où je reſtai vingt-deux jours. Ce bruit s'étant trouvé faux, on me rendit ma liberté; & j'en ai joui juſqu'au départ de l'Amiral, avec lequel je me ſuis rendu à Monte Vedio.

Ainſi finit le récit de Mr. Campbell, que nous écoutâmes avec une attention pleine d'intérêt. La joie de notre réunion devint encore plus grande par la connoiſſance de nos malheurs réciproques. Nous ne pouvions nous laſſer d'admirer la Providence, qui après nous avoir fait paſſer par de ſi rudes épreuves, en nous diſperſant ſur diverſes terres barbares, nous faiſoit rencontrer dans un lieu propre à remplir le deſir que nous avions tous de revoir notre chere Angleterre.

Nous reſtâmes à Monte Vedio juſqu'au 13 d'Octobre. La ville eſt nouvellement bâtie. Il y a fort peu d'habitants & encore moins de commerce. Le havre eſt bon pour les vaiſſeaux de

petit port ; il n'y a pas plus de 17 pieds d'eau dans le temps de la haute marée. Cependant l'Asie, vaisseau amiral de la flotte de Pizarro, y a été pendant deux ans. Il est vrai qu'on avoit été obligé de retrancher son gouvernail faute d'eau, & que ce bâtiment s'étoit enfoncé dans la bourbe, sans en souffrir pourtant aucun dommage. La garnison de Monte Vedio est composée de deux compagnies d'Infanterie, & d'une compagnie de Dragons, toutes troupes réglées que l'on y envoie d'Espagne, & qui ne font pas plus de cent hommes en tout. Le port est défendu par une fortereſſe où il y a quinze pieces de canon. Les Espagnols, qui craignent que les Anglois n'entreprennent de s'établir dans cette partie de l'Amérique, ont entrepris de construire ici une citadelle qu'ils prétendent rendre extraordinairement forte, & qui commandera toute la riviere. Elle sera à quatre bastions avec 64 pieces de canon en tout. Elle doit être accompagnée de divers autres forts, qui rendront cette place très-considérable. Le pays aux environs est beau & fertile. Il fournit abondamment à tous les besoins. On pourroit même y recueillir beaucoup de vin, car les vignes y reussissent à merveille. Mais ici comme ailleurs l'indolence espagnole rend inutiles tous les avantages du terrein ; & il est vrai de dire que la nature en prodiguant ses trésors à cette nation, place ses dons en pure perte. Il y a auprès de Monte Vedio des mines d'or & de diamants dont on fait fort peu d'usage. On en tire pourtant quelques fragments que l'on vend aux Portugais de Rio-Grande, qui viennent com-

mercer ici par la riviere Noire qui ſe jette dans la riviere de la Plata. Au deſſous de Monte Vedio eſt un très-beau port nommé Malduna. L'embouchure en eſt étroite : mais il peut contenir deux cents vaiſſeaux. Ce havre eſt un des plus aſſûrés qui ſoient dans le monde. Il n'a beſoin d'aucun arrangement & d'aucune commodité, la nature les lui ayant toutes données. Monte Vedio & Malduna ſont au nord de la riviere. Du coté du ſud il y a encore un autre auſſi bon port nommé par les Eſpagnols, l'Inſanada de Baragon.

Tout ſe diſpoſoit au départ du vaiſſeau l'Aſie. Ce bâtiment, dont la charge étoit très-riche, & qui portoit plus de 15 millions de dollars, manquoit d'hommes & de Matelots. L'Amiral Pizarro ſe donna toute ſorte de ſoins pour en trouver. Il enleva de gré ou de force tout ce qui étoit à Monte Vedio & aux environs ; il y joignit tout ce que nous étions de priſonniers anglois, quelques Contrebandiers portugais pris en différents temps, & une douzaine d'Indiens faits priſonniers depuis peu, dans une eſcarmouche auprès de Buenos-aïrès. Ce ramaſſis de gens de toute nation, & dont la plupart n'étoient point propres à la manœuvre, lui compoſoit un des plus mauvais équipages qu'on aie jamais vus ; & le moindre de nos vaiſſeaux qui l'auroit rencontré en route, s'en ſeroit rendu maître ſans beaucoup de difficulté. C'étoit un parti forcé. Nous nous embarquâmes le 13 Octobre 1745 ; & à peine eûmes-nous perdu entiérement la terre de vue, que le vaiſſeau faillit à être perdu pour les Eſpagnols, par la hardieſſe d'Orellana, chef des Indiens, qui en fut

maître durant plusieurs heures. Je ne répéterai point ici les circonstances de ce combat, qui sont fort exactement détaillées dans la relation du voyage de Mr. Anson. La scene fut des plus tragiques. Les hurlements affreux des Indiens, les cris douloureux des blessés, le bruit tumultueux de l'équipage, l'horreur des ténebres, tout sembloit concourir à augmenter le désordre & la terreur; & si l'on n'étoit pas venu à bout de tuer ce terrible Orellana, qui abattoit à grands coups tout ce qu'il trouvoit en son chemin, c'en étoit fait des Espagnols & de nous: le vaisseau étoit pris, & nous redevenions les esclaves des Indiens. On en fut quitte pour une vingtaine de morts, & une quarantaine de blessés. Les Indiens s'étant jetés à la mer aussi-tôt après la mort d'Orellana, le calme se rétablit dans le vaisseau; & nous arrivâmes au port de Corkvion près du cap de Finisterre le 20 Janvier 1746. Débarqués à terre, on nous enferma dans une étroite prison, où nous fûmes enchaînés quinze jours comme des criminels, n'ayant pour toute nourriture que du pain & de l'eau. Mr. Campbell fut envoyé à Madrid, où il sollicita & obtint un passe-port pour Lisbonne, d'où il se rendit en Angleterre. Pour nous on nous tira de notre prison, & nous fûmes menés par terre jusqu'au Groyne. Là on nous conduisit au château San Antonio, dans une isle qui est à l'entrée du port, & où l'on a accoutumé de renfermer les malfaiteurs. Nous y demeurâmes jusqu'à ce qu'il vint un ordre de la Cour d'Espagne de nous envoyer en Portugal. En huit jours nous arrivâmes à Porto; & le 28 Avril nous nous embarquâmes pour

pour Londres, où nous arrivâmes le 8 Juillet ſuivant. Telle a été la fin d'un voyage de près de ſix ans, qui après nous avoir rendus les jouets d'une foule d'accidents tous plus déplorables les uns que les autres, nous a laiſſés ſans fortune, ſans reſſources, ſans protection. Nous croyions en arrivant dans notre patrie recevoir la récompenſe de nos travaux, & on nous y a traités comme des rebelles, à qui l'on prétendoit faire grace en ſe contentant de les priver de leurs appointements, de les exclure du ſervice, ſans pouſſer plus loin le châtiment de leur entrepriſe contre le Capitaine Cheap. Quoiqu'il ſoit l'auteur de toutes nos infortunes, nous ſouhaitons que la proſpérité de ſon ſort triomphe déſormais de tous les inconvénients auxquels pourroit l'expoſer la dureté de ſon caractere.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.
A

ABordage extrêmement périlleux. *page* 74.
Acclamations uſitées chez les marins. 55.
Action de Mr. Cheap qui révolte l'équipage. 152.
Adreſſe des Indiens Patagons pour prendre les chevaux. 133.
Admiration des Patagons en voyant des hommes blancs. 123.
Algue marine. 110.
Alarme cauſée par un coup de fuſil. 160.
Aller & Clinch, Officiers du Wager, diſparoiſſent. 118.
Amniſtie accordée à la garniſon de Rio-Grande. 88. Quelques uns la refuſent. *ibid.*
Anarchie parmi l'équipage du Wager. 21. Sa cauſe. *ibid.*
Ancrage du port St. Sebaſtien admirable. 92.
Animoſité excitée, par qui. 33.
Anna, flûte, ſouffre beaucoup d'une tempête. 10. Donne le ſignal d'incommodité. 11.
Anſon, Amiral, fait des changements dans ſon eſcadre. 5. Envoie ſes ordres aux Capitaines. *ibid.* Dépêche un Officier au Gouverneur de Ste. Catherine. 6. Envoie une barque pour reconnoître un vaiſſeau. 7. Aſſemble ſes Capitaines. 8. Donne ſes ordres pour le départ. *ibid.* S'approche du Wager. 12. Lui renvoie ſon Charpentier. *ibid.*
Arbuſtes odoriférants. 6.
Armadille, animal : ſa deſcription. 110. 111. 121.
Aſſaſſinat ordinaire & journalier à Madere. 4. A Rio-Janeïro. 96.
Aſyle des égliſes pour les aſſaſſins. 4.
Aventure inopinée & ſenſible. 57.

B

BAhia, ou baie de tous les SSts. ſa deſcription. 101. 102. Caractere des gens du pays. *ibid.* Culture des terres y eſt négligée. 103.

Baie de Ste. Catherine. 6. Sa deſcription. *ibid.* L'air y eſt mal-ſain, pourquoi. 7.

Baie de Cheap. 55. On y rentre. 150.

Baie ſablonneuſe abondante en gibier. 45.

Baldivia, ville du Chili. 171.

Baleines communes à Bahia : elles y détruiſent le poiſſon. 103.

Barque reſte à ſec. 69. Arrive à Rio-Grande. 78.

Beans, Lieutenant du Wager, propoſe de faire arrêter ſon Capitaine. 40. Sa timidité en préſence de ſon Capitaine. 41. Il eſt fait commandant des révoltés. 52. Envoie des Matelots à la baie Cheap, pourquoi. 56. Ils ne reviennent plus, pourquoi. *ibid.* Parle mal de deux de ſes Officiers. 105.

Beſoin de proviſions fait haſarder les périls. 58.

Beſoins extrêmes donnent de l'induſtrie. 81.

Boiſſon des Indiens Patagons. 129.

Bonanoé, fruit particulier de l'iſle de Madere. 3. Superſtition des habitants à l'égard de ce fruit. *ibid.*

Boſſeman du Wager, ſon caractere. 20. Tire le canon contre ſon Capitaine. *ibid.* Pourquoi. *ibid.* Inſulte à ſon Capitaine priſonnier. 49. Met le déſordre par-tout où il eſt. 93. On eſt obligé de le chaſſer. 94. Fait attenter à la vie du Canonnier & du Charpentier du Wager. 97.

Briques gravées trouvées ſur la côte du port deſiré. 71.

Broadwater égorgé par les Indiens. 117.

Bulkelei, Canonnier du Wager, ſe charge de le réparer. 12. Se plaint de la route qu'on a pris. 14. En parle au Capitaine. 15. Tâche de ramener les déſerteurs, & gagne le garçon Charpentier. 22. & 23. Veut qu'on prenne la route du Sud. 33. Son caractere. 34. Dreſſe un mémoire & le fait ſigner. *ibid.* Le préſente au Capitaine. 35. Demande un conſeil. 39.

Somme ſon Capitaine de ſigner un mémoire. 41. Craint la vivacité de ſon Capitaine. 42. Va découvrir le pays, & en fait ſon rapport. 44. 45. Fait accepter aux révoltés la demande de ſon Capitaine. 51. Quitte ſon Capitaine, de qui il reçoit un préſent. 55. Prend terre ſur la côte du Breſil, y trouve des Eſpagnols. 76. 77. Il achete du pain, qu'on lui vend très-chérement. *ibid.* Rentre dans la barque, craignant quelque infidélité des Eſpagnols. *ibid.*

Bulkelei veut ſortir de Rio-Grande, pourquoi. 84. En confere avec ſon Commandant. 85. Inſiſte pour aller à Rio-Janeïro. *ibid.* Ecrit une lettre fort vive à ſon Commandant. 86. Veut aller par terre avec Mr. Pemberſton à Rio-Janeïro. 87. Ce qui rompit le voyage. 88.

Bulkelei part de Rio-Janeïro. 97. Se repent d'être parti ſi-tôt. 101. Arrive à Bahia & en repart. 103. Arrive à Liſbonne. 105. Eſt mal reçu des Anglois. *ibid.* Préſente ſon journal. *ibid.* Part pour l'Angleterre, arrive à Spitead, il eſt jugé par l'Amirauté. 106.

C

CAbane renverſée par la chûte d'un rocher. 115. Pillée par les Indiens. 117.

Cabanes des Indiens Patagons faciles à tranſporter. 124.

Cacique, chef des Indiens Patagons, conduit les Anglois auprès du Roi. 124.

Campbell, Officier du Wager, raconte ſes aventures. 138. *& ſuiv.* Va au vaiſſeau briſé & en retire du bœuf ſalé. 141. S'embarque ſur l'eſquif. 142. Prend terre dans des marais : ce qu'il y ſouffre. 143. *&* 144. Sa triſte ſituation. 148. Tombe malade, pourquoi. 149. Tombe dans la mer. 150. Donne ſa montre à un Jéſuite. 163.

Campbell outré des mauvaiſes manieres de Mr. Cheap. 170. S'embarque avec l'Amiral Pizarro. 176. Arrive à Buenos-aïrès. 180. Eſt envoyé à Madrid. 184.

Canot conſtruit d'un tronc d'arbre avec des peaux de veaux marins. 121.

Cap Blanco doublé. 72.

Cap de la Vierge Marie. 69. Le vent contraire en empêche l'abordage. 70.

ap Victoria. 62.

Capitaine du vaiſſeau St. Tubes ſollicite vainement pour les Anglois. 100. Leur avance de l'argent. *ibid.*

Capitale du Roi des Patagons: ſa deſcription. 125. 126.

Caple: (Thomas) ſa triſte aventure. 64.

Céleri, abondant dans l'iſle Wager. 20.

Centurion, vaiſſeau amiral. 2.

Chaloupe ſéparée de la barque. 59. Inquiétudes de l'équipage. 60. Elle reparoît & diſparoît. *ibid.*

Charpentier du Wager conſtruit des cabanes dans l'iſle Wager. 21.

Chaſſe copieuſe. 74. Devient inutile à ceux qui étoient dans la barque. *ibid.*

Chaſſe des taureaux ſauvages. 175.

Cheap, Capitaine du Wager, tombe malade. 12. Appaiſe les mutineries de ſon équipage. 13. Fait une faute difficile à réparer. 14. Sa trop grande exactitude à ſuivre les ordres de l'Amiral cauſe tous les malheurs de ſon vaiſſeau. 15. Sa ſurpriſe lorſqu'on l'avertit qu'on voit la terre. 16. Fait une chûte & ſe démet l'épaule. *ibid.* Envoie ſon Lieutenant à terre, qui ne revient point. 18. Va lui-même à terre, & ſe loge dans une cabane d'Indiens. *ibid.*

Cheap frappe le Boſſeman. 20. Plaiſante repartie de Mr. Cheap. *ibid.* Perd l'affection de l'équipage, pourquoi. 25. Fait des préſents aux Indiens. 27. Retranche la ration aux voleurs des vivres. 30.

Cheap: ſon caractere; s'opiniâtre à prendre la route du Nord. 33. 34. Sa ſurpriſe en voyant le mémoire qui lui eſt préſenté par le Canonnier. 35. Il aſſemble les Officiers. *ibid.* Paroît ſe rendre à l'avis du Canonnier. 36. Fait ſes efforts pour diviſer le parti contraire à ſes intentions. 39. Invective le Canonnier. 41. L'envoie croiſer & reconnoître le pays. 44.

Cheap eſt arrêté priſonnier. 47. Cauſe de ſon arrêt. 48. Belle réponſe. 49. Il inſulte à la bravoure des Officiers. *ibid.* Invective ſon Lieutenant. 50. Tâche de le déterminer à prendre la route du Nord. 50. 51. Craint d'être conduit en Angleterre, demande qu'on le laiſſe dans l'iſle. 51. Fait marché avec les Indiens pour être conduit à l'iſle Chiloé. 151. Y ſouffre beaucoup du froid. 160. Agit mal avec Mr. Campbell. 169. & 170.

S'embarque sur un vaisseau françois pour l'Angleterre. 176.
Chica, liqueur faite avec de l'orge. 162.
Chili : sa description. 173.
Chiliens sont très-paresseux. 174.
Chirurgien major ne veut pas panser Cozens; pourquoi. 24. Demande de rester dans l'isle Wager avec le Capitaine. 52.
Chirurgien hollandois a soin des Anglois à Rio-Janeïro. 92. 93.
Choix du temps est essentiel pour un embarquement. 1.
Citrons abondants dans l'isle Madere. 3.
Cockimbo, port du Chili : son commerce. 172.
Complot de quelques Matelots. 22.
Conférence entre le Capitaine Cheap & son Canonnier. 36. 37. & 38.
Consternation de ceux qui restent à terre. 107. Leurs reproches contre leurs compagnons. *ibid.*
Contestation entre Mr. Beans, Lieutenant, & le Canonnier. 65.
Conventions signées par Mr. Beans & autres Officiers. 52. 53. & 54.
Cordelieres, montagnes du Pérou difficiles à passer. 177.
Corpeepo, port du Chili : son commerce. 172.
Corregidor espagnol fait conduire Mr. Cheap & sa compagnie à Castro. 162.
Coucous, Indiens : leur caractere. 156. Leur religion. 157.
Cousins, insecte, incommodent les Anglois. 7.
Cozens : son caractere. 23. Prend dispute avec le Munitionnaire. *ibid.* Lui tire un coup de pistolet. 24. En reçoit un du Capitaine. *ibid.* Meurt. 25.
Cummins, Charpentier, construit une grande maison de bois. 31. Alonge la grande barque. 32. Part de Rio-Janeïro. 97.
Curiosité du peuple de Rio-Grande pour la barque & l'équipage. 80.

D

DAnger que court la barque Speedwel. 55.
Départ de l'escadre angloise du port St. Julien. 9.
Départ d'une partie des Officiers & de l'équipage du Speedwel. 91.
Description du pays qu'habitent les Indiens Patagons. 128. Forme & caractere des Indiens Patagons. *ibid.*

Deſcription de Buenos-aïrès. 136. De l'iſle Chiloé. 165. De Chaco. 167.
Déſerteurs. On leur propoſe de s'embarquer, ils refuſent. 54.
Détroit de le Maire. 9. De Magellan. 36.
Deuil des Patagons très-ſévere. 131.
Directions données par le Chevalier Narborough très-exactes. 69.
Diſette des vivres exceſſive. 64.
Diſpute occaſionée par les différents ſentiments. 51.
Diſſenſions ſe raniment, pourquoi. 71. 72.
Duck retrouve ſon fuſil. 121. Reſte chez les Patagons. 133.
Dureté des Officiers envers leur Capitaine. 48.

E

ELliot, Chirurgien major du Wager, meurt de ſes fatigues. 158.
Embarquement de l'équipage du Wager après le naufrage. 55. Leur nombre. *ibid.*
Embarras des Officiers du Speedwel pour avoir de l'argent. 91. Propoſent de vendre leur bâtiment. *ibid.*
Embarras de l'Amiral Pizarro pour avoir des Matelots. 183.
Embouchure de Rio-Grande très-dangereuſe. 78.
Emploi des quatre Anglois chez le Roi des Patagons. 127.
Entrepriſes contre le Capitaine Cheap punies en Angleterre. 185.
Equipage du Wager ſuit l'avis du Canonnier contre celui du Capitaine. 34.
Erreur de Mr. Beans multiplie les peines. 66.
Eſcadre angloiſe retenue dans les ports d'Angleterre. 2. Sort du port Ste. Helene. *ibid.* Paſſe la ligne. 6. Sort de la rade Ste. Catherine. 8. Accueillie d'une horrible tempête. 10.
Eſquif laiſſé au Capitaine Cheap. 52. Coule à fond. 147.
Ewers, Lieutenant des troupes de terre, ſe jette à la nage. 74.
Exemple d'intrépidité ranime le courage. 74.

F

FAnfaronnade d'un Eſpagnol à Rio-Janeïro. 98.
Farine ſe vend une guinée la livre. 64.

Fautes contre la ſubordination, ne ſont jamais pardonnées en Angleterre. 106.
Femme indienne plonge dans la mer pour prendre du poiſſon. 154.
Fermeté des Officiers du Wager. 19.
Fermeté de Mr. Cheap trop grande. 45. Sujette à des inconvénients. 46.
Fonchiale, rade : ſa deſcription. 5.
Fourberie du Gouverneur de Chaco. 168.
Fourmis dévorent tout à Bahia. 103.
Froid exceſſif à l'iſle Wager. 20.
Froideur de l'équipage envers le Lieutenant. 87.

G

GAllegos, riviere. 70.
Garçon Chirurgien panſe Cozens. 24.
Garniſon de Ste. Catherine eſt effrayée à la vue de l'eſcadre angloiſe. 6.
Gloceſter, vaiſſeau anglois : ſa grande vergue eſt fracaſſée. 11.
Gouverneur de l'iſle Ste. Catherine tâche de faire ſurprendre les Anglois. 7.
Gouverneur de Rio-Grande queſtionne les Officiers de la barque Speedwel. 79. Son étonnement. *ibid.* Loge chez lui Mrs. Beans & Pemberſton. 80. Leur donne des nouvelles des vaiſſeaux le-Severn & la Perle. *ibid.* Les comble de politeſſe. 81. Leur diminue les vivres, pourquoi. 84. Leur remet le paiement de tout ce qu'il leur a fourni. 91.
Gouverneur de Buenos-aïrès paie la rançon de trois Anglois. 135. Les ſollicite de ſe faire Catholiques, & d'entrer au ſervice d'Eſpagne. 136. Les maltraite par rapport à leur refus. *ibid.* Les envoie priſonniers ſur le vaiſſeau l'Aſie. *ibid.* Les fait traiter comme des eſclaves. 137.
Gratification d'Angleterre pour les ſujets qui font naufrage. 90.
Grey, Préſident de l'Aſſiento, ſollicite la rançon des trois Anglois. 135.
Guianacoës, animal : ſa deſcription. 68.

H

HAche faite d'un canon de fuſil. 121.
Hamilton demande de reſter dans l'iſle Wager avec le Capitaine. 52.

Havre de Malduna très-assuré. 183.
Herbe du Paraguay fort commune à Chaco. 166.
Hérétiques sont en horreur dans l'isle de Madere. 4. On leur refuse la sépulture. *ibid.*
Hôpital fondé à Madere pour ceux qui sont atteints du mal vénérien. 4.

I

Jalousie outrée des habitants de Madere. 4.
Jésuites possedent le plus riche vignoble de Madere. 3. Leur église de Bahia est toute bâtie de marbres d'Europe. 102. Reçoivent dans leur college Mr. Cheap & sa compagnie, & les y traitent bien. 164.
Jésuite (un) apporte à Mr. Cheap une bouteille d'eau-de-vie. 163. Propose à un Anglois d'échanger sa montre. *ibid.*
Imprudence du Munitionnaire du Wager. 13.
Indiens apportent des vivres à Mr. Cheap. 26. Font des signes de croix, pourquoi. *ibid.* Boivent des liqueurs. 27. Reviennent avec leurs femmes & enfants, construisent des cabanes: leur caractere. *ibid.* Leur surprise en voyant un miroir. 28. Leur maniere de pêcher. *ibid.* Autre maniere. 154. Ils se retirent en colere, pourquoi. 28.
Indiens troquent un chien galeux contre des culottes. 63. Donnent des vivres en échange de marchandises. 67. Signalement de ces Indiens. *ibid.*
Indiens Patagons prennent les Anglois dans l'isle Déserte. 122.
Indiens de l'isle Chiloé reçoivent bien Mr. Cheap. 161.
Indiens du Chili viennent tous les ans au port de la Conception. 171. Leur maniere de renouveller ou rompre l'alliance. *ibid.*
Indolence des Espagnols rend inutiles les avantages du terrein. 182.
Indulgence pernicieuse dans la distribution de l'eau-de-vie. 43.
Inhumanité de Mr. Cheap envers Cozens. 25.
Inquiétude pour le ménagement des vivres. 26.
Joie de l'arrivée fait oublier les maux passés. 67.
Isle des Pengouins. 70.

Iſle Wager, pourquoi ainſi nommée. 44. Mr. Cheap y retourne. 150.
Iſle Chiloé habitée par des Indiens & des Eſpagnols. 160.
Yvreſſe commune parmi les Patagons. 129.

K

Kidd eſt fait commandant du vaiſſeau la Perle. 5. Meurt. 9.

L

Lindſley offre de l'argent à Mr. Cheap & aux autres Officiers du Wager. 170.
Lion tué par les Anglois dans l'iſle Déſerte. 116.
Lions s'élancent contre les voyageurs. 178. 179.

M

Madere, iſle : ſa deſcription. 3. 4.
Magaſin des vivres volé pluſieurs fois. 29. & 31.
Magellan, détroit. 62.
Maladie cauſée pour avoir trop bu d'eau. 76.
Maniere de vivre du Roi des Patagons. 129.
Manœuvre difficile à faire, pourquoi. 16.
Marée impétueuſe met l'équipage du Wager en danger. 19.
Marmitons (les) de Fonchiale portent l'épée. 5.
Matelots tués par les ſecouſſes du vaiſſeau. 10. Pillent le Wager. 19. S'enivrent & ſe noient dans le vaiſſeau. *ibid.* Déſertent. 22. Arrêtent priſonnier leur Capitaine. 47.
Matelots (onze) demandent qu'on les mette à terre ; pourquoi. 61. Huit ne peuvent regagner le bâtiment. 75. Se mettent à la nage pour aller chercher de l'eau. 76. Se cantonnent dans une iſle déſerte. 108. Se déterminent à aller à Buenos-aïrès. 109. Conſtruiſent une cabane. 110. Conteſtation entre eux. 112. Tuent des chiens dont ils ſe nourriſſent. 113. Elevent des chiens pour aller à la chaſſe. *ibid.* Eſſaient encore d'aller

à Buenos-aïrès ; y trouvent des obſtacles. 119. 120. Quatre reſtent ſur le rivage faute de place dans le petit bâtiment. 148.
Mauvaiſe volonté du Capitaine Cheap découverte. 49.
Mécontentement de l'équipage de la Berge. 145. 146.
Médecin refuſe de ſe trouver à une opération ; pourquoi. 24.
Melons excellents. 92.
Menaces du Lieutenant occaſionées par les mutineries de l'équipage. 61.
Mendoſa, ville : ſa ſituation. 178.
Mer du Sud, objet des eſpérances des Anglois. 9.
Modération de Mr. Cheap. 43.
Monte-Vedio, ville du Pérou. 136. Sa deſcription. 181. 182.
Mouillage bon, mais ſtérile. 66.
Munitionnaire viſite ceux qui débarquent du Wager. 21. Occaſione des mutineries. 22. Meurt de faim. 73.
Murray (Mr.) eſt fait Commandant du vaiſſeau le Wager. 5. Quitte ce vaiſſeau pour commander la Perle. 9.

N

NAturels de l'iſle de Madere paroiſſent dévots, & ſont très-libertins. 4. Sont très-attachés à leur Religion & à leurs Paſteurs. *ibid.*
Naufrage du Wager. 18. De l'eſquif. 147.
Navigateurs du Wager ſe reglent ſelon les directions du Chevalier Narborough. 38.
Norris, Capitaine du Gloceſter, demande de retourner en Angleterre. 5. Occaſione des changements dans l'eſcadre. *ibid.*
Nourriture de veaux marins cauſe des fievres, pourquoi. 71.

O

OFficiers ſont obligés de travailler à la manœuvre ſur le Wager. 16. Sollicitent le Capitaine d'aller à terre. 18. Veulent ôter le commandement du vaiſſeau au Capitaine. 42. Se jettent à la nage pour aller chercher

des proviſions de bouche. 74. Se préſentent au Gouverneur de Rio-Grande. 79.
Officiers de terre diminuent la punition des voleurs des vivres. 30.
Officier eſpagnol prête de l'argent à Mr. Cheap. 169.
Oie, eſpece qui ne vole point. 155. Son duvet eſt très-fin, & filé par les Indiennes. *ibid.* Maniere de les prendre. 155. 156.
Oppoſition de ſentiments ſur la route qu'on doit prendre. 33.
Orellana, chef d'Indiens, s'empare du vaiſſeau l'Aſie. 183. Eſt tué. 184.
Orza, cri des Indiens. 63.
Ouragan furieux. 62.

P

PAnque, plante dont les Indiens font beaucoup de cas. 158.
Patagons, eſpece d'Indiens, emmenent avec eux les Anglois. 122. Les régalent d'un cheval rôti. *ibid.* Les vendent comme eſclaves. 124. Craignent beaucoup les ſpectres. 131. Sont inſenſibles au froid ; pourquoi. 132. Leur caractere. 179. Haïſſent les Eſpagnols. *ibid.* Leur maniere d'attaquer les tigres. 180.
Pemberſton, Capitaine des troupes de terre, aſſemble le conſeil de guerre. 30. Condamne les voleurs de vivres. *ibid.* Refuſe le commandement du vaiſſeau le Wager. 41. Fait arrêter le Capitaine Cheap. 47.
Perle (la), vaiſſeau anglois, eſt ſéparé de l'eſcadre. 8. Rencontre les ennemis, ſe prépare au combat. 9. Diſparoît. 11.
Perplexité effroyable de l'équipage du Wager. 17.
Perte de la Berge inquiete l'équipage. 57.
Pluies exceſſives obſcurciſſent le Ciel. 62. 63.
Pilar, cap, apperçu avec joie. 66.
Pizarro, Amiral eſpagnol, raconte les malheurs arrivés à ſon eſcadre. 169.
Poiſſon rare à Bahia ; pourquoi. 103.
Port St. Julien. 9. Remarques ſur ce port. *ibid.*
Poudding, mets d'Angleterre. 68.
Pourpier ſauvage eſt purgatif. 142. Incommode les Anglois. *ibid.*

Préambule des conventions ſignées par l'équipage du Wager. 52.
Précaution du Capitaine Cheap pour empêcher la déſertion. 22.
Promptitude de Mr. Cheap. 24.
Propoſitions de Mrs. Byron & Campbell refuſées. 57. Du ſieur Bulkelei au Gouverneur de Rio-Grande. 90.
Proviſions données au Capitaine Cheap. 52. & 54.
Puits Peckett: ſa ſource. 71.
Punition des voleurs des vivres. 30. Sévere des voleurs de farine. 141.

Q

Queſtions du Roi des Patagons aux quatre Anglois. 126. & 127.
Querelle entre Mr. Cheap & Mr. Hamilton. 151.

R

Reflexion judicieuſe ſur la mort du Munitionnaire. 73.
Religion des Patagons. 130.
Repartie ferme du Canonnier à Mr. Beans. 90.
Répartition de la farine occaſionée par les murmures des Matelots. 72.
Réponſe vive de Mr. Cheap. 42. Fiere de Mr. Pemberſton. 50. De l'équipage de la barque. 57. Du Capitaine du vaiſſeau St. Tubes à la fanfaronnade d'un Eſpagnol. 98.
Rigueur de Mr. Cheap fait ſoulever les Officiers. 46. 47.
Rio-Grande, riviere. Joie exceſſive des Anglois à la vue de cette riviere. 78.
Riviere de la Plata : ſon étendue. 136.
Roc extraordinaire. 70.
Roi des Patagons ſe fait amener les quatre Anglois. 125. Les queſtionne, leur parle eſpagnol. 126. Les fait loger dans ſa cabane. 127. Leur permet d'aller à Buenos-aïres. 133.

S

Saint Julien, port. Remarques ſur ce port. 9.
Saint Sebaſtien, ville, abonde en toutes ſortes de bons fruits. 92.

San Jago, isle du cap Verd. 5. Rendez-vous à cette isle. *ibid.* Caractere des habitants. 174.
Sentiment hardi du Lieutenant du Wager contre son Capitaine. 40.
Sentinelle au magasin des vivres. 29.
Severn, vaisseau anglois séparé de la flotte. 11.
Smith poignardé par les Indiens. 117.
Situation fâcheuse de l'équipage de la barque; pourquoi. 57.
Speedwel, grande barque. 54. Dure à la manœuvre. 56. Ne peut alarguer. 58. Court risque de périr. 62.
Subordination rétablie à Rio-Grande. 89.
Surprise du Gouverneur de Rio-Grande. 81.

T

Tempête horrible met l'escadre des Anglois en désordre. 10. Description de cette tempête. *ibid.*
Tentes dressées dans l'isle Wager. 21.
Terroir de St. Sebastien très-agréable. 92.
Tête du gouvernail brisée. 75.
Tigres épouvantent les Matelots dans l'isle déserte. 115. S'élancent contre les voyageurs. 178. 179.
Tonnelier détourne un coup de pistolet. 24.
Trahison du Contre-Maître du Wager. 18.
Tremblement de terre dans l'isle Wager. 32. Ne cause aucun dommage aux Anglois. *ibid.*
Trois des Anglois esclaves des Patagons sont renvoyés à Buenos-aïrès. 133. Sont conduits à Monte-Vedio comme prisonniers. 136. Un d'eux se sauve à la nage & est repris. 137. 138.
Troubles arrivés à Rio-Grande: ce qui les occasione. 82. 83.
Tryal, vaisseau anglois, est réparé. 9.

V

VAiſſeau de guerre anglois arrive à Rio-Janeïro. 100. St. Tubes accueilli d'une terrible tempête. 104.
Veau marin: ſa deſcription, la maniere de le prendre. 110.
Velpriſio, port du Chili : ſa deſcription. 172.
Vents contraires arrêtent l'eſcadre angloiſe. 2.
Viande crue altere la ſanté. 121.
Vice-Roi du Breſil reçoit mal les Anglois, leur refuſe des ſecours. 99.
Violence des marées met en pieces le Wager. 29.
Vœu fait par l'équipage du vaiſſeau le St. Tubes eſt rendu à Liſbonne. 104.
Voiles du Wager en ſi mauvais état qu'on ne peut les tendre. 16. Celle de la chaloupe déchirée par les vents. 58.
Vue de la terre ranime l'eſpérance. 73.

W

WAger, vaiſſeau anglois, perd ſon mât d'artimon. 11. Son embarras faute de Charpentier. *ibid.* Son Canonnier eſt emporté de ſon poſte par un coup de mer. 12. Il eſt ſéparé de l'eſcadre. 13. Heurte contre un rocher. 17. S'engage entre des écueils. *ibid.*

A LYON,
De l'Imprimerie de Louis Buisson, place des Cordeliers. 1756.

0750
W231v